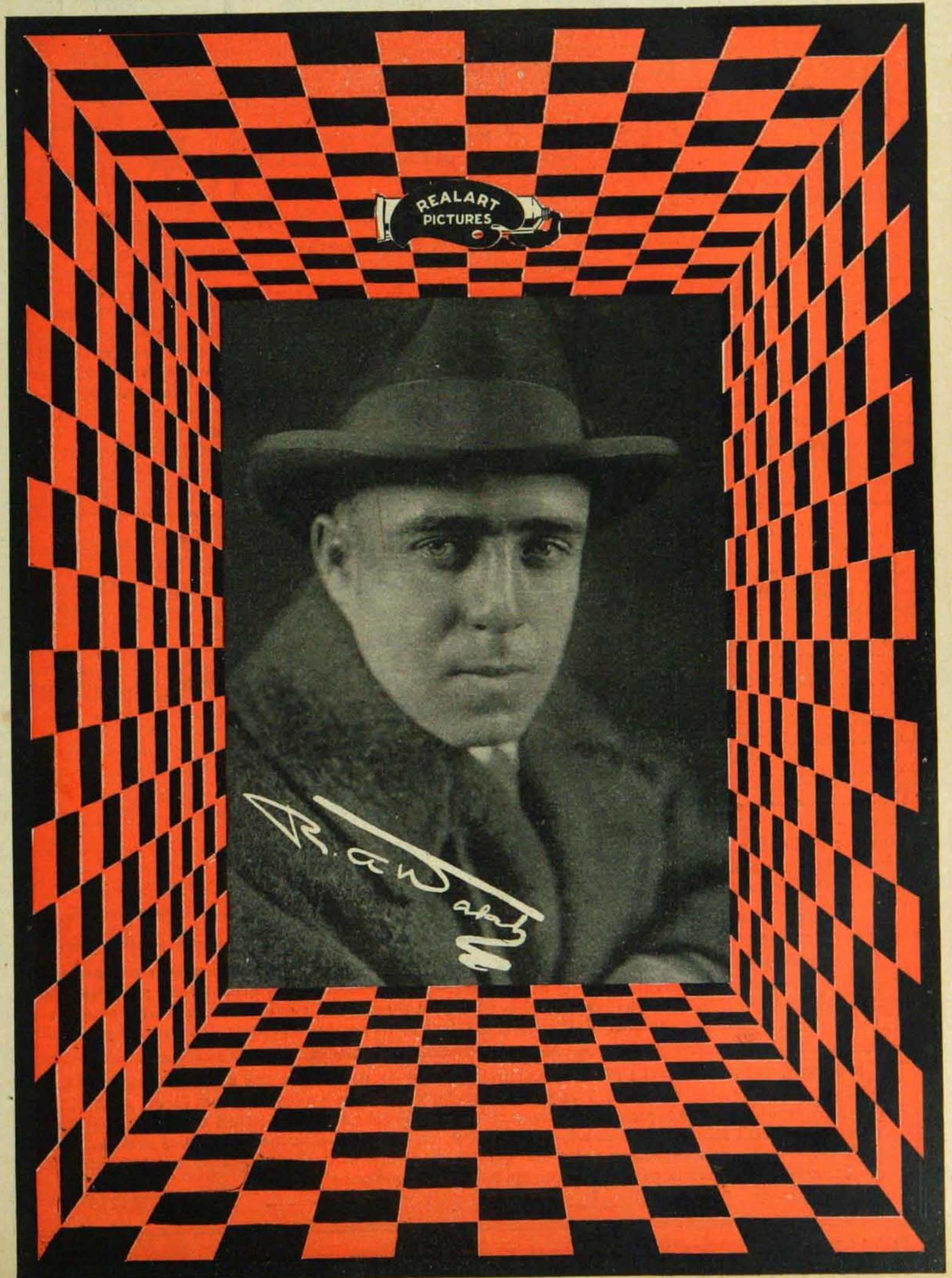


PRIX : 25cts

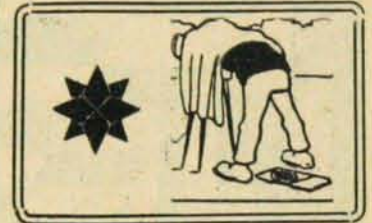
Le seul magazine en langue française consacré aux Vues Animées.

LE PANORAMA





LES FUTURES ETOILES CANADIENNES



Dans le présent No. nous commençons, pages 58 et 59, la reproduction photographique d'un certain nombre de candidates. Vu l'espace limité, nous n'avons pu insérer toutes celles qui ont été choisies mais leur tour viendra dans un No subséquent.

Il va de soi que nous continuons toujours à recevoir des photos et il vaut mieux se hâter de les envoyer à cause des délais nécessaires pour la gravure et l'impression.

Maintenant, que les candidates remarquent le Bulletin de vote ci-dessous; qu'elles y inscrivent une liste de six noms par ordre de préférence dans les photos publiées; qu'elles fassent également voter leurs amies et leurs familles sur des coupons semblables et qu'elles nous les envoient à la date que nous indiquerons plus tard. D'ici là, qu'elles rassemblent plus plus de votes possible. (Il est entendu que chacune peut s'attribuer son propre vote.)

Les six plus favorisées sous ce rapport auront la préférence mais d'autres pourront être également désignées en cas d'indisponibilité des premières ou pour les besoins de la scène à filmer.

BULLETIN DE VOTE

Par ordre de préférence, voici les six personnes que je désigne:

- 1o
- 2o
- 3o
- 4o
- 5o
- 6o

(Envoyer ce Bulletin à la Direction du "Panorama" quand le troisième bulletin sera paru.)

COUPON A REMPLIR ET A COLLER AU DOS DE LA PHOTO

(Envoyer à la Direction du Panorama, 131 Cadieux, Montréal.)

Nom et prénoms (très lisibles)

Rue

Localité

Province ou Etat

Si l'on désire un pseudonyme (désigner lequel)

La photo doit-elle être retournée? Timbres pour retour

Date de naissance Lieu de naissance

Couleur des yeux Couleur des cheveux

Grandeur Pesanteur

Connaissance de l'anglais

Savez-vous danser? Nager? Monter à cheval? Conduire une auto?

Pour répondre à de nombreuses demandes, nous donnons avis que ce Concours concerne uniquement les jeunes filles. Toutefois, pour remplir, s'il y a lieu, les rôles masculins, nous acceptons peut-être un ou deux jeunes gens. Ceci, sans obligation de notre part, et à condition que ces jeunes gens aient déjà quelque expérience de la scène. Les candidats devront envoyer leur photo comme il est demandé pour les jeunes filles.

A NOTRE CLIENTELE.—Le Public constate qu'à dater de ce mois, le prix du "Panorama" est fixé à 25c. Nous n'en sommes venus à cette décision qu'à regret mais nous y sommes forcés vu la situation sans précédent dans laquelle nous mettent les marchands de papier. NOUS SOMMES COMPLETEMENT A LEUR MERCI et ils en abusent en nous imposant des prix insensés. Nous sommes convaincus que le public comprendra notre cas qui est, d'ailleurs, celui de tous les éditeurs de journaux et qu'il nous continuera la cordiale faveur qu'il nous a témoignée jusqu'ici.

LA DIRECTION.

LE PANORAMA

MAGAZINE POUR TOUS LES MEMBRES DE LA FAMILLE

25

LES REFLEXIONS DU MOIS

Le Cinéma, sans faire de miracle, permet à un acteur qui assiste à l'une de ses "Vues", de résoudre ce singulier problème: s'asseoir pour se regarder marcher.

Charlie Chaplin a donné le nom de "Hamlet" à sa nouvelle automobile. Ceci par allusion à la phrase célèbre "être ou ne pas être", mais il ajoute "à mon studio le même jour où j'embarque dedans..."

Jadis, avant l'invention du Cinéma, on s'imaginait naïvement que les tartes étaient faites pour être mangées; nous savons aujourd'hui que leur destination réelle est de servir de projectiles.

Si Napoléon revenait au monde, il aurait peut-être davantage encore d'ambition. Laissant de côté l'idée de domination universelle, il rêverait sans doute de devenir étoile de Cinéma.

Voyez nos pages 58 et 59 et vous aurez la certitude que les beautés canadiennes n'ont rien à envier à celles des autres pays. Ne manquez pas les Nos suivants qui en contiendront d'autres encore.

A considérer le nombre fabuleux de lettres reçues par certaines étoiles, il leur est facile de se constituer des collections de timbres-postes.

Au point de vue de l'industrie, de la science, des voyages, etc., le Cinéma est un merveilleux éducateur. Le jour n'est pas éloigné où il sera d'usage courant et peut-être obligatoire dans tous les établissements d'instruction.

Un homme de Los Angeles a inventé un réveille-matin qui, au lieu de sonner, déclenche un orchestre bruyant de tambours. Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.

Depuis que les jolies filles des studios sont promues au rang d'étoiles, il est curieux de constater combien d'hommes maintenant ont du goût pour l'astronomie.

Dans le film "Out of Luck", Dorothy Gish achète un livre tarifé 10 cents. Elle donne un billet de banque en paiement et ne reçoit pas de change. Y aurait-il des billets de 10 cents maintenant?

Ceux qui sont quelque peu observateurs ont pu remarquer que dans "The Clown", Victor Moore porte le même chapeau de paille pendant les plusieurs années que l'action est censée durer. Ça n'aurait peut-être pas été un mal d'en changer le ruban, ne serait-ce que tous les deux ans...

Dans le film "Daddy Long Legs", Mary Pickford ouvre une lettre datée du 15 septembre et elle va la lire sous un pommier bien garni de fruits. Voilà des pommes qui n'ont rien de précoce.

Dans "Une fille du vieux Sud", des amoureux se rencontrent devant un hôtel, en plein jour; ils font quelques pas et on voit alors un superbe clair de lune. La vie est longue, mais les jours sont courts dans certains pays...

Dans "Pour la liberté", une jeune femme reçoit, de son mari, un télégramme daté du 17 novembre 1918. Quelques semaines plus tard, elle apprend que les Etats-Unis entrent en guerre avec l'Allemagne. Et nous qui pensions que l'armistice avait été signé le 11 novembre 1918...

Il paraît qu'un demi-million de vers à soie ont dû travailler pendant de longues journées pour fournir la soie nécessaire à la dernière robe de Madlaine Traverse. Heureusement encore, pour les pauvres insectes, que la robe est largement décollée.



ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Un an \$3.00
Six mois \$1.50

(Excepté Montréal et la banlieue)

LE PANORAMA

Vol 1, No 6

MARS 1920

Publié mensuellement par

POIRIER & CIE, Edit.-Prop., 131, Cadieux, Montréal.

Tél. Est 5281

Directeur de la Rédaction: F. de VERNEUIL.

Entered at the St. Albans, Vt., Post-Office as second class mail matter.

NOUS ARRETONS le service du Panorama quand l'abonnement est expiré à moins que nous recevions la souscription pour une autre période.

CHANGEMENTS D'ADRESSE.—Donnez-nous toujours votre ancienne adresse en nous indiquant la nouvelle. Prévenez-nous au moins quinze jours d'avance.

TRES IMPORTANT: Ecrivez toujours votre adresse complète et lisible dans toutes vos lettres.

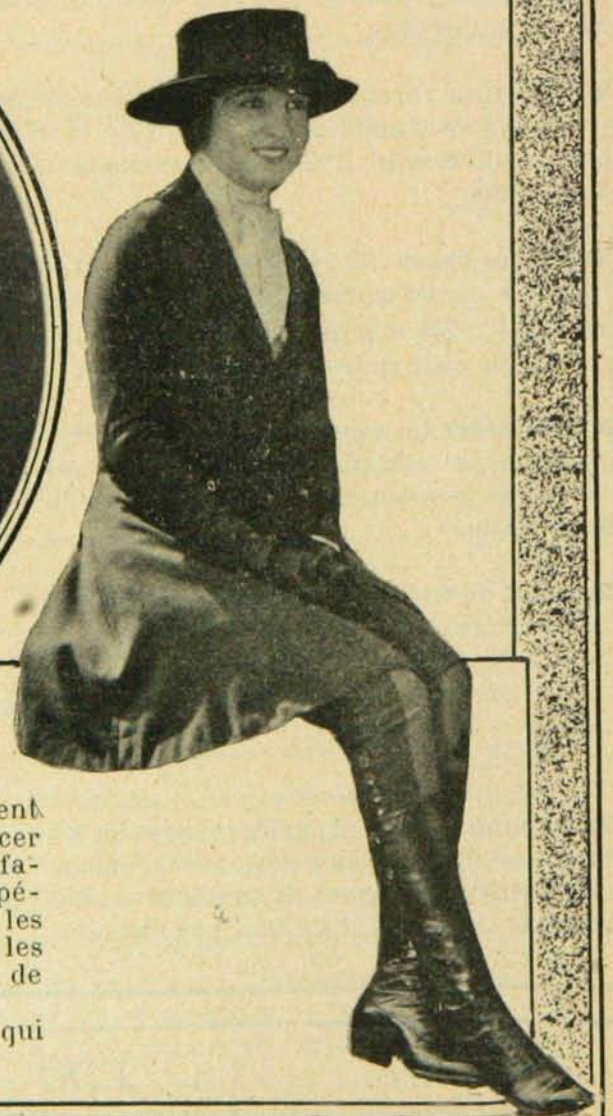
ALBERT E. SMITH presents

Alice JOYCE

in

THE SPORTING DUCHESS

Adapté pour le Cinéma par
Lucien Hubbard.
Direction George Terwilliger.



La plus grande course de chevaux qui ait jamais eu lieu vient d'être immortalisée par le Cinéma. Elle pourra recommencer continuellement devant des yeux avides avec la version du fameux mélodrame "The Sporting Duchesse". Les bonds stupéfiants d'animaux de race, leur course effrénée, cou-tendu, les complots de conspirateurs, les prières d'âmes anxieuses, les mystérieuses évolutions du destin, tout cela contribue à faire de ce drame intense un chef d'oeuvre du Cinéma.

Alice Joyce joue son rôle de façon royale. C'est un film qui fera vibrer les fibres les plus profondes du coeur.





BILLIE BURKE

THE RIGHT OF WAY

(LE DROIT CHEMIN)

Scénario de June Mathis. Direction, Jack Dillon. Supervision de Maxwell Karger, Directeur général. Production en six actes de la Cie Metro.

ROLES :

CHARLEY STEELE.....BERT LYTELL
 Joe Portugais.....H. Gibson Gowland
 Rosalie Eventurail.....Leatrice Joy
 Kathleen Steele.....Virginia Caldwell
 "Billy" Wantage.....Antrim Short
 Paulette Dubois.....Carmen Philips
 Le Seigneur.....Frank Currier
 Le Curé.....Henry Harmon
 Capt. Tom Fairing.....Larry Steers

SYNOPSIS

Charley Steele, avocat à Montréal, a de brillantes qualités mais aussi de grands défauts. Grâce à son éloquence, il parvient à faire acquitter par le jury un canadien-français, Joe Portugais, accusé de meurtre. Reconnaisant, l'homme veut lui exprimer sa gratitude mais Steele se détourne dédaigneusement et lui jette ses mots à la face : "Va-t'en, que je ne te voie plus, tu es aussi coupable que le diable!"

Or, le jeune avocat avait contracté un mariage sans amour avec sa femme Kathleen dont la beauté et les manières distinguées l'avaient séduit; celle-ci, d'autre part, n'éprouvait aucun tendre sentiment pour lui qui n'avait que deux intérêts dans la vie: sa profession et, malheureusement, la passion de l'alcool.

Steele, néanmoins, voulait sauver les apparences; il allait s'enivrer dans une sorte de cabaret borgne, à quelques miles de Montréal, à la côte Dorion. Avec un caractère comme le sien, une affaire tragique était à prévoir quelque jour. Elle eut lieu: à la suite d'une chicane suivie de bataille avec quelques habitués de l'endroit, Steele fut jeté dans la rivière.

Par bonheur pour lui, Joe Portugais qui passait en ra-deau, l'aperçut et le sauva. Il le transporta, inconscient, dans sa hutte à Chaudière et le soigna si bien qu'il le rappela à la santé. Il ne le guérit cependant pas tout à fait; la mémoire de Steele était évanouie, désormais il ne savait même plus qui il était lui-même. Une chose en lui était pourtant demeurée telle que jadis, son esprit cynique. Ceci, joint à ses idées athées le fit détester par beaucoup de ses nouveaux compagnons.

L'un d'eux voulut même lui faire un mauvais parti; il l'attira chez lui et, pendant qu'il dormait, essaya de le marquer pour toujours avec un fer chauffé à blanc. Ce projet eût réussi sans l'intervention de Rosalie Eventurail qui le prévint à temps.

Mais, voici que lentement, la conscience de lui-même revint à Steele, la mémoire réapparut. Le désir le reprit en même temps de rentrer à Montréal et de retrouver sa femme Kathleen. Il allait mettre ce projet à exécution quand un article de journal lui apprit la mort de celle qu'il voulait rejoindre.

Il ne partit donc point mais décida de demeurer définitivement avec ceux qui, en somme, avaient été bons pour

lui. Ce qui pesa fort dans cette décision, ce fut surtout l'amour qu'il éprouvait pour Rosalie et qu'il ne voulait pas lui dévoiler. Il pouvait le faire maintenant et le doux aveu eut lieu, un beau soir, sur les eaux argentées du grand lac, précédant de très peu un mariage qui devait cette fois apporter le bonheur avec lui.



Joe Portugais soigna le jeune avocat.



La beauté seule de Kathleen l'avait séduit.



L'aveu eut lieu sur les eaux argentées du grand lac.

TAXE DES PLACES DE THEATRE EN 1639

En 1609, des comédiens furent autorisés à s'établir à Paris. Leur théâtre s'ouvrit à l'hôtel d'Argent, rue de la Poterie. Ils obtinrent un tel succès qu'ils augmentèrent le prix des places jusqu'à la somme exorbitante de quarante sous. Ce fut l'occasion de nombreux désordres, et le juge de police crut nécessaire d'intervenir, et rendit une ordonnance dont voici les principaux articles:

"Sur la plainte faite par le procureur du roi que les comédiens de l'hôtel d'Argent et ceux de l'hôtel de Bourgogne finissent leurs comédies à des heures indues et exigent du peuple des sommes excessives;

"Etant nécessaire d'y pourvoir et faire taxe modérée, nous faisons défense aux dits comédiens, depuis le jour de Saint-Martin jusqu'au quinziesme de février, de jouer passé quatre heures et demie au plus tard.

"Auxquels nous enjoignons, à cet effet, de commencer à deux heures et demie et de finir à quatre heures et demie, et que la porte soit ouverte à une heure précise.

"Défendons aux comédiens de prendre plus grande somme des habitants, de cinq sous au parterre et dix sous aux loges et galeries, et, au cas qu'ils aient quelques actes où il conviendra plus de frais, il y sera par nous pourvu sur leur requête."

Qu'en pensent nos directeurs actuels?

MANNEQUINS DE NUIT

Les maisons de couture et de modes de Paris traversent en ce moment une période d'activité fiévreuse, due à ce qu'on met actuellement la dernière main aux collections de printemps. La présentation de celles-ci aux acheteurs étrangers est d'ailleurs déjà commencée et présentée par le cinématographe.

Une maison de couture nouvellement fondée et qui vient d'inaugurer un salon de lingerie, a imaginé de faire présenter ses modèles aux acheteurs, par des mannequins baptisés "mannequins de nuit".

Certains de ceux-ci sont couchés et vêtus de chemises somptueuses ou de pyjamas élégants, d'autres, assis dans des causeuses, arborent des déshabillés subtils ou de délicates toilettes d'intérieur.

N'est-ce pas là une innovation des plus originales?

LE DOUG FAIRBANKS

Les fervents du cinéma savent-ils ce que c'est que de faire un "doug fairbanks"? C'est s'asseoir dans une auto en faisant un bond ou un rétablissement de côté, ou une culbute par-dessus le dossier du siège. C'est monter en voiture à la façon d'un clown ailé ou plus exactement, selon la méthode de l'extraordinaire acteur cinématographique Douglas Fairbanks.

Chez nos voisins, doug fairbanks est un terme consacré. Nous aimons trop introduire les expressions anglo-saxonnes dans notre vocabulaire pour ne pas, nous aussi, aller chercher ce mot charmant!

—Chère, dougfairbankez-vous?

LE CINEMA MODERNE

Dans le prochain film à épisodes de l'"Universal", figure une bataille aérienne nocturne entre un avion géant et plusieurs appareils de chasse. De puissantes lampes électriques, phares, etc., éclairaient la scène du combat. A eux seuls ces frais d'illumination s'élèvent, paraît-il, à \$7,800.

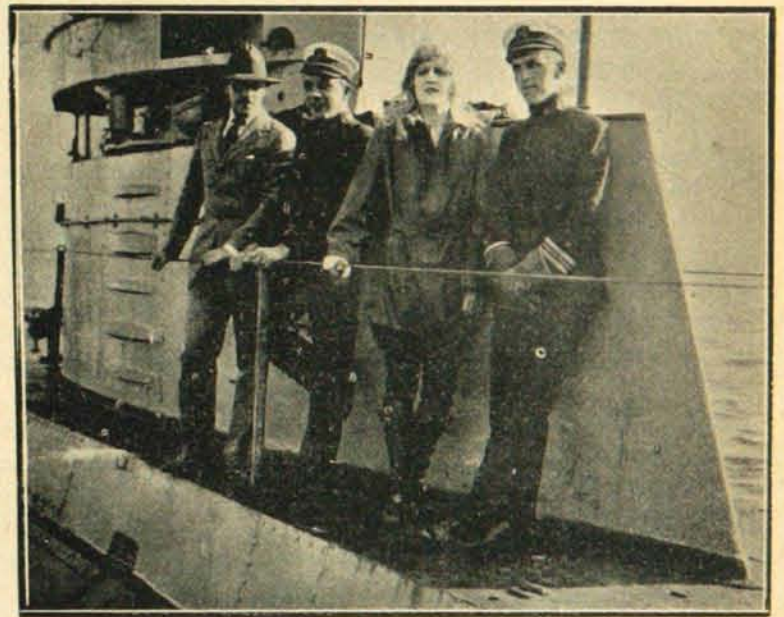
UN SOUS-MARIN VERITABLE EN SCENE

La Compagnie du Metro fait bien les choses: voulant donner du "vrai" aux spectateurs, elle n'a pas eu recours à son matériel personnel lors de la fabrication du film "The Best of Luck". Elle a demandé au gouvernement américain de lui prêter, à cette occasion, un véritable sous-marin. Par permission spéciale de M. Daniels, secrétaire de la Marine, le sous-marin de chasse H 5 fut prêté ainsi que de l'autre équipement de guerre.

Le sous-marin et un autre navire quittèrent leur base à San-Pedro, Californie, et s'avancèrent à quatre milles en mer. Harold Wenstrom, l'opérateur, installa son appareil et prit des vues du sous-marin comme il s'enfonçait sous l'eau. Alors commença la course dans laquelle le navire de surface s'efforçait d'atteindre le submersible qui émergeait à peine.

Nombre d'autres scènes furent prises, tant d'un bateau que de l'autre. Parmi les principaux artistes, il y avait Kathryn Adams, Jack Holt et Frederic Malatesta.

Holt fit un saut sensationnel du pont d'un des navires;



Sur le pont du sous-marin H 5

Malatesta fut précipité par dessus bord au cours d'une lutte; des vues furent prises également du sous-marin pour représenter son poursuivant, bref il y a dans tout le film l'intérêt intense d'épisodes vraiment vécus.

"The Best of Luck" est complètement terminé et nous le verrons probablement à Montréal quand ce numéro paraîtra.

Maxwell Karger en a assumé la direction générale, ce qui équivaut à la meilleure garantie de qualité.

BONNE RECLAME

Depuis que quelque temps, le Consul des Etats-Unis, à Belgrade, remarquait combien les modes, les étoffes et les chaussures américaines étaient en faveur parmi les Serbes. Il voulut en connaître les raisons et pendant plusieurs semaines, il se livra à une véritable enquête, afin de connaître le mystérieux et habile commis voyageur, qui faisait si brillamment "la place".

Le Consul sut bientôt à quoi s'en tenir: le commis voyageur n'était autre que les cinématographes de Belgrade qui représentent des épisodes de la vie américaine, provoquant ainsi la demande de marchandises américaines.

Nos commerçants devraient essayer ce moyen qui donne de si bons résultats.

EARLE WILLIAMS

DANS "THE FORTUNE HUNTER" (Le Coureur de Dot)

d'après la célèbre pièce théâtrale de Winchell Smith.—
Adaptation de Charles Graham Baker. Direction
Tom Terris.

Rôles:

Nathaniel Duncan.....	Earle Williams
Betty Graham.....	Jean Paige
Sam Graham.....	Van Dyke Brooke
Josie Lockwood.....	Nancy Lee
Banker Lockwood.....	William Holden
Harry Kellogg.....	Charles Trowbridge
Sheriff Pete Willing.....	Frank Narcross
Tracey.....	Billy Hoover
Angie.....	Louise Lee
Roland Barnett.....	Earl Metclafe.

SCENARIO

Nathaniel Duncan a eu un père trop indulgent et qui ne lui a laissé aucune fortune; voilà donc, après ses études terminées, le jeune homme aux prises avec les tracasseries de la vie et il n'est pas de taille à lutter.

Son ami, Henry Kellogg, présente un frappant contraste avec lui; sérieux et travailleur, il s'est acquis une situation splendide et, comme il demeure avec Nathaniel, il lui rend de fréquents services d'argent.

Duncan perd sa place, il comprend qu'il ne fera jamais rien de bon et, plutôt que de vivre aux crochets de son ami plus longtemps, il décide de partir au loin. Dans ce même temps, Kellogg reçoit une promotion méritée que l'on fête par un repas fin. Duncan, à cette occasion, dépense sa dernière pièce de monnaie à s'enivrer.

Or, un voleur pénètre dans les bureaux où travaillait Duncan; le gardien le découvre à temps mais il ne peut le capturer. Il a néanmoins le temps de s'apercevoir que ce voleur ressemble étrangement à Nathaniel Duncan. L'ordre est donné, en conséquence, de surveiller toutes les gares de chemin de fer.



Le jeune homme revient à la demeure de son ami, chercher ce qui lui appartient et se disposer au départ. Où ira-t-il? Il n'en sait rien! Kellogg lui parle d'une entreprise qui peut rapporter un million en un an et il l'avise en même temps qu'il veut lui faire épouser une jeune fille riche. Tout d'abord, Duncan refuse, puis il se laisse convaincre. Il lui faudra, toutefois, aller à l'église chaque dimanche, cesser de fumer, de boire, de s'encajoler, en un mot, de perdre ses mauvaises habitudes.

Ensuite il devra se rendre dans une ville assez éloignée où demeure la jeune fille et tenter de faire sa conquête, chose relativement facile car il n'aura pas de concurrents sérieux.

Kellogg lui donne de bons vêtements et, de plus cinq cents dollars pour s'installer convenablement. Par malheur, le détective Dolan remarque combien Duncan ressemble au signalement du voleur recherché et il le suit à la piste.

Duncan arrive à Radville, l'endroit désigné, et selon ce qui lui a été recommandé, il pensionne chez Betty Carpenter, la gazette vivante de l'endroit. Il défait ses paquets, laissant voir des livres d'étude, une bible et un gros rouleau de billets de banque. La nouvelle en est tôt répandue par Betty.

Le dimanche suivant, à l'église, Duncan aperçoit Josie Lockwood, celle qu'il doit conquérir; elle est déjà recherchée en mariage par Roland Barnett, homme très riche mais affligé d'un tic malencontreux de l'oeil. Josie se montre très favorablement impressionnée par Duncan.

Le jeune homme cherche un emploi et il finit par en trouver un au magasin de Sam Graham, père de Betty. Cet homme n'est pas en brillantes affaires car il a fait de grosses dépenses pour des inventions impossibles et chose malheureusement bien humaine, on le tient un peu à l'écart parce qu'il est pauvre. Sa fille Betty est éclipsée par toutes les autres.

Duncan s'entend fort bien avec Sam Graham et, d'autant mieux qu'il n'y a pas grand chose à faire. De plus il y a, dans le magasin, une fontaine à soda fréquentée par l'élément féminin, ce qui ne lui déplaît pas.

La situation s'améliore, grâce à Duncan, il paie les dettes de Sam et devint co-propriétaire du magasin. Josie qui apprend cela et vient au magasin; Lockwood s'y trouve également et quand la jeune fille ordonne un simple soda, le clin d'oeil de Lockwood fait croire à Duncan qu'il faut "renforcer" le breuvage.





Josie donne une réception et invite la pauvre Betty pour l'humilier; celle-ci fait de violents reproches à son père qui a été incapable de lui faire connaître le luxe. Duncan s'interpose, ce qui fâche tout d'abord Betty, mais la ramène ensuite à la raison.

Avec l'aide de Betty, l'ancien magasin est devenu maintenant un établissement moderne. Sur ces entrefaites, Burham offre 500 dollars à Sam pour une de ses inventions; Duncan dit à ce dernier de prendre conseil de Kellog.

Kellog arrive et Duncan lui demande en vain de le relever de sa promesse d'épouser Josie, mais cependant, après avoir vu Betty, Kellog accepte. Duncan a compris en effet qu'il aime Betty et qu'il ne pourra être heureux qu'avec elle.

Pendant ces événements, un télégramme arrive, accusant Duncan d'être un voleur; sur le point d'être mis en prison, il est sauvé par un deuxième télégramme qui dément le premier et apprend que le vrai coupable est pris.

Cet incident a suffi néanmoins pour détourner Josie de Duncan à la grande satisfaction de celui-ci car il est enfin libre de déclarer son amour à Betty.

FILMS POUR LE MONDE ENTIER

L'on a beaucoup entendu parler d'un Monsieur Un Tel faisant des films "Spécialement" pour un Tel et Tel Pays. Nous allons donc au cinéma voir un "Superbe" film de la vie russe, qui a été produit dans un autre pays que la Russie. La beauté du film disparaît bientôt à nos yeux lorsque nous apercevons dans les cabanes des paysans russes, des fenêtres américaines. Aussi les Russes se moquent-ils, à juste raison, de telles inconsistances. Nous admettons que l'Amérique a approvisionné la Russie de produits alimentaires, mais il n'en est pas moins vrai que les Russes n'ont pas encore adopté les fenêtres américaines.

La bonne réputation et le succès des producteurs de films du monde entier sont bien proches. Quelques-uns d'entre eux les ont déjà atteints. D'autres producteurs très importants dans leur pays natal sont à peine connus à l'étranger, car lorsque leurs œuvres parviennent entre les mains de personnes de tous pays, bien des détails essentiels sont trouvés être insuffisants ou incongrus.

La formule pour obtenir ce succès est pourtant bien simple. Toutes personnes qui désireraient produire un film, et

en obtenir succès, ne devraient pas risquer de créer des films se rapportant à l'Italie, la France, la Russie ou l'Espagne, en Amérique, en Italie, en France, en Russie ou en Espagne.

Qu'ils choisissent plutôt leurs artistes parmi ceux de leur propre pays, faisant leur possible, tout en restant fidèles aux mœurs et coutumes des gens du pays, de produire de beaux films qui seront appréciés du monde entier, et cela parce qu'ils vous prouveront être vrais et produits par des gens accoutumés aux mœurs du pays.

D. W. Griffith avise tous les cinématographistes que les films produits par lui le sont véritablement, que si le titre de chaque film porte son nom en toutes lettres.

Quatre productions Waldorf filmant Jackie Saunders et Ot's Skinner, seront éditées annuellement par la Republic Distributing Corporation.

Les familles Loew-Zukor dont les chefs tiennent une place préminente dans l'industrie du film américain, viennent d'être unies l'une à l'autre par le mariage de Milred Zukor, fille de M. Adolphe Zukor avec M. Arthur Loew, fils de M. Marcus Loew. Ce mariage a eu lieu au mois de janvier.



Duncan déclare son amour à Betty.



COMME AU JAPON

Cette curieuse voiturette, en usage au Japon, se nomme une "Jinrickshaw". (Pour prononcer correctement, éternuez fort). La Cie Universal en a fait venir un grand nombre pour les besoins d'une mise en scène spéciale pour laquelle elle a, de plus, engagé environ trois cents Japonais.

Les Jinri... etc., servent au transport des voyageurs, à la place de taxis; c'est léger et solide et il paraît que ce système est beaucoup plus pratique qu'on ne pense; il rapporte, en outre, d'assez beaux bénéfices car les touristes qui vont au Japon se montrent assez généreux en fait de pourboires.

Celui qui se prélassait dans la voiture est Arthur Carew.

—o—

UN COMBAT

Devant un petit café de la rue des Petits-Champs, à Paris, non loin de la succursale de la Banque de France, la foule s'arrête pour se réjouir d'un spectacle en réalité peu banal; c'est celui d'un chat boxeur matchant avec entrain contre son maître, le patron de l'établissement.

Enorme et magnifique, l'angora se tient solidement assis sur un guéridon de marbre, face à son adversaire, et "encaisse" sans broncher comme le plus entraîné des professionnels, et riposte avec un réel à propos.

Si quelque coup un peu rude l'a ébranlé sur ses assises, l'animal furieux, répond la griffe ouverte et, à chaque coup qui porte, marque le poing de son adversaire d'une ligne sanglante. Il faut alors arrêter le match, les chances ne sont plus égales, et c'est l'homme qui doit laisser le minet maître du ring.

Il paraît que sur l'écran du cinéma nous verrons bientôt cet animal qui a si bien compris les goûts de son époque!



LES GRIMPEUSES DE MONTAGNES

Il s'agit de Charlotte Merriam et d'Alma Bennett que l'on voit ici. Leur plus grand plaisir est d'excursionner par monts et par vaux et surtout de grimper au sommet des montagnes qui se trouvent non loin du studio de la Cie Universal.

Ces deux artistes jouent habituellement avec Lyons et Moran dans leurs désopilantes comédies et ce ne sont certainement pas des inconnues pour le public.

—o—



UN CANARD BIEN SOIGNE

Ce ne sont pas tous les canards qui ont, pour avoir son d'eux, une jolie fermière comme Priscilla Dean.

Il est choyé, gâté, bien nourri et engraisse à vue d'œil. Hélas! c'est ce qui causera sa perte car quand il sera bien à point, il ira faire un plongeon dans la marmite pour réapparaître sur la table avec la forme d'un succulent rôti...

Comme quoi les canards, pas plus que le commun des mortels, ne sont assurés de finir leurs jours dans le calme d'une longue vieillesse...

—o—

"Milestone" et "Officer 666" viennent d'être achetés par Goldwyn et seront montés prochainement aux studios de Culver City, en Californie.



UN CAMARADE INQUIETANT

Il y a peut-être des gens qui s'imagineront que ce superbe lion est en papier mâché; qu'ils se détrompent, c'est un "roi du désert" en chair et en os et bien vigoureux.

Pour poser ce groupe, il a fallu employer toutes les ressources de la persuasion avec les nègres mais le directeur Walter Stevens a fini par les convaincre en leur disant que ce lion-là n'aimait pas la viande noire.

Tout de même l'assurance qui leur fut donnée que l'opération de pose ne durerait qu'un centième de seconde leur a plu infiniment.

—Quand on va vous photographier, recommanda le directeur, n'oubliez pas de prendre un air effrayé.

—Boss, répondit l'un des noirs, ça ne sera pas difficile, il n'y a pas besoin d'être acteur pour cela...

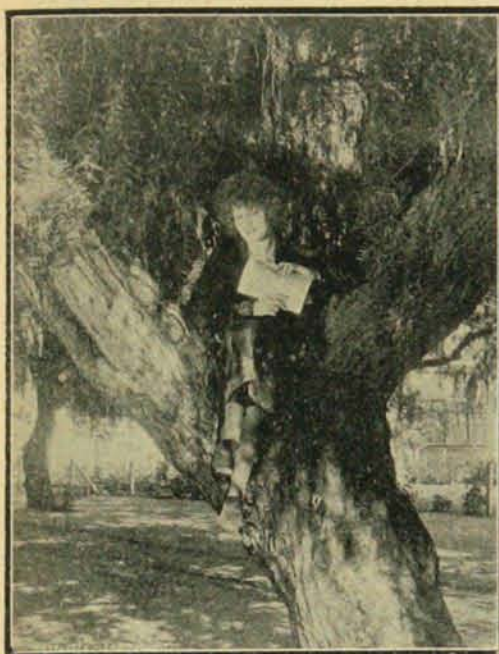
—o—

LE CINEMA E LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre, a déclaré au Parlement anglais, la semaine dernière, qu'un Musée du Film allait bientôt être officiellement organisé, comprenant un choix immense de films intéressants l'Histoire, la Géographie et les Sciences. A côté de documents purement éducatifs comme l'expédition Scott, ou les chasses, de Reiney figureront un grand nombre de films tournés sur les champs de batailles des Flandres destinés à donner aux générations une vague idée de ce que fut la dernière guerre.

Il nous semble que quelques exemplaires pourraient être réservés pour servir de propagande pacifiste, à la ligue des Nations qui lorsque le baromètre politique tourne à tempête dans les Balkans, ou l'Amérique du Sud ferait projeter ces "calmants" dans les capitales des Etats belliqueux.

UN DOMICILE AERIEN



L'un des plus gros arbres situés près du studio de l'Universal est appelé communément "L'arbre de Merriam" parce qu'il a été autant dire monopolisé par Charlotte Merriam comme résidence occasionnelle.

Entre les repas ou les séances de poses il y a neuf chances sur dix de la voir juchée dans l'arbre. A une certaine hauteur le tronc se partage en fourche et forme un siège très confortable que Merriam a d'ailleurs eu soin de garnir de coussins moelleux.

Là, elle fait la sieste, elle lit ou bien encore elle croque le contenu de boîtes de chocolats et de bonbons.

Domage qu'il n'y ait pas deux places...

SON SALON... DE MAQUILLAGE



Charlotte Merriam, bien qu'elle se perche parfois, comme un gentil petit oiseau sur un arbre pour y faire la sieste, ne manque pas de commodités chez elle et même dans la chambrette où elle procède à son maquillage.

Cette chambrette est à demi-entourée de fenêtres artistiques; sur le côté du sud, cependant ces fenêtres n'ont pas de vitres, chose que permet la clémence de la température. C'est dans cet endroit où elle se retire de préférence pour préparer et étudier ses rôles.

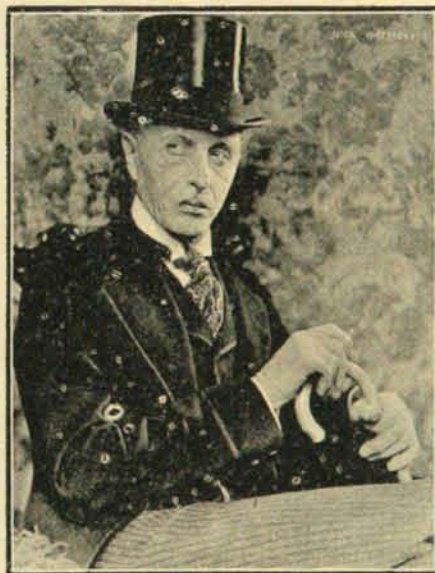
SPECTATEURS

Une récente statistique nous apprend qu'il y aurait actuellement dans le monde entier 60,000 salles de cinéma.

En Allemagne, on compte un million et demi de spectateurs par jour; en Angleterre, huit millions, au cours d'une seule semaine.

En Amérique, le pays du fantastique, six millions de spectateurs fréquenteraient, chaque jour, les cinémas.

UN MAITRE DU MAQUILLAGE



D'après l'opinion de Stroheim, directeur à la Cie Universal, Jack Matheis est passé maître dans l'art de se maquiller, c'est-à-dire de changer l'apparence de son visage.

Avec une légère couche de fard gras qui est presque imperceptible à l'oeil, quelques traits de crayon puis un peu de poudre sur le tout, Matheis qui a quarante ans se vieillit au double de cet âge.

Il est né à St-Louis et a conquis ses diplômes à l'Université de Washington. Après une année passée dans une troupe théâtrale, il se fit ingénieur civil, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1907. A cette époque, les opérations minères dont il s'occupait ayant périéclité, il reprit la carrière artistique.

Depuis cette époque il n'a plus quitté le Cinéma.

POURQUOI VIEILLIR?



Le major Jack Allen a 51 ans et il espère bien être encore jeune quand il en aura cent. Les films de l'Universal l'ont révélé au public comme un grand chasseur devant l'Eternel mais peu de gens connaissent la philosophie qui règle sa vie et à laquelle il prétend devoir sa vigueur.

"Le retour à la nature", voilà la base de cette philosophie. Il affirme qu'un séjour occasionnel dans les bois et les montagnes peut soulager les épaules d'un grand nombre de fardeau des années mais à condition de se conformer à ses principes; il ne faut pas être seul mais en groupe, oublier complètement tous les soucis de la ville, jouer comme des enfants, s'intéresser aux plus petites choses, préparer ses repas soi-même et, si tout cela est bien observé, un résultat excellent ne sera pas douteux.

Il a expérimenté ce système avec un groupe de chasseurs, en Colombie britannique, il y a quelques années et ce fut un succès. Il leur enseigna bien des choses qu'ils ignoraient, entre autres la manière de pêcher du poisson sans l'agne ni hameçon, et il les rendit à la vie de la ville plus vigoureux et rajeunis.

Le major Allen, dont le grade date de la guerre hispano-américaine, a passé la moitié de sa vie au grand air. Il est natif de Baltimore mais le monde entier est sa résidence.

"L'homme est le seul animal que je redoute", dit-il récemment au cours d'une interview.

Un grand terrain a été acquis dans la Long Island City de New-York, par la Maison Pathé pour y faire construire une usine pour la fabrication du film vierge et qui coûterait paraît-il \$175,000.

Mary Ellen Comes to Town

(MARIE HELENE VA A LA VILLE)

Scénario de Wells Hastings.—Direction Elmer Clifton.—
Production de la Cie Paramount-Artcraft

Rôles :	
MARY ELLEN.....	DOROTHY GISH
Sa mère.....	Kate Bruce
Bob Fairacres.....	Ralph Graves
Colonel Fairacres.....	Adolphe Lestina
William Gurson.....	Charles Gerrard
Bender.....	Raymond Cannon
Harris.....	Bert Apling
Flosie Fleurette.....	Rhea Haines

SCENARIO

Mary Ellen a un emploi agréable dans une petite ville du sud; elle est en charge d'une fontaine à soda mais cela ne suffit pas à son ambition. Elle est jeune, remuante, et les habitants de la petite ville lui font l'effet de vivre en dormant.

Son rêve est d'aller à la grande ville où il y a de l'activité continuelle et c'est devenu, pour la jeune fille, une fidèle habitude que de regarder chaque jour, avec envie, passer le train qui se dirige vers New-York.

Or, chance exceptionnelle, un jour le train s'arrête à la petite ville pour cause de réparations et une belle dame en descend pour jouir un peu du paysage environnant. A son grand étonnement, Mary Ellen reconnaît dans cette per-



sonne une célèbre actrice dont elle a souvent admiré la photographie.

Elle prend son courage à deux mains et lui demande quelques instants d'entretien; avec bienveillance l'actrice l'écoute mais elle refroidit son enthousiasme et lui conseille de demeurer dans son village où elle épousera quelque brave garçon.

Pourtant, Mary Ellen est plus que jamais décidée à aller à la ville; elle annonce cette intention à sa mère, obtient sa permission et entreprend le voyage.

Pendant ces incidents, Bob Fairacres, fils d'une famille aristocratique, est revenu de la guerre. Il ne connaît pas Mary et celle-ci ne l'a jamais vu non plus car elle n'était que depuis deux ans au village et son absence à lui avait duré trois ans. Son père l'accueille chaleureusement et pense le garder auprès de lui mais un télégramme arrive annonçant qu'un oncle très riche demeurant à New-York vient de mourir et que Bob doit aller prendre possession du gros héritage qui lui est attribué.

Mary Ellen et Bob s'en vont à la ville par le même train mais le jeune homme voyage en Pullman tandis que Mary se contente d'une voiture plus modeste; ils n'ont donc pas l'occasion de s'apercevoir.

A la ville, la jeune fille trouve un emploi de chanteuse dans un cabaret à la mode; le propriétaire de cet établissement est un escroc qui a appris l'héritage de Bob et cherche à s'en emparer. Pour cela il faut attirer Bob dans un piège et le faire disparaître; Mary Ellen est choisie comme complice.

Pour la forcer à jouer ce rôle, le vol d'un coffre-fort est simulé et des billets de banque sont cachés dans le sac à main de Mary. Un faux détective fait une enquête et menace de conduire la jeune fille en prison. Le propriétaire du cabaret intercède et arrange l'affaire mais il a maintenant toute l'influence voulue sur Mary; elle devra obéir à ce qu'il lui demande ou aller en prison.

Elle doit entraîner Bob dans une salle à diner privée et là, le compromettre en se jetant dans ses bras puis en appelant à l'aide; ce procédé révolte l'honnêteté de Mary, mais que faire?

Elle rencontre Bob dans un parc et, comme convenu, se laisse aller dans ses bras; le jeune homme se méprend sur la nature de ce geste et croit que la pauvre fille tombe

d'inanition. Il la conduisit dans un restaurant et lui fait manger un bon repas.



Cette rencontre devait avoir des conséquences: l'Amour qui veillait, s'en mêla. L'escroc trouvait que les choses traînaient en longueur et il voulut les activer; il était tellement sûr du résultat! Or, maintenant, Mary résistait de toutes ses forces à ce plan malhonnête; elle aimait trop Bob pour le tromper si lâchement.



Elle préféra tout avouer et, s'il le fallait, aller en prison.

L'escroc, plus impatient que jamais, décida d'agir brusquement mais il trouva, de la part de Bob, une réception bien différente de celle qu'il attendait.

Cet événement avait lassé Bob de la ville et, après avoir épousé sa chère Mary, il prit deux billets de retour pour le petit mais calme village qu'ils avaient quitté tous deux.

Ce fut certainement une conclusion à laquelle Mary Helen était loin de songer quand elle partait à New-York mais elle ne s'en plaignait pas, bien au contraire.

C'était peut-être le même petit village de jadis, mais il y avait quelque chose de changé maintenant pour Mary et elle ne s'y ennuya plus.

QUELQUES NOTES SUR DOROTHY GISH

La pétulante et jolie actrice est bien connue du public à cause de son jeu tout spécial qui contient toujours un peu d'espièglerie amusante.

Dans le film "Mary Hélène vient en ville", elle ne se montre pas inférieure à ceux où elle a déjà paru, au contraire; il faut même probablement rappeler "Hearts of the World", qui a été un énorme succès, pour trouver des scènes d'une difficulté équivalente.

Dans "Mary Hélène", elle a comme partenaire Ralph Graves avec le rôle de Bob dont il s'acquitte avec tact et énergie.

Cette pièce a été photographiée par George W. Hill qui a été pendant la guerre, en France, avec la section cinématographique de l'armée.

LES DIX MERVEILLES MODERNES

Une revue scientifique d'outre-mer a demandé à ses lecteurs quelles sont "les dix plus grandes découvertes de notre temps".

La majorité s'est prononcée dans cet ordre: 1o la télégraphie sans fil; 2o l'aéroplane; 3o les rayons X; 5o l'automobile; 5o le cinématographe; 6o le béton armé; 7o le phonographe; 8o la lampe électrique à incandescence; 9o la turbine à vapeur; 10o le tramway électrique.

Mais la Commission scientifique a retenu comme la réponse la plus satisfaisante, digne du premier prix, celle qui donnait les découvertes suivantes, et dans cet ordre:

1o Le four électrique; 2o la turbine à vapeur; 3o l'automobile; 4o le cinématographe; 5o la téléphonie sans fil; 6o l'aéroplane; 7o la cyanuration des minerais aurifères, qui augmenta la richesse mondiale; 8o la linotype, qui fut le premier vrai progrès de l'imprimerie depuis Gutenberg; 9o les transformateurs des courants électriques à distance; 10o les procédés de soudure électrique, qui ont rénové l'art du forgeage.

Adolphe Zukor, président de la Famous-Players, a nié que sa Compagnie avait conçu un plan pour induire les exploitants à lui vendre leurs théâtres.

Les exploitants américains sont alarmés de constater la façon rapide avec laquelle les activités pour l'acquisition des théâtres par quelques grands producteurs ont été répandues.

"Lorsque les Nuages sont de Passage" est, d'après ce que disent des critiques, la meilleure comédie que Douglas Fairbanks ait jamais présentée.

L'ne idée inattendue de Bryant Washburn

Quand je pénétrai dans le studio de la Cie Lasky, à Hollywood, pour interviewer Bryant Washburn, je fus reçu très cordialement par le célèbre artiste, raconte Melvin M. Riddie.

—Venez à mon salon de maquillage, dit Washburn, et pendant que je me referai ma figure ordinaire, nous parlerons.

C'était parfait. Je m'assis et me disposai à prendre des notes. L'artiste enlevait soigneusement tous ses fards puis il se lava le visage à grand renfort de mousse savonneuse. Comme il manipulait énergiquement un morceau de savon pour produire cette mousse, le savon lui échappa, décrivit une trajectoire et vint s'abattre sur mes genoux.

—Excusez-moi, dit-il avec un sourire, je ne l'ai pas fait exprès!

Était-ce vrai? Bryant Washburn est pas mal farceur parfois...

—Cela me donne à penser, continua-t-il. Le savon m'intéresse extrêmement aujourd'hui... Et quelle coïncidence! J'ai de quoi parler sur ce sujet...

—Non, parlez-moi de vous et du Cinéma.

—C'est la même chose. Le Cinéma est aujourd'hui une profession de grande envergure; il n'en a pas toujours été ainsi, jadis les bases de cette industrie étaient aussi glissantes qu'un morceau de savon... Pensez à cette dernière industrie, par exemple!...

Décidément, c'était son idée fixe. Je m'efforçai, mais inutilement, de faire dévier la conversation.

—La fabrication du savon, reprit-il, était connue dans l'ancienne Rome et au treizième siècle, les français en firent avec de l'huile... Au commencement du 19e siècle, le fameux chimiste LeBlanc découvrit la soude caustique et cela révolutionna l'industrie savonnaire. Elle a maintenant un énorme essor...

... Vous ignorez, peut-être, que chaque année aux Etats-Unis, on fabrique deux milliards cent vingt-deux millions et deux cent trente livres de savon? Et de combien de qualités d'averses!

—Mais, demandai-je, pourquoi donc portez-vous un tel intérêt au savon?

—Oh! c'est mon sujet de conversation favori... Je pense tout le temps au savon, j'en rêve, j'en visite les fabriques, je lis les articles qui en parlent et je regrette que



ça ne soit pas bon à manger! J'ai presque l'idée d'en ouvrir une fabrique. Entre mes séances de poses, ça serait peut-être possible...

—Je ne m'attendais guère à de telles confidences!

—Vous allez comprendre pourquoi cette idée-là me trotte dans la tête. C'est un film qui en est la cause: "It Pays to Advertise". Voilà l'histoire: Je suis supposé être le fils d'un gros fabricant de savon, millionnaire, qui ne réussit pas à m'intéresser à son commerce. Finalement, pour employer une expression savonneuse, il s'en lave les mains et je m'aperçois alors qu'il faut faire quelque chose pour ne pas crever de faim...

... Alors, un jour, sans que mon père le sache, j'achète un lot de son savon, j'y mets ma marque "Le 13e savon" et je l'annonce partout; je lui fais de la réclame dans les journaux, les magazines, les gares, les périodiques, les programmes, etc. Je fais surtout attention à faire cette réclame dans les villes visitées par mon père. Mon savon est tarifé plusieurs dollars.

Seulement, voilà, tout cela me coûte cher et me voici rendu à mes derniers cents. Ce sera la faillite! Eh, non. Vous vous souvenez que Shakespeare a dit: "Qu'y a-t-il dans un nom?" Eh bien, j'ai vu ce qu'il y avait dans le nom de mon savon! Mon père voulut supprimer le concurrent gênant et il acheta la marque un gros prix.

Voilà, conclut Bryant Washburn en souriant, pourquoi je pense tant au savon!

Et Melvin M. Riddie, partit, amusé par cette histoire racontée avec tant de verve et de naturel qu'il était impossible de savoir si l'artiste avait parlé sérieusement.



LE THEATRE DANS LES RUINES

Dans les régions libérées de France, au milieu des ruines, la vie renaît. Les habitants reviennent à une existence presque normale.

A Lens, où la grande cité industrielle n'est plus représentée que par quelques pans de murs, le théâtre a fait sa réapparition.

En attendant les spectacles de comédie, c'est le cinéma qui peut distraire les ouvriers de Lens. Dans une maison à moitié démolie, une sommaire salle de spectacle a été construite, et Prince-Rigardin ou Charlie Chaplin font rire ceux qui ont souffert.

Comment devenir une actrice de vues animées

Par May Allison

Soyez certaines de vos capacités avant de vous lancer dans la carrière du film

La réponse à une mère anxieuse de savoir si sa fille pourrait faire du cinéma.

ARTICLE NO 5

Dans un récent article je vous annonçais que je publierais quelques-unes des lettres que je reçois tous les jours.

La lettre que je publie aujourd'hui est une lettre-type. J'en reçois des centaines de semblables chaque mois.

La lettre ci-dessous me vient d'une pauvre mère qui demeure quelque part dans le Minnesota.

Voici un extrait de la lettre qu'elle m'envoie.

"Chère mademoiselle Allison,

"C'est une mère désolée qui vous écrit, elle a une fillette âgée de 17 ans qui désire entrer dans les vues animées. Elle a toujours fait preuve de talent, et de plus elle est très jolie, mais comme toutes les mères, je préférerais la garder à la maison.

"Je vous écris parce que vous êtes de la Georgie et que je n'ai pas d'autres personnes expertes sur le sujet à qui je pourrais demander un conseil. Seriez-vous assez aimable pour me conseiller et me dire ce qu'elle devrait faire?"

"Ma fille peut ne pas réussir et en ce cas, ce serait tant mieux pour son père et pour moi, mais d'un autre côté elle

peut aussi avoir du talent et se faire un nom et être notre orgueil à tous les deux. Vous, vous avez aussi une mère pour partager vos succès. Il doit lui être très doux de penser que tout le monde vous aime et vous admire.

"J'ose espérer que vous me répondrez et me donnerez les renseignements que je vous demande. Est-il nécessaire d'envoyer ma fillette au loin pour étudier son art à fond? Et où dois-je l'envoyer? Je ne sais que faire.

"Espérant avoir sous peu une réponse de vous, je me soustris:

"Votre toute dévouée."

.....

Ma réponse à cette mère fut très courte. Cependant elle me posait plusieurs questions auxquelles il était difficile de répondre, pour une personne qui ne connaissait pas la jeune fille en question. Et, comme je l'ai déjà dit, chaque cas demande une étude spéciale, je répondis à cette maman que personne, pas même sa fille elle-même, ne pouvait juger de ses talents et de ses aptitudes mieux qu'elle, sa mère.

Naturellement les parents, et surtout les mères, perdent souvent leur bon jugement lorsqu'ils en arrivent à voir les talents de leurs enfants. Je lui racontai des faits me concernant et comment ma mère s'opposa longtemps à ce que j'entrasse au cinéma, jusqu'au moment où je pus la convaincre que l'occasion frappait à ma porte et que je ne devais pas la laisser passer. Aussi cette petite mère est maintenant une des femmes les plus orgueilleuses des succès de son enfant. Elle partage toutes mes joies et est heureuse avec moi.

Il y a plusieurs autres choses qui doivent être considérées. En premier lieu une mère doit être certaine que sa fille est vraiment douée. Il est toujours préférable d'avoir l'opinion d'autrui, opinion désintéressée, pour cela. Si la jeune fille ne réussit pas au cinéma, il n'y a aucun crime.

Il y a tous les jours des quantités de jeunes filles dans toutes les branches de l'industrie qui ne réussissent pas. L'expérience vaut tout de même la peine d'être tentée.

Malgré tout ce qu'on a pu dire ou écrire sur l'atmosphère des studios, je puis certifier que le cinéma vaut n'importe quelle autre position, et de plus, c'est une position payante pour une jeune fille.

Dans mon sixième article, je vous citerai des expériences personnelles de jeunes filles qui ont réussi au cinéma et je vous dirai comment elles sont arrivées au succès. J'aurai aussi des lettres très intéressantes que j'ai reçues de plusieurs jeunes filles qui désirent faire du cinéma. Je vous donnerai des extraits de ces lettres.

— 0 —

WILLIAM HART ET LES "QUATRE"

On ne sait généralement pas que William Hart devait à l'origine faire partie des "Quatre" la forme fondée et exploitée par M. Pickford, Charlie Chaplin, Fairbanket Griffith. C'était chose décidée, quand Adolph Zukor de la Famous Players-Lasky Cie vint offrir à Billie un engagement comportant de si avantageuses conditions que Hart ne put résister à l'appel des dollars.





Phillis Haver, du Studio de Mack Sennett.



LA CONSTELLATION de l'Universal. Au milieu, en haut: Carl Laemmle, président; à gauche, Marie Valcamp; à droite, Dorothy Phillips; deuxième rangée: James Corbett, Priscilla Dean; troisième rangée: Harry Carey, Robert Anderson, Tsuru, Aoki; en bas: Eddie Polo, Monroe Salisbury et Mary MacLaren.



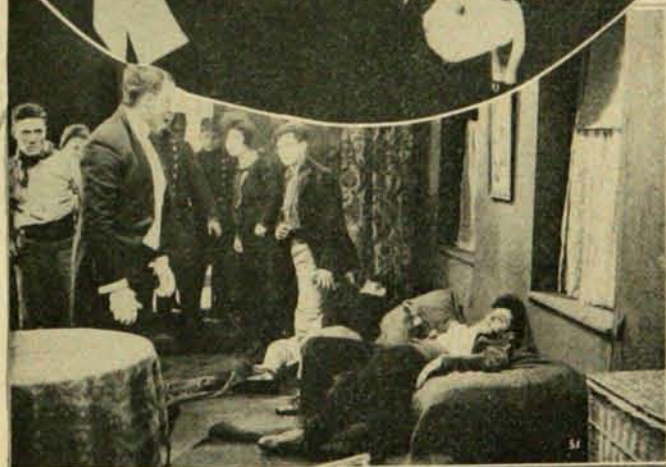
LES ETOILES du "First National Exhibitors' Circuit". En haut: Charlie Chaplin, Mildred Harris Chaplin, Constance Talmadge, D. W. Griffith. Deuxième rangée: Charles Ray, Harry Schwalbe, secrétaire et trésorier, Katherine McDonald. Troisième rangée: Henry Lehrman, J. D. Williams, directeur, Anita Stewart. Rangée du bas: Norma Talmadge, Marshall Neilan, Mary Pickford, Lilian Gish.



UN GROUPE important du Metro; en haut: Viola Dana, May Allison; deuxième rangée: Taylor Holmes, Richard A. Rowland, président (au centre), Bert Lytell. En bas: Alice Lake et Mitchell Lewis.



DANS la Cie "Fox Film". En commençant par le haut et de gauche à droite: William Fox, Winfield R. Sheehan, William Russell, Gladys Brockwell, Shirley Mason, Madlaine Traverse, George Walsh, Pearl White, Buck Jones, William Farnum et Tom Mix.



LE RETOUR DE TARZAN

La dernière oeuvre d'Edgar Rice Burroughs, récemment complétée pour l'écran par la Numa Pictures Corporation.



Corinne Griffith a un talent extrêmement souple dont elle a fait preuve dans de nombreux films. Au nombre des plus récents, citons "The Climbers" et "The Tower of Jewels" que nous avons pu voir dans les théâtres du Canada.



Myriam Cooper

INTERVIEW DE SINGE



Joe Martin de la Cie Universal

La direction du "Panorama" qui ne recule devant aucun sacrifice, a envoyé un de ses représentants pour interviewer le célèbre Joe Martin, l'extraordinaire orang-outang de la Cie Universal.

Voici le dialogue qui en est résulté—ou plutôt le monologue—car Joe Martin a parlé, lui seul, tout le temps.

Si le public m'aime, cher Monsieur? Certainement, oui! Et cela n'a rien de surprenant, je suis si beau... Et puis j'ai l'air assez fin!... Vous savez, l'Adonis de l'ancienne mythologie? Eh bien, c'est tout mon portrait. En plus de lui, j'ai une belle barbe à la Titien et une expression qu'il n'a jamais eue dans les yeux...

...Si je voulais, je ferais une fortune en servant de réclame pour une pâte dentifrice à cause de la blancheur de mes dents. Je ne puis pas mentir, je n'ai aucun rival parmi les hommes—ces êtres inférieurs—comme beauté, intelligence et popularité...

...Qui, je vous le demande, peut soutenir la comparaison avec moi? L'embêtement, c'est que je ne suis pas assez apprécié!

Pourquoi donc faire tant de réclame à Dorothy Phillips, à Priscilla Dean, à James J. Corbett ou Harry Carey quand je suis là??!!...

...Voyez-vous, cher monsieur, il n'y a pas de justice en ce bas monde! Si j'étais dans la politique, comme tant d'autres de mes semblables au lieu d'être dans les "Vues" vous verriez un peu cela! On m'appellerait "monsieur" gros comme le bras!...

Et Joe Martin éternua puis il tendit gentiment la patte à l'envoyé du "Panorama".

L'entrevue était terminée.

Nothing but the truth

(Rien que la vérité)

Adaptation de la fameuse nouvelle écrite par Frédéric S. Isham; Direction, David Kirkland. Production de la Cie Metro.

PRINCIPAUX ROLES :

Robert Bennett..... Taylor Holmes
 Gwendolyn Gérard..... Elsie Mackaye
 Commodore Day..... Ben Hendricks
 Sa femme..... Dan Phillips
 Mme Ralston..... Beth Franklyn

SYNOPSIS

Le trouble commence au "Country Club". Bob Bennett, homme de la bonne société, fait un pari avec trois de ses amis comme quoi il dira toute la vérité pendant une semaine. L'enjeu est de dix mille dollars.

Voici d'abord une réunion où, entre autres convives, il y a les femmes de ses trois amis. Une vieille dame—qui se croit encore jeune—demande à Bob quel âge elle paraît et il lui répond "la vérité" mais en français qu'elle ne comprend pas. Bob ne sera pas toujours aussi chanceux.

Au dîner, la femme du Commodore Dan lui pose des questions auxquelles il faut bien répondre; il apprend ainsi à cette personne que son mari, d'autres amis et lui font des petites parties fines dans un certain endroit. Bob a conscience alors que la chicane pourrait bien prendre entre le Commodore et sa femme.

Son père lui apprend en même temps qu'il est en faillite et que la seule issue serait un mariage de Bob avec Gwendolyn, une jeune fille très riche. Bob consent, mais il dit à la fille les motifs pour lesquels il se marie, et celle-ci, indignée, le refuse. C'est une déception, mais le pari n'est pas perdu.

Les épreuves continuent. Bob a affaire à un "vampire" qui s'y prend par tous les moyens possibles pour l'épouser; sur ces entrefaites, ses trois amis craignant que les vérités dites par Bob leur soient fatales, décident de le faire enfermer comme fou.

On envoie donc le gaillard dans une maison de campagne éloignée où le vampire le rejoint. Elle veut se faire épouser mais notre homme s'y refuse et la reconduit chez elle.

Gwendolyn alors comprend tout ce qui s'est passé et, réellement éprise de Bob, elle lui demande elle-même de l'épouser. Que faire? Faut-il écouter le coeur ou la raison? Va-t-il descendre au rang de coureur de dot? Non, car son père lui apprend que la faillite n'est pas vraie et qu'il lui a simplement dit cela pour l'éprouver.

La semaine est terminée et Bob gagne son pari de dix mille dollars. Il a toujours dit la vérité mais il va se rattraper maintenant. Ses amis sont dans le trouble à cause des histoires de parties fines qu'il a racontées et, pour les sauver, Bob dit que tout cela n'était que de la pure invention de sa part.

Il fait ainsi le plus gros mensonge de sa vie...

LES VETERANS DU FILM
BLANCHE SWEET



Vous souvenez-vous des premiers temps du Cinéma, quand les films projetés paraissaient avoir été pris un jour pluvieux ce temps où le papa et la maman accordaient difficilement à leurs enfants la permission d'aller aux "Vues" parce que cela ruinait les yeux? On ne connaissait alors ni les premiers-plans, ni les titres artistiques, ni la double impression et cependant on appelle encore cela "le bon vieux temps..."

Blanche Sweet s'en souvient. Elle était déjà "là" et elle a eu, dès les premiers jours, le pressentiment de ce que serait le Cinéma plus tard, c'est-à-dire probablement la plus importante industrie du monde.

—Il y a des gens, dit-elle, qui n'ont pas une idée exacte de mon âge. J'en ai entendu dire: Blanche Sweet? Elle doit être aussi vieille que les montagnes! Ça fait au moins sept ou huit ans déjà que je la vois tenir des premiers rôles... **Ça n'est plus une poulette!!**

Mais ils oublient, ajoute-t-elle, que j'ai débuté jeune, très jeune au théâtre... Je ne me souviens plus au juste de combien de **Mois** j'étais âgée... Ma mère mourut quand j'avais un an et demi et je puis dire que depuis lors j'ai toujours paru en scène.

Je fus ensuite promue au rôle d'ingénue, cela dura jusqu'en 1913. Me voici définitivement classée comme étoile et je vous assure qu'il n'est pas toujours facile d'en arriver là! Il y a des personnes à qui cette chance arrive brusquement, mais généralement il faut bien travailler pour atteindre ce but. Néanmoins, je trouve que ce travail ne manque pas d'agrément et, à mon point de vue il en a même tellement que j'aime cette existence par dessus tout.

Blanche Sweet a raison; ce que l'on fait avec plaisir et avec goût plaît non seulement à soi-même mais encore aux autres et ceci est d'une importance capitale dans la carrière artistique.

Chester Conklin n'aurait pas lieu de s'inquiéter le jour—qui n'arrivera jamais—où le Cinéma disparaîtrait. Il possède un ranch immense dans la région de Mojave en Californie et, en outre du bétail, il y pratique l'élevage des dindons. Actuellement il en a déjà quatre cents et avant peu il espère en avoir mille. Bien que Chester Conklin reçoive un salaire princier comme acteur, les bénéfices de son ranch sont loin d'être à dédaigner.

—o—

Dorothy Phillips a déserté la Cie Universel. Conséquence probable : une action en cour contre elle pour bris de contrat.

—o—

Les artistes de Cinéma du sud de la Californie vont avoir une magnifique église à eux. Elle sera construite entièrement avec leurs contributions et coûtera plus de cent mille dollars. Elle portera le vocable de Ste Marie-des-Anges et aura comme recteur le révérend Neal Dodd.

—o—

Margarita Fischer vient de conclure un contrat avec la Cie American et elle doit entreprendre le tour du monde avec une expédition cinématographique du gouvernement américain. Les films à prendre auront surtout un caractère éducationnel.

—o—

Jacinto Benavente qui est une figure importante dans l'industrie du film en Espagne, est un membre du parlement des Cortès, un acteur distingué, directeur du Teatro Espanol, directeur du conservatoire national de Madrid. Il a écrit au-delà de 80 pièces de théâtre, a eu trois pièces jouées la dernière saison dans trois théâtres différents, et a composé un très grand nombre de scénarios pour les vues animées.



Ruth Roland, de la Compagnie Pathé. Née en 1893; elle a les cheveux roux, les yeux noirs, 5 pieds 6 pouces de grandeur et pèse 122 livres. Une de ses dernières productions "Les aventures de Ruth", surprend le spectateur par la rudesse de certains épisodes qui demandent, de la part de l'actrice autant de mépris du danger que de talent.

Elle a, d'ailleurs, autant de hardiesse dans la vie privée que devant l'appareil photographique; dernièrement, à Los Angeles, elle surprit un cambrioleur dans sa chambre à coucher. Elle le tint en respect à l'aide d'un revolver automatique et ne lui donna pas même la chance de faire une seule minute de son "travail" spécial.

Doris Kenyon doit bientôt commencer "The Harvest Moon", pour la Dietrich-Beck Company.

* * *

Julia Dean est revenue au drame parlé et joue au Shubert Theatre, de New-York, dans "The Magic Melody".

* * *

"**One Week End**" avec Warren Kerrigan est l'histoire du grand monde de la Métropole américaine.

La grande vue de Tom Mix, "The Daredevil" sera terminée en février.

* * *

La Famous-Players-Lasky Corp. vient d'acheter "The Frontier of the Stars", pour Thomas Meighan.

* * *

Doris Keane vient d'être engagée par Griffith, pour sa prochaine vue "Romance".



ALICE JOYCE

Avant que les noms des artistes ne fussent indiqués sur l'écran, Alice Joyce était connue comme la "fille de la Kalem". Chaque Compagnie avait ainsi son actrice préférée du public et de toutes ces favorites des premiers jours, Alice Joyce, seule, brille aujourd'hui comme étoile. Toutefois, ce n'est plus la "fille de la Kalem" mais celle de la "Vitagraph."

Alice Joyce est née à Kansas City. Elle a été d'abord opératrice de téléphone puis modèle pour artistes. Depuis 1910 elle appartient au Cinéma.

— o —

NOUVELLE MARQUE

Le directeur du plus important "circuit" cinématographique anglais Sir Oswald Stoll, dont les établissements sont légion en Angleterre, vient de rompre le traité qui le liait avec la Goldwyn Film Corporation d'Amérique. Il a décidé d'étudier d'entrer désormais lui-même d'une manière intensive, des films anglais pour le public anglais. Il vient d'acquiescer dans ce but un vaste terrain à Subirton près de Londres, sur lequel il compte faire édifier bientôt de vastes ateliers.

Déjà plusieurs grands films d'une valeur artistique indiscutable ont été publiés sous la marque de Sir Oswald Stoll, parmi lesquels Mr Wu, l'adaptation cinématographique de la pièce du même nom est peut-être le plus remarquable.

Lewis-J. Selznick, le grand producteur de films, ne s'occupe pas seulement de vues animées, il dirige aussi un théâtre de comédie.

☆ ★ ☆

Harold Lloyd vient de quitter l'hôpital de Los Angeles. Il est maintenant complètement rétabli et prêt à se remettre au travail.

☆ ★ ☆

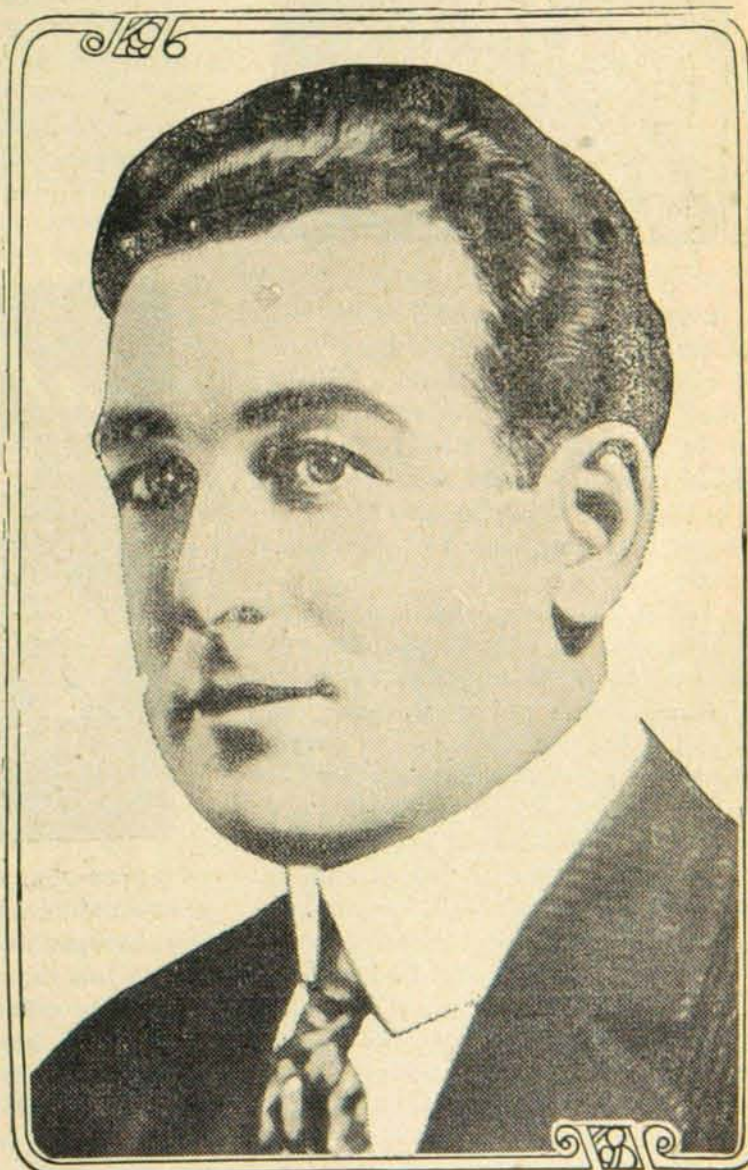
Georges Walsh, l'étoile de la Fox Film Corporation, commence à monter "Find the Woman", aux studios de New-York de la compagnie.

☆ ★ ☆

Un troupeau d'autruches joue un rôle très important dans "Thou art the man", la dernière vue des Famous-Players-Lasky. Robert Warwick et Lois Wilson sont les étoiles de cette vue.

☆ ★ ☆

"Heart Strings", avec William Farnum vient d'être lancé dans le public.



WILLIAM DUNCAN

C'est un grand partisan de la culture physique. Il prétend que l'instruction la plus utile des colléges ne se puise pas dans les livres mais s'acquiert dans les jeux athlétiques.

Après son cours universitaire il devint instructeur sportif puis il écrivit dans de nombreux magazines de culture physique. Il débuta au théâtre avec Sandow, l'homme fort puis après une expérience suffisante, il voyagea avec sa propre compagnie.

Il est aujourd'hui au premier rang des artistes de la Cie Vitagraph.

N'entreprenez pas une tâche que vous ne pouvez terminer

Intéressante interview de M. Harold Howe avec Mlle Jean Paige, jeune étoile de la compagnie Vitagraph



Lorsque je demandai à la toute jeune et gracieuse artiste, Jean Paige, si elle n'était pas effrayée à la seule pensée qu'elle allait devenir une étoile du cinéma, elle n'exulta pas, ne sauta pas au plafond, dans un accès d'orgueilleux délire, mais elle me répondit tout simplement et avec grand calme :

«Votre expression ne convient pas à mon cas. Je ne suis pas effrayée. Voyez-vous, j'ai travaillé avec tant d'acharnement pour devenir une étoile, que je ne me suis pas arrêtée en route pour m'interroger sur les voies et moyens que je prenais. Je courais énergiquement vers mon but, et maintenant que je l'ai atteint, je ne me sens pas effrayée des perspectives; je m'étonne moi-même et je me sens plutôt émerveillée du spectacle que j'entrevois. C'est un vaste panorama dans lequel je sens que j'ai ma direction, à prendre, mon rôle à jouer.» En disant ces mots, la délicieuse Jean Paige rit franchement, et lorsqu'elle rit, elle montre toutes ses dents, véritable écrin de perles les plus rares. Puis elle ajouta :

«Non, c'est inutile de vouloir me le faire dire, je ne suis pas craintive, pas du tout. Je suis jeune et robuste, et je me suis entraînée aux longues heures de travail, en m'initiant de bonne heure aux rudes travaux de la ferme. Je me suis toujours appliquée à "faire" des journées entières et non des fractions de journées. Peu importe si je passe pour parler comme "un gros

livre", du moment que ce que je dis est vrai. Lorsque demain sera devenu aujourd'hui, j'aurai la même confiance, la même énergie et le même enthousiasme que présentement. Ce n'est pas compliqué.

«Non, je ne suis pas effrayée des responsabilités qui m'attendent, et pour être bien franche, je vous confierai que je n'ai pas le moindre doute sur mon succès. Je réussirai, parce qu'il le faut, parce que je le veux!

«Regardez maintenant la photographie de la délicieuse Mlle Jean Paige et vous constaterez que les lignes de sa figure, bien que fort harmonieuses, sont avant tout énergiques et dénotent une grande fermeté de caractère.



«Voyez-vous, ajoutait-elle, je n'ai jamais oublié ce que me disait mon père, lorsque j'étais enfant. Il ne cessait de me répéter: "Ne commence jamais une entreprise que tu ne saurais mener à bonne fin. Et maintenant que mon plus beau rêve est presque entièrement réalisé je veux aller jusqu'au bout, je veux finir la tâche entreprise. Je me suis tracé un idéal et il faut que je lui reste fidèle. Je sais que comme étoile, il me faudra travailler de plus en plus chaque jour, m'améliorer constamment, autrement je serai dépassée, perdue. Mais, je le répète, la tâche ne me fait pas peur; elle me fait simplement réfléchir.»

Voilà bien de la philosophie ou je ne m'y connais pas!

«Je ne vois pas de philosophie dans ma manière d'envisager les événements. Je ne fais qu'être conséquen-

te avec moi-même. Je me permets parfois de "penser". Ainsi, je pense en ce moment que la cause de mon succès, en débutant avec la compagnie Vitagraph, est due au fait que je m'étais prise d'admiration pour l'auteur bien connu O. Henry. On m'a offert des rôles dans ses scénarios et je me suis efforcée de les vivre. Cet auteur a le talent de sentir battre le coeur humain sous les grimaces conventionnelles, et ses analyses psychologiques vous enthousiasment et vous donnent du courage et du talent. J'ai toujours pensé que j'avais eu une très grande chance d'être appelée à jouer ses rôles, car il existe tant d'autres jeunes filles de talent qui auraient voulu se voir à ma place, et qui probablement aurait réussi, si elles avaient été à ma place. Les pauvres filles, elles perdent chaque jour un temps précieux à courir tous les bureaux de directeurs de cinéma. Oh, la tristesse effrayante de sentir qu'on a en soi le feu sacré, et de se voir continuellement refuser la chance qu'on sollicite!...

Cette fois, les beaux yeux de ve-lours de la généreuse Jean Paige s'embruèrent de larmes réelles, mais, ce ne fut qu'un nuage.

—Vous oubliez, lui dis-je, votre admirable succès dans "Too Many Crooks", où avec un tout petit bout de rôle vous avez su placer en vedette. Et vos triomphes comme premier rôle dans les scénarios de Harry Morrey et Earle Williams, vous n'en parlez pas?

(Suite à la page 49)



Du nerf et de l'audace, voilà la vraie vie

(Une intéressante conversation entre Harold Howe de la Cie Vitagraph, son ami Jim, Betty, la femme de ce dernier et ce qui en résulta.)

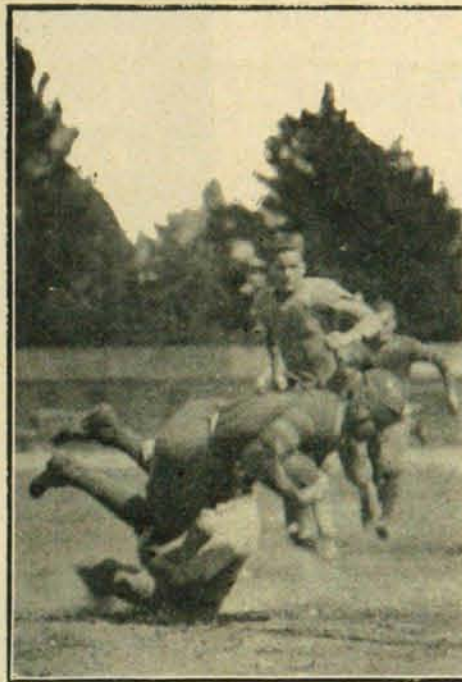
—Harold, il faut que je te confie une chose... Les coups d'audace de William Duncan ont créé dans l'esprit de ma femme un enthousiasme que je ne peux maîtriser! C'est de l'emballement!... Et par comparaison, elle trouve que moi, je manque de "ressort"... que je serais bien incapable d'en faire autant!...

Et le pauvre Jim, le regard perdu dans le vide eut un soupir à faire tourner un moulin à vent.

—Euh... Euh... répondit Harold en pêchant un excellent cigare dans la boîte de son interlocuteur. Ce n'était pas compromettant.

—Tu sais, reprit l'autre, je suis un homme d'affaires et je n'ai pas le temps d'accomplir des gestes héroïques... Ce Bill Duncan, il sauve des jolies filles des mains de bandits, il fait des plongeurs stupéfiants et Betty, ma femme, en est dans la jubilation de l'admiration!... Sur mon âme, je crois qu'elle l'idolâtre... Toutes les semaines, il faut que je la mène voir le dernier épisode de sa série. C'est du bluff, je le sais bien, mais je dois tout de même avouer que c'est intéressant!

—Ce n'est pas du bluff, répliqua Harold, les choses se passent en réa-



lité comme tu les vois; je sais que Bill Duncan risque continuellement sa vie...

—Vous le connaissez personnellement?

La question était posée par la petite madame Betty elle-même qui venait d'entrer. Elle prit un siège et demanda des détails, beaucoup de détails.

—Tu vois, dit Jim, elle est complètement "emballée"!

—Eh bien, dit Harold, qui connaissait la passion de son ami pour le football, Bill était dans ce jeu le héros de l'Université de Pa. Tu l'as assez admiré toi aussi.

—C'était le même Bill?

—Exactement. Récemment il a inséré une réelle partie de foot-ball dans une de ses séries et, d'après ses instructions, le jeu a été mené avec une telle vigueur qu'il a eu plusieurs côtes enfoncées.

—Ah! c'est un homme! dit Betty extasiée.

—Bien, bien, mais ses autres actes à sensation?

—Egalement réels, dit Jim. Ses plongeurs, ses luttas, tout cela est sincère, il accomplit les exploits les plus dangereux avec le sourire aux lèvres et la tranquillité dans l'âme, ses folles randonnées en auto sur le bord d'un précipice, ses culbutes, bref tous ses coups d'audace sont exécutés véritablement tel que le film te les représente.

—Hélas, dit Jim, je sauterais bien du pont de Brooklyn pour plaire à Betty mais est-ce que cela aurait du bon sens?

—Nullement Jim, si tu faisais cela simplement comme un coup de folie, Duncan n'agit pas ainsi; son but est de réveiller dans le coeur de chacun la hardiesse qui y sommeille parfois; il donne ainsi aux femmes les émotions qu'elles aiment. Encore une fois, sauter du haut d'un pont ne signifie rien mais tout homme peut apporter un peu de romantisme dans la vie de sa femme ou de son amie. C'est ce qu'elles demandent toutes.

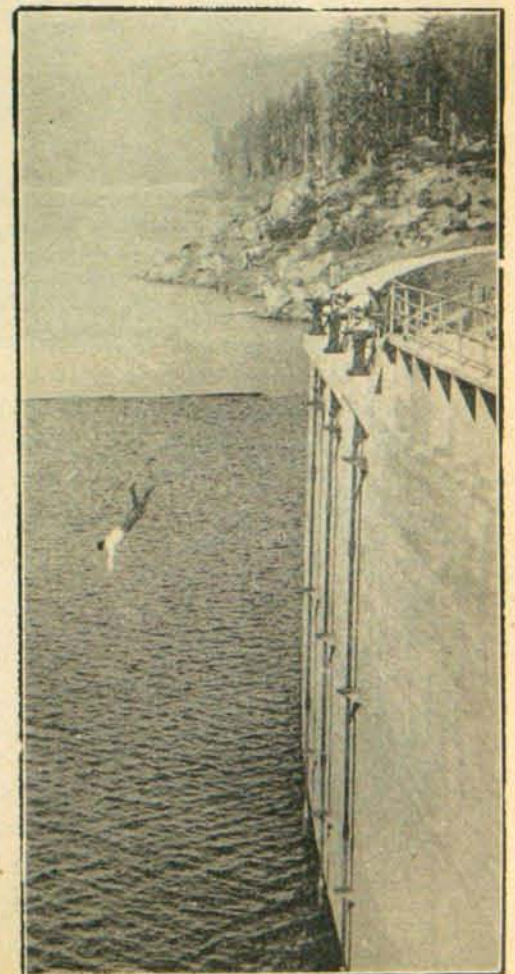
—Hein! je vois ça... un duel, une querelle avec un Pied-Noir ou quelque chose de ce genre?

—Pas précisément, mais toute femme aime à voir un héros dans celui qu'elle aime, Betty comme les autres. Elles aiment le roman, le feu dans l'action et cela n'importe à quel âge, qu'elles soient encore petites filles ou déjà grand'mères...

—C'est tout à fait cela! déclara Betty.

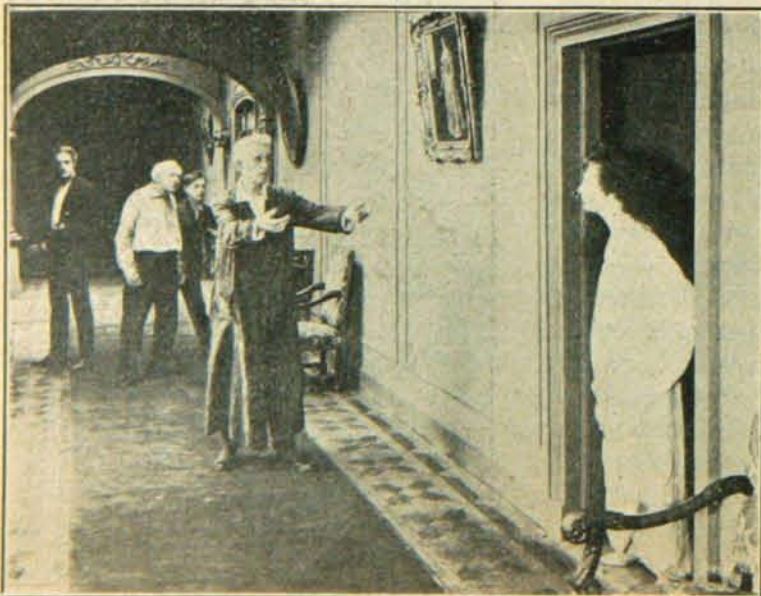
—Et, finalement, dit Harold en prenant son chapeau pour s'en aller, souviens-toi, Jim, que Duncan risque sa vie tous les jours pour le plaisir des

(Voir sur le page 49)



Le Mystère de la Chambre Jaune

Quelques scènes de ce splendide roman adapté pour l'écran par M. Emile Chautard, directeur à la Cie Realart.



Grand Roman Cinématographique adapté pour le Cinéma par
M. E. Chautard, Directeur de la Cie Realart.



Le Mystère de la Chambre Jaune

PAR GASTON LEROUX

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un crime vient d'être commis chez le professeur Stangerson ; sa fille a été blessée gravement dans des circonstances mystérieuses. Elle était enfermée à clef dans la "chambre Jaune" attendant au laboratoire de son père et on n'a trouvé nulle trace du meurtrier. Il est impossible de savoir comment il a pu entrer et sortir.

Un jeune reporter, Rouletabille, se charge d'éclaircir ce mystère et, il va sur les lieux du crime pour faire son enquête. Le juge d'instruction interroge Mlle Stangerson, mais le mystère plane toujours.

Un policier en renom Frédéric Larsan donne certaines explications, mais le jeune Rouletabille est plus fort et il assure que l'un des mobiles du crime a été le vol. L'enquête se continue.

No 3

(Suite)

Il n'a pas quitté M. Stangerson.

Mais imaginez que M. Stangerson, ce soir-là, n'ait pas prolongé sa veille; qu'après avoir quitté sa fille il ait regagné le château; que Mlle Stangerson ait été assassinée alors qu'il n'y avait plus personne dans le laboratoire et que le père Jacques dormait dans son grenier; il n'aurait fait de doute pour personne que le père Jacques était l'assassin! Celui-ci ne doit son salut qu'à ce que le drame a éclaté trop tôt, l'assassin ayant cru, sans doute, à cause du silence qui régnait à côté, que le laboratoire était vide et que le moment d'agir était venu. L'homme qui a pu s'introduire si mystérieusement ici et prendre de telles précautions contre le père Jacques était, à n'en pas douter, un familier de la maison. A quelle heure exactement s'est-il introduit ici? Dans l'après-midi? Dans la soirée? Je ne saurais dire... Un être aussi familier des choses et des gens de ce pavillon a dû pénétrer dans la Chambre Jaune, à son heure.

—Il n'a pu cependant y entrer quand il y avait du monde dans le laboratoire? s'écria M. de Marquet.

—Qu'en savons-nous, je vous prie! répliqua Larsan... Il y a eu le dîner dans le laboratoire, le va-et-vient du service... Il y a eu une expérience de chimie qui a pu tenir, entre dix et onze heures, M. Stangerson, sa fille et le père Jacques autour des fourneaux... dans ce coin de la haute cheminée... Qui me dit que l'assassin... un familier! un familier!... n'a pas profité de ce moment pour se glisser dans la Chambre Jaune après avoir, dans le lavatory, retiré ses souliers?

—C'est bien improbable! fit M. Stangerson.

*Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le No de Janvier 1920.*

—Sans doute, mais ce n'est pas impossible... Aussi je n'affirme rien. Quant à sa sortie, c'est autre chose! Comment a-t-il pu s'enfuir? Le plus naturellement du monde.

Un instant, Frédéric Larsan se tut. Cet instant nous parut bien long. Nous attendions qu'il parlât avec une fièvre bien compréhensible.

—Je ne suis pas entré dans la Chambre Jaune, reprit Frédéric Larsan, mais j'imagine que vous avez acquis la preuve qu'on ne pouvait en sortir que par la porte. C'est donc par la porte que l'assassin est sorti. Oh! puisqu'il est impossible qu'il en soit autrement, c'est que cela est! Il a commis le crime et il est sorti par la porte! A quel moment? Au moment où cela lui a été le plus facile, au moment où cela devient le plus explicable, tellement explicable qu'il ne saurait y avoir d'autre explication. Examinons donc les "moments" qui ont suivi le crime. Il y a le premier moment, pendant lequel se trouvent, devant la porte, prêts à lui barrer le chemin, M. Stangerson et le père Jacques. Il y a le second moment, pendant lequel, le père Jacques étant un instant absent, M. Stangerson se trouve tout seul devant la porte. Il y a le troisième moment pendant lequel M. Stangerson est rejoint par le concierge. Il y a le quatrième moment, pendant lequel se trouvent devant la porte M. Stangerson, le concierge, sa femme et le père Jacques. Il y a le cinquième moment, pendant lequel la porte est défoncée et la Chambre Jaune envahie. Le moment où la fuite est le plus explicable est le moment même où il y a le moins de personnes devant la porte. A moins d'admettre la complicité de silence du père Jacques, et je n'y crois pas, car le père Jacques ne serait pas sorti du pavillon pour aller examiner la fenêtre de la Chambre Jaune, s'il avait vu s'ouvrir la porte et sortir l'assassin. La porte ne s'est donc ouverte que devant M. Stangerson seul, et l'homme est sorti. Ici, nous devons admettre que M. de Stangerson avait de puissantes raisons pour ne pas arrêter ou pour ne pas faire arrêter l'assassin, puisqu'il l'a laissé gagner la fenêtre du vestibule et qu'il a refermé cette fenêtre derrière lui!... Ceci fait, comme le père Jacques allait rentrer et qu'il fallait qu'il retrouvât les choses en l'état, Mlle Stangerson, horriblement blessée, a trouvé encore la force, sans doute sur les objurgations de son père, de refermer à nouveau la porte de la Chambre Jaune à clef et au verrou avant de s'écrouler, mourante, sur le plancher... Nous ne savons qui a commis le crime; nous ne savons de quel misérable M. et Mlle Stangerson sont les victimes; mais il n'y a point de doute qu'ils le savent, eux! Ce secret doit être terrible pour que le père n'ait pas hésité à laisser sa fille agonisante derrière cette porte qu'elle refermait sur elle, terrible pour qu'il ait laissé échapper l'assassin... Mais il n'y a point d'autre façon au monde d'expliquer la fuite de l'assassin de la Chambre Jaune!

Le silence qui suivit cette explication dramatique et lu-

mineuse avait quelque chose d'affreux. Nous souffrions tous pour l'illustre professeur acculé ainsi par l'impitoyable logique de Frédéric Larsan à nous avouer toute la vérité de son martyre ou à se taire, aveu plus terrible encore. Nous le vîmes se lever, cet homme, véritable statue de la douleur et étendre la main d'un geste si solennel que nous en courbâmes la tête comme à l'aspect d'une chose sacrée. Il prononça alors ces paroles d'une voix éclatante qui sembla épuiser toutes ses forces :

— Je jure, sur la tête de ma fille à l'agonie, que je n'ai point quitté cette porte, de l'instant où j'ai entendu l'appel désespéré de mon enfant, que cette porte ne s'est point ouverte pendant que j'étais seul dans mon laboratoire, et qu'enfin, quand nous pénétrâmes dans la Chambre Jaune, mes trois domestiques et moi, l'assassin n'y était plus ! Je jure que je ne connais pas l'assassin !

Faut-il que je dise, malgré la solennité d'un pareil serment, nous ne crûmes guère à la parole de M. Stangerson ? Frédéric Larsan venait de nous faire entrevoir la vérité : ce n'était point pour la perdre de si tôt.

Comme M. de Marquet nous annonçait que la conversation était terminée et que nous nous apprêtions à quitter le laboratoire, le jeune reporter, ce gamin de Joseph Rouletabille s'approcha de M. Stangerson, lui prit la main avec le plus grand respect et je l'entendis qui disait :

— Moi, je vous crois, monsieur !

J'arrête ici la citation que j'ai cru devoir faire de la narration de M. Maleine, greffier au tribunal de Corbeil. Je n'ai point besoin de dire au lecteur que tout ce qui venait de se passer dans le laboratoire me fut fidèlement et aussitôt rapporté par Rouletabille lui-même.

XII

La canne de Frédéric Larsan

Je ne me disposai à quitter le château que vers six heures du soir, emportant l'article que mon ami avait écrit à la hâte dans le petit salon que M. Robert Darzac avait fait mettre à notre disposition. Le reporter devait coucher au château, usant de cette inexplicable hospitalité que lui avait offerte M. Robert Darzac, sur qui M. Stangerson, en ces tristes moments, se reposait de tous les tracas domestiques. Néanmoins il voulut m'accompagner jusqu'à la gare d'Épinay. En traversant le parc, il me dit :

— Frédéric Larsan est réellement très fort et n'a pas volé sa réputation. Vous savez comment il est arrivé à retrouver les souliers du père Jacques ! Près de l'endroit où nous avons remarqué les traces des pas élégants et la disparition des empreintes des gros souliers, un creux rectangulaire dans la terre fraîche attestait qu'il y avait eu là, récemment, une pierre. Larsan rechercha cette pierre sans la trouver et imagina tout de suite qu'elle avait servi à l'assassin à maintenir au fond de l'étang les souliers dont l'homme voulait se débarrasser. Le calcul de Fred était excellent et le succès de ses recherches l'a prouvé. Ceci m'avait échappé ; mais il est juste de dire que mon esprit était déjà parti par ailleurs, car, par le trop grand nombre de faux témoignages de son passage laissé par l'assassin et par la mesure des pas noirs correspondant à la mesure des pas du père Jacques, que j'ai établie sans qu'il s'en doutât sur le plancher de la Chambre Jaune, la preuve était déjà faite, à mes yeux, que l'assassin avait voulu détourner le soupçon du côté de ce vieux serviteur. C'est ce qui m'a permis de dire à celui-ci, si vous vous le rappelez, que, puisque l'on avait trouvé un béret dans cette chambre fatale, il devait ressembler au sien, et de lui faire une description du mouchoir en tous points à celui dont je l'avais vu se servir. Larsan et moi nous sommes d'ac-

cord jusque-là, mais nous ne le sommes plus à partir de là, et cela va être terrible, car il marche de bonne foi à une erreur qu'il va me falloir combattre avec rien !

Je fus surpris de l'accent profondément grave dont mon jeune ami prononça ces dernières paroles.

Il répéta encore :

— Oui, terrible, terrible !... Mais est-ce vraiment ne combattre avec rien, que de combattre avec l'idée !

A ce moment nous passions derrière le château. La nuit était tombée. Une fenêtre, au premier étage était entr'ouverte. Une faible lueur en venait, ainsi que quelques bruits qui fixèrent notre attention. Nous avançâmes jusqu'à ce que nous ayons atteint l'encoignure d'une porte qui se trouvait sous la fenêtre. Rouletabille me fit comprendre d'un mot prononcé à voix basse que cette fenêtre donnait sur la chambre de Mlle Stangerson. Les bruits qui nous avaient arrêtés se turent, puis reprurent un instant. C'étaient des gémissements étouffés... Nous ne pouvions saisir que trois mots qui nous arrivaient distinctement : Mon pauvre Robert ! Rouletabille me mit la main sur l'épaule, se pencha à mon oreille :

— Si nous pouvions savoir, me dit-il, ce qui se dit dans cette chambre, mon enquête serait vite terminée...

Il regarda autour de lui ; l'ombre du soir nous enveloppait ; nous ne voyions guère plus loin que l'étroite pelouse bordée d'arbres qui s'étendait derrière le château. Les gémissements s'étaient tus à nouveau.

— Puisqu'on ne peut pas entendre, continua Rouletabille, on va au moins essayer de voir...

Et il m'entraîna, en me faisant signe d'étouffer le bruit de mes pas, au delà de la pelouse jusqu'au tronc pâle d'un fort bouleau dont on apercevait la ligne blanche dans les ténèbres. Ce bouleau s'élevait juste en face de la fenêtre qui nous intéressait et ses premières branches étaient à peu près à hauteur du premier étage du château. Du haut de ces branches on pouvait certainement voir ce qui se passait dans la chambre de Mlle Stangerson ; et telle était bien la pensée de Rouletabille, car, m'ayant ordonné de me tenir coi, il embrassa le tronc de ses jeunes bras vigoureux et grimpa. Il se perdit bientôt dans les branches, puis il y eut un grand silence.

Là-bas, en face de moi, la fenêtre entr'ouverte était toujours éclairée. Je ne vis passer sur cette lueur aucune ombre. L'arbre, au-dessus de moi, restait silencieux ; j'attendais ; tout à coup mon oreille perçut, dans l'arbre, ces mots :

— Après vous !...

— Après vous, je vous en prie !

On dialoguait, là-haut, au-dessus de ma tête... on se faisait des politesses, et quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir apparaître, sur la colonne lisse de l'arbre, deux formes humaines qui bientôt touchèrent le sol ! Rouletabille était monté là tout seul et redescendu deux !

— Bonjour, monsieur Sainclair !

C'était Frédéric Larsan... Le policier occupait déjà le poste d'observation quand mon jeune ami croyait y arriver solitaire... Ni l'un ni l'autre, du reste, ne s'occupèrent de mon étonnement. Je crus comprendre qu'ils avaient assisté du haut de leur observatoire à une scène pleine de tendresse et de désespoir entre Mlle Stangerson, étendue dans son lit, et M. Darzac à genoux à son chevet. Et déjà chacun semblait en tirer fort prudemment des conclusions différentes. Il était facile de deviner que cette scène avait produit un gros effet dans l'esprit de Rouletabille, en faveur de M. Robert Darzac, cependant que, dans celui de Larsan, elle n'attestait qu'une parfaite hypocrisie servie par un art supérieur chez le fiancé de Mlle Stangerson...

Comme nous arrivions à la grille du parc, Larsan nous arrêta :

—Ma canne! s'écria-t-il...

—Vous avez oublié votre canne? demanda Rouletabille.

—Oui, répondit le policier... Je l'ai laissée là-bas, auprès de l'arbre...

Et il nous quitta, disant qu'il allait nous rejoindre tout de suite...

—Avez-vous remarqué la canne de Frédéric Larsan? me demanda le reporter quand nous fûmes seuls. C'est une canne toute neuve... que je ne lui ai jamais vue... Il a l'air d'y tenir beaucoup... il ne la quitte pas... On dirait qu'il a peur qu'elle ne soit tombée dans des mains étrangères... Avant ce jour, je n'ai jamais vu de canne à Frédéric Larsan... Où a-t-il trouvé cette canne-là? Ça n'est pas naturel qu'un homme qui ne porte jamais de canne ne fasse plus un pas sans canne, au lendemain du crime du Glandier... Le jour de notre arrivée au château, quand il nous eut aperçus, il remit sa montre dans sa poche et ramassa par terre sa canne, geste auquel j'eus peut-être tort de n'attacher aucune importance!

Nous étions maintenant hors du parc; Rouletabille ne disait rien... Sa pensée, certainement, n'avait pas quitté la canne de Frédéric Larsan. J'en eus la preuve quand, en descendant la côte d'Epinay, il me dit:

—Frédéric Larsan est arrivé au Glandier avant moi; il a commencé son enquête avant moi; il a eu le temps de savoir des choses que je ne sais pas et a pu trouver des choses que je ne sais pas... Où a-t-il trouvé cette canne-là?...

Et il ajouta:

—Il est probable que son soupçon—plus que son soupçon, son raisonnement—qui va aussi directement à Robert Darzac, doit être servi par quelque chose de palpable qu'il palpe, lui, et que je ne palpe pas, moi... Serait-ce cette canne?... Où diable a-t-il pu trouver cette canne-là?...

A Epinay, il fallut attendre le train vingt minutes; nous entrâmes dans un cabaret. Presque aussitôt, derrière nous, la porte se rouvrit et Frédéric Larsan faisait son apparition, brandissant la fameuse canne...

—Je l'ai retrouvée! nous fit-il en riant.

Tous trois nous nous assimes à une table. Rouletabille ne quittait pas des yeux la canne; il était si absorbé qu'il ne vit pas un signe d'intelligence que Larsan adressait à un employé du chemin de fer, un tout jeune homme dont le menton s'ornait d'une petite barbiche blonde mal peignée. L'employé se leva, paya sa consommation, salua et sortit. Je n'aurais moi-même attaché aucune importance à ce signe s'il ne m'était revenu à la mémoire quelques mois plus tard, lors de la réapparition de la barbiche blonde à l'une des minutes les plus tragiques de ce récit. J'appris alors que la barbiche blonde était un agent de Larsan, chargé par lui de surveiller les allées et venues des voyageurs en gare d'Epinay-sur-Orge, car Larsan ne négligeait rien de ce qu'il croyait pouvoir lui être utile.

Je reportai les yeux sur Rouletabille.

—Ah ça! monsieur Fred! disait-il, depuis quand avez-vous donc une canne?... Je vous ai toujours vu vous promener, moi, les mains dans les poches!...

—C'est un cadeau qu'on m'a fait, répondit le policier...

—Il n'y a pas longtemps, insista Rouletabille...

—Non, on me l'a offerte à Londres...

—C'est vrai, vous revenez de Londres, monsieur Fred... On peut la voir, votre canne?...

—Mais, comment donc?...

Fred passa la canne à Rouletabille. C'est une grande canne bambou jaune à bec de corbin, ornée d'une bague d'or.

Rouletabille l'examinait minutieusement.

—Eh bien, fit-il, en relevant une tête gouailleuse, on vous a offert à Londres une canne de France!

—C'est possible, fit Fred, imperturbable...

—Lisez la marque en lettres minuscules: Cassette, 6 bis, Opéra...

—On fait bien blanchir son linge à Londres, dit Fred... Les anglais peuvent bien acheter leurs cannes à Paris...

Rouletabille rendit la canne. Quand il m'eut mis dans mon compartiment, il me dit:

—Vous avez retenu l'adresse?

—Oui, Cassette, 6 bis, Opéra... Comptez sur moi, vous recevrez un mot demain matin.

Le soir même, en effet, à Paris, je voyais M. Cassette, marchand de cannes et de parapluies, et j'écrivais à mon ami:

"Un homme répondant à s'y méprendre au signalement de M. Robert Darzac, même taille, légèrement voûté, pardessus mastic, chapeau melon, est venu acheter une canne pareille à celle qui nous intéresse le soir même du crime, vers huit heures. M. Cassette n'en a point vendu de semblable depuis deux ans. La canne de Fred est neuve. Il s'agit donc bien de celle qu'il a entre les mains. Ce n'est pas lui qui l'a achetée puisqu'il se trouvait alors à Londres. Comme vous, je pense qu'il l'a trouvée quelque part autour de M. Robert Darzac... Mais alors, si, comme vous le prétendez, l'assassin était dans la Chambre Jaune depuis cinq heures, ou même six heures, comme le drame n'a eu lieu que vers minuit, l'achat de cette canne procure un alibi irréfutable à M. Robert Darzac."

XIII

"Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat"

Huit jours après les événements que je viens de raconter, exactement le 2 novembre, je recevais à mon domicile, à Paris, un télégramme ainsi libellé: "Venez au Glandier, par premier train. Apportez revolvers. Amitiés. Rouletabille."

Je vous ai déjà dit, je crois, qu'à cette époque, jeune avocat stagiaire et à peu près dépourvu de causes, je fréquentais le Paalis, plutôt pour me familiariser avec mes devoirs professionnels, que pour défendre la veuve et l'orphelin. Je ne pouvais donc m'étonner que Rouletabille disposât ainsi de mon temps; et il savait du reste combien je m'intéressais à ses aventures journalistiques en général et surtout à l'affaire du Glandier. Je n'avais eu de nouvelles de celle-ci, depuis huit jours, que par les innombrables racontars des journaux et par quelques notes très brèves, de Rouletabille dans l'"Epoque". Ces notes avaient divulgué le coup de l'os de mouton et nous avaient appris qu'à l'analyse les marques laissées sur l'os de mouton s'étaient révélées de sang humain; il y avait là les traces fraîches du sang de Mlle Stangerson; les traces anciennes provenaient d'autres crimes pouvant remonter à plusieurs années...

Vous pensez si l'affaire défrayait la presse du monde entier. Jamais illustre crime n'avait intrigué davantage les esprits. Il me semblait bien cependant que l'instruction n'avancât guère; aussi eussé-je été très heureux de l'invitation que me faisait mon ami de le venir rejoindre au Glandier, si la dépêche n'avait contenu ces mots: Apportez revolvers.

Voilà qui m'intriguait fort. Si Rouletabille me télégraphiait d'apporter des revolvers, c'est qu'il prévoyait qu'on aurait l'occasion de s'en servir. Or, je l'avoue sans honte; je ne suis point un héros... Mais quoi! il s'agissait, ce jour-là, d'un ami sûrement dans l'embarras qui m'appelait, sans doute, à son aide; je n'hésitai guère; et, après avoir constaté que le seul revolver que je possédais était bien armé,

je me dirigeai vers la gare d'Orléans. En route, je pensai qu'un revolver ne faisait qu'une arme et que la dépêche de Rouletabille réclamait revolvers au pluriel; j'entrai chez un armurier et achetai une petite arme excellente, que je me faisais une joie d'offrir à mon ami.

J'espérais trouver Rouletabille à la gare d'Epinay, mais il n'y était point. Cependant un cabriolet m'attendait et je fus bientôt au Glandier. Personne à la grille. Ce n'est que sur le seuil même du château que j'aperçus le jeune homme. Il me saluait d'un geste amical et me recevait aussitôt dans ses bras en me demandant, avec effusion, des nouvelles de ma santé.

Quand nous fûmes dans le petit vieux salon dont j'ai parlé, Rouletabille me fit asseoir et me dit tout de suite:

—Ça va mal?

—Qu'est-ce qui va mal?

—Tout!

Il se rapprocha de moi, et me confia à l'oreille:

—Frédéric Larsan marche à fond contre M. Robert Darzac.

Ceci n'était point pour m'étonner, depuis que j'avais vu le fiancé de Mlle Stangerson pâlir devant la trace de ses pas.

Cependant, j'observai tout de suite:

—Eh bien! Et la canne?

—La canne! Elle est toujours entre les mains de Frédéric Larsan qui ne la quitte pas...

—Mais... ne fournit-elle par un alibi à M. Robert Darzac?

—Pas le moins du monde. M. Darzac, interrogé par moi en douceur, nie avoir acheté ce soir-là, ni aucun autre soir, une canne chez Cassette... Quoi qu'il en soit, fit Rouletabille, je ne jurerais de rien, car M. Darzac a de si étranges silences qu'on ne sait exactement ce qu'il faut penser de ce qu'il dit!...

—Dans l'esprit de Frédéric Larsan, cette canne doit être une bien précieuse canne, une canne à conviction... Mais de quelle façon? Car, toujours, à cause de l'heure de l'achat, elle ne pouvait se trouver entre les mains de l'assassin...

—L'heure ne gênera pas Larsan... Il n'est pas forcé d'adopter mon système qui commence par introduire l'assassin dans la Chambre Jaune entre cinq et six; qu'est-ce qui l'empêche, lui, de l'y faire pénétrer entre dix heures et onze heures du soir? A ce moment, justement, M. et Mlle Stangerson, aidés du père Jacques, ont procédé à une intéressante expérience de chimie dans cette partie du laboratoire occupée par les fourneaux. Larsan dira que l'assassin s'est glissé derrière eux, tout invraisemblable que cela paraisse... Il l'a déjà fait entendre au juge d'instruction... Quand on le considère de près, ce raisonnement est absurde, attendu que le familier—si familier il y a—devait savoir que le professeur allait bientôt quitter le pavillon; et il y allait de sa sécurité, à lui familier, de remettre ses opérations après ce départ... Pourquoi aurait-il risqué de traverser le laboratoire pendant que le professeur s'y trouvait? Et puis, quand le familier se serait-il introduit dans le pavillon?... Autant de points à élucider avant d'admettre l'imagination de Larsan. Je n'y perdrai pas mon temps, quant à moi, car j'ai un système irréfutable qui ne me permet point de me préoccuper de cette imagination-là! Seulement, comme je suis obligé momentanément de me taire et que Larsan, quelquefois, parle... il se pourrait que tout finit par s'expliquer contre M. Darzac, si je n'étais pas là! ajouta le jeune homme avec orgueil. Car il y a contre ce M. Darzac d'autres signes extérieurs autrement terribles que cette histoire de canne, qui reste pour moi incompréhensible, d'autant plus incompréhensible que Larsan ne se gêne pas pour se montrer devant M.

Darzac avec cette canne qui aurait appartenu à M. Darzac lui-même! Je comprends beaucoup de choses dans le système de Larsan, mais je ne comprends pas encore la canne.

—Frédéric Larsan est toujours au château?

—Oui; il ne l'a guère quitté! Il y couche, comme moi, sur la prière de M. Stangerson. M. Stangerson a fait pour lui ce que M. Robert Darzac a fait pour moi. Accusé par Frédéric Larsan de connaître l'assassin et d'avoir permis sa fuite, M. Stangerson a tenu à faciliter à son accusateur tous les moyens d'arriver à la découverte de la vérité. Ainsi M. Robert Darzac agit-il envers moi.

—Mais vous êtes, vous, persuadé de l'innocence de M. Robert Darzac?

—J'ai cru un instant à la possibilité de sa culpabilité. Ce fut à l'heure même où nous arrivions ici pour la première fois. Le moment est venu de vous raconter ce qui s'est passé entre M. Darzac et moi.

Ici, Rouletabille s'interrompit et me demanda si j'avais apporté les armes. Je lui montrai les deux revolvers. Il les examina, dit: "C'est parfait!" et me les rendit.

—En aurons-nous besoin? demandai-je.

—Sans doute ce soir; nous passons la nuit ici; cela ne vous ennuie pas?

—Au contraire, fis-je avec une grimace qui entraîna le rire de Rouletabille.

—Allons! allons! reprit-il, ce n'est pas le moment de rire. Parlons sérieusement. Vous vous rappelez cette phrase qui a été le: "Sésame, ouvre-toi!" de ce château plein de mystère?

—Oui, fis-je, parfaitement: Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat. C'est encore cette phrase-là, à moitié roussie, que vous avez retrouvée sur un papier dans les charbons du laboratoire.

—Oui, et, en bas de ce papier, la flamme avait respecté cette date: 23 octobre. Souvenez-vous de cette date qui est très importants. Je vais vous dire maintenant ce qu'il en est de cette phrase saugrenue. Je ne sais si vous savez que, l'avant-veille du crime, c'est-à-dire le 23, M. et Mlle Stangerson sont allés à une réception à l'Elysée. Ils ont même assisté au diner, je crois bien. Toujours est-il qu'ils sont restés à la réception, puisque je les y ai vus. J'y étais, moi, par devoir professionnel. Je devais interviewer un de ces savants de l'Académie de Philadelphie que l'on fêtait ce jour-là. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais vu ni M. ni Mlle Stangerson. J'étais assis dans le salon qui précède le salon des Ambassadeurs, et, las d'avoir été bousculé par tant de nobles personnages, je me laissais aller à une vague rêverie, quand je sentis passer le parfum de la dame en noir? Qu'il vous suffise de savoir que c'est un parfum que j'ai beaucoup aimé, parce qu'il était celui d'une dame, toujours habillée de noir, qui m'a marqué quelque maternelle bonté dans ma première jeunesse. La dame qui, ce jour-là, était discrètement imprégné du parfum de la dame en noir était habillée de blanc. Elle était merveilleusement belle. Je ne pus m'empêcher de me lever et de la suivre, elle et son parfum. Un homme, un vieillard, donnait le bras à cette beauté. Chacun se détournait sur leur passage, et j'entendis que l'on murmurait: "C'est le professeur Stangerson et sa fille!" C'est ainsi que j'appris qui je suivais. Ils rencontrèrent M. Robert Darzac que je connaissais de vue. Le professeur Stangerson, abordé par l'un des savants américains, Arthur-William Rance, s'assit dans un fauteuil de la grande galerie, et M. Robert Darzac entraîna Mlle Stangerson dans les serres. Je suivais toujours. Il faisait, ce soir-là, un temps très doux; les portes sur le jardin étaient ouvertes. Mlle Stangerson jeta un fichu léger sur ses épaules et je vis bien que c'était elle qui priait M. Darzac de pénétrer avec elle dans la quasi-solitude du jardin. Je suivis enco-

re, intéressé par l'agitation que marquait alors M. Robert Darzac. Ils se glissaient maintenant, à pas lents, le long du mur qui longe l'avenue Marigny. Je pris par l'allée centrale. Je marchais parallèlement à mes deux personnages. Et puis, je "coupai" à travers la pelouse pour les croiser. La nuit était obscure, l'herbe étouffait mes pas. Ils étaient arrêtés dans la clarté vacillante d'un bec de gaz et semblaient, penchés tous les deux sur un papier que tenait Mlle Stangerson, lire quelque chose qui les intéressait fort. Je m'arrêtai, moi aussi. J'étais entouré d'ombre et de silence. Ils ne m'aperçurent point, et j'entendis distinctement Mlle Stangerson qui répétait, en repliant le papier: "Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat!" Et ce fut dit sur un ton à la fois si railleur et si désespéré, et fut suivi d'un éclat de rire si nerveux, que je crois bien que cette phrase me restera toujours dans l'oreille. Mais une autre phrase encore fut prononcée, celle-ci par M. Robert Darzac: "Me faudra-t-il donc, pour vous avoir, commettre un crime?" M. Robert Darzac était dans une agitation extraordinaire; il prit la main de Mlle Stangerson, la porta longuement à ses lèvres et je pensai, au mouvement de ses épaules, qu'il pleurerait. Puis, ils s'éloignèrent.

"Quand j'arrivai dans la grande galerie, continua Rouletabille, je ne vis plus M. Robert Darzac, et je ne devais plus le revoir qu'au Glandier, après le crime, mais j'aperçus Mlle Stangerson, M. Stangerson et les délégués de Philadelphie. Mlle Stangerson était près d'Arthur Rance. Celui-ci parlait avec animation et les yeux de l'Américain, pendant cette conversation, brillaient d'un singulier éclat. Je crois bien que Mlle Stangerson n'écoutait même pas ce que lui disait Arthur Rance, et son visage exprimait une indifférence parfaite. Arthur-William Rance est un homme sanguin, au visage couperosé; il doit à mer le gin. vers le buffet et ne le quitta plus. Je l'y rejoignis et lui rendis quelques services, dans cette cohue. Il me remercia et m'apprit qu'il repartait pour l'Amérique, trois jours plus tard, c'est-à-dire le 26 (le lendemain du crime). Je lui parlai de Philadelphie; il me dit qu'il habitait cette ville depuis vingt-cinq ans, et que c'est là qu'il avait connu l'illustre professeur Stangerson et sa fille. Là-dessus, il reprit du champagne et je crus qu'il ne s'arrêterait jamais de boire. Je le quittai quand il fut à peu près ivre.

"Telle a été ma soirée, mon cher ami. Je ne sais par quelle sorte de précision la double image de M. Robert Darzac et de Mlle Stangerson ne me quitta point de la nuit, et je vous laisse à penser l'effet que me produisit la nouvelle de l'assassinat de Mlle Stangerson. Comment ne pas me souvenir de ces mots: "Me faudra-t-il, pour vous avoir, commettre un crime?" Ce n'est cependant point cette phrase que je disai M. Robert Darzac quand nous le rencontrâmes au Glandier. Celle où il est question du presbytère et du jardin éclatant, que Mlle Stangerson semblait avoir lue sur le papier qu'elle tenait à la main, suffit pour nous faire ouvrir toutes grandes les portes du château. Croyais-je, à ce moment, que M. Robert Darzac était l'assassin? Non! je ne pense pas l'avoir tout à fait cru. A ce moment-là, je ne pensais sérieusement rien. J'étais si peu documenté. Mais j'avais besoin qu'il me prouvât tout de suite qu'il n'était pas blessé à la main. Quand nous fûmes seuls, tous les deux, je lui contai ce que le hasard m'avait fait surprendre de sa conversation dans les jardins de l'Elysée avec Mlle Stangerson; et, quand je lui eus dit que j'avais entendu ces mots: "Me faudra-t-il, pour vous avoir, commettre un crime?" il fut tout à fait troublé, mais beaucoup moins, certainement, qu'il ne l'avait été par la phrase du "presbytère". Ce qui le jeta dans une véritable consternation, ce fut d'apprendre, de ma bouche, que, le jour où il allait se

rencontrer à l'Elysée avec Mlle Stangerson, celle-ci était allée, dans l'après-midi, au bureau de poste 40, chercher une lettre qui était peut-être celle qu'ils avaient lue tous les deux dans le jardin de l'Elysée et qui se terminait par ces mots: "Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat!" Cette hypothèse me fut confirmée du reste, depuis, par la découverte que je fis, vous vous en souvenez, dans les charbons du laboratoire, d'un morceau de cette lettre qui portait la date du 23 octobre. La lettre avait été écrite et retirée du bureau le même jour. Il ne fait point de doute qu'en rentrant de l'Elysée, la nuit même, Mlle Stangerson a voulu brûler ce papier compromettant. C'est en vain que M. Robert Darzac nia que cette lettre eût un rapport quelconque avec le crime. Je lui dis que, dans une affaire aussi mystérieuse, il n'avait point le droit de cacher à la justice l'incident de la lettre; que j'étais persuadé, moi, que celle-ci avait une importance considérable; que le ton désespéré avec lequel Mlle Stangerson avait prononcé la phrase fatidique, que ses pleurs, à lui, Robert Darzac, et que cette menace d'un crime qu'il avait proférée à la suite de la lettre, ne me permettaient pas d'en douter. Robert Darzac était de plus en plus agité. Je résolus de profiter de mon avantage.

"—Vous deviez vous marier, monsieur, fis-je négligemment, sans plus regarder mon interlocuteur, et tout d'un coup ce mariage "devient impossible à cause de l'auteur de cette lettre", puisque, aussitôt la lecture de la lettre, "vous parlez d'un crime nécessaire pour avoir Mlle Stangerson." Il y a donc quelqu'un entre vous et Mlle Stangerson, quelqu'un qui lui défend de se marier, quelqu'un qui la tue avant qu'elle ne se marie!

"Et je terminai ce petit discours par ces mots:

"—Maintenant, monsieur, vous n'avez plus qu'à me confier le nom de l'assassin!

"J'avais dû, sans m'en douter, faire des choses formidables. Quand je relevai les yeux sur Robert Darzac, je vis un visage décomposé, un front en sueur, des yeux d'effroi.

"—Monsieur, me dit-il, je vais vous demander une chose, qui va peut-être vous paraître insensée, mais en échange de quoi "je donnerais ma vie": il ne faut pas parler devant les magistrats de ce que vous avez vu et entendu dans les jardins de l'Elysée... ni devant les magistrats, ni devant personne au monde. Je vous jure que je suis innocent et je sais, et je sens, que vous me croyez, mais j'aimerais mieux passer pour coupable que de voir les soupçons de la justice s'égarer sur cette phrase: "Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat." Il faut que la justice ignore cette phrase. Toute cette affaire vous appartient, monsieur, je vous la donne, "mais oubliez la soirée de l'Elysée". Il y aura pour vous cent autreschem insqu e celui-là qui vous conduiront à la découverte du criminel; je vous les ouvrirai, je vous aiderai. Voulez-vous vous installer ici? Parler ici en maître? Mangr, dormir ici? Surveiller mes actes et les actes de tous? Vous serez au Glandier comme si vous en étiez le maître, monsieur, "mais oubliez la soirée de l'Elysée".

Rouletabille, ici, s'arrêta pour souffler un peu. Je comprenais maintenant l'attitude inexplicable de M. Robert Darzac vis-à-vis de mon ami, et la facilité avec laquelle celui-ci avait pu s'installer sur les lieux du crime. Tout ce que je venais d'apprendre ne pouvait qu'exciter ma curiosité. Je demandai à Rouletabille de la satisfaire encore. Que s'était-il passé au Glandier depuis huit jours? Mon ami ne m'avait-il pas dit qu'il y avait maintenant contre M. Darzac des signes extérieurs autrement terribles que celui de la canne trouvée par Larsan?

"—Tout semble se tourner contre lui, me répondit mon ami, et la situation devient extrêmement grave. M. Robert Darzac semble ne point s'en préoccuper outre mesure; il a

tort, mais rien ne l'intéresse que la santé de Mlle Stangerson qui allait s'améliorant tous les jours "quand est survenu un événement plus mystérieux encore que le mystère de la Chambre Jaune!"

—Ça n'est pas possible! m'écriai-je, et quel événement peut-être plus mystérieux que ce mystère?

—Revenons d'abord à M. Robert Darzac, fit Rouletabille en me calmant. Je vous disais que tout se tourne contre lui. Les pas élégants relevés par Frédéric Larsan paraissent bien être les pas du fiancé de Mlle Stangerson. L'empreinte de la bicyclette peut être l'empreinte de sa bicyclette; la chose a été contrôlée. Depuis qu'il avait cette bicyclette, il la laissait toujours au château. Pourquoi l'avoir emportée à Paris juste à ce moment-là? Est-ce qu'il ne devait plus revenir au château? Est-ce que la rupture de son mariage devait entraîner la rupture de ses relations avec les Stangerson? Chacun des intéressés affirme que ces relations devaient continuer. Alors? Frédéric Larsan, lui, croit que tout était rompu. Depuis le jour où Robert Darzac a accompagné Mlle Stangerson aux grands magasins de la Louve, jusqu'au lendemain du crime, l'ex-fiancé n'est point revenu au Glandier. Se souvenir que Mlle Stangerson a perdu son réticule et la clef à tête de cuivre quand elle était en compagnie de M. Robert Darzac! Depuis ce jour jusqu'à la soirée de l'Elysée, le professeur en Sorbonne et Mlle Stangerson ne se sont point vus. Mais ils se sont peut-être écrit. Mlle Stangerson est allée chercher une lettre poste restante au bureau 40, lettre que Frédéric Larsan croit de Raert Darzac, car Frédéric Larsan, qui ne sait rien naturellement de ce qui s'est passé à l'Elysée, est amené à penser que c'est Robert Darzac lui-même qui a volé le réticule et la clef, dans le dessein de forcer la volonté de Mlle Stangerson en s'appropriant les papiers les plus précieux du père, papiers qu'il aurait restitués sous condition de mariage. Tout cela serait d'une hypothèse bien douteuse... et presque absurde, comme me le disait le grand Fred lui-même, s'il n'y avait pas autre chose, et autre chose de beaucoup plus grave. D'abord, chose bizarre et que je ne parviens pas à m'expliquer: ce serait M. Darzac en personne qui, le 24, serait allé demander la lettre au bureau de poste, lettre qui avait été déjà retirée la veille par Mlle Stangerson; la description de l'homme qui s'est présenté au guichet répond point par point au signalement de M. Darzac. Celui-ci, aux questions qui lui furent posées, à titre de simple renseignement, par le juge d'instruction, nie qu'il soit allé au bureau de poste; et moi, je crois M. Robert Darzac, car, en admettant même que la lettre ait été écrite par lui—ce que je ne pense pas—il savait que Mlle Stangerson l'avait retirée, puisqu'il la lui avait vue, cette lettre, entre les mains, dans les jardins de l'Elysée. Ce n'est donc pas lui qui s'est présenté, le lendemain 24, au bureau 40, pour demander une lettre qu'il savait n'être plus là. Pour moi, c'est quelqu'un qui lui ressemblait étrangement, et c'est bien le voleur du réticule qui dans cette lettre devait demander quelque chose à la propriétaire du réticule, à Mlle Stangerson,—"quelque chose qu'il ne vit pas venir." Il dut en être stupéfait, et fut amené à se demander si la lettre qu'il avait expédiée avec cette inscription sur l'enveloppe: M. A. T. H. S. N. avait été retirée. D'où sa démarche au bureau de poste et l'insistance avec laquelle il réclame la lettre. Puis il s'en va, furieux. La lettre a été retirée, et pourtant ce qu'il demandait ne lui a pas été accordé. Que demanda-t-il? Nul ne le sait que Mlle Stangerson. Toujours est-il que, le lendemain, on apprenait que Mlle Stangerson avait été quasi assassinée dans la nuit, et que je découvrais, le surlendemain, moi, que le professeur avait été volé du même coup grâce à cette clef, objet de la lettre poste restante. Ainsi, il semble bien que l'homme qui

est venu au bureau de poste doit être l'assassin; et tout ce raisonnement, des plus logiques en somme, sur les raisons de la démarche de l'homme au bureau de poste, Frédéric Larsan se l'est tenu, mais en l'appliquant à Robert Darzac. Vous pensez bien que le juge d'instruction, et que Larsan, et que moi-même nous avons tout fait pour avoir, au bureau de poste, des détails précis sur le singulier personnage du 24 octobre. Mais on n'a pu savoir d'où il venait ni où il s'en est allé! En dehors de cette description qui le fait ressembler à M. Robert Darzac, rien! J'ai fait annoncer dans les plus grands journaux: "Une forte récompense est promise au cocher qui a conduit un client au bureau de poste 40, dans la matinée du 24 octobre, vers les dix heures. S'adresser à la rédaction de 'l'Epoque', et demander M. R." Ça n'a rien donné. En somme, cet homme est peut-être venu à pied; mais, puisqu'il était pressé, c'était une chance à courir qu'il fût venu en voiture. Je n'ai pas, dans ma note aux journaux, donné la description de l'homme pour que tous les cochers qui pouvaient avoir, vers cette heure-là, conduit un client au bureau 40, vinsent à moi. Il n'en est pas venu un seul. Et je me suis demandé nuit et jour: "quel est donc cet homme qui ressemble aussi étrangement à M. Robert Darzac et que je retrouve achetant la canne tombée entre les mains de Frédéric Larsan?" Le plus grave de tout est que M. Darzac, "qui avait à faire, à la même heure, à l'heure où son sosie se présentait au bureau de poste, un cours à la Sorbonne, ne l'a pas fait." Un de ses amis le remplaçait. Et quand on l'interroge sur l'emploi de son temps, il répond qu'il est allé se promener au bois de Boulogne? Enfin, il faut que vous sachiez que, si M. Robert Darzac avoue s'être allé promener au bois de Boulogne dans la matinée du 24, "il ne peut plus donner du tout l'emploi de son temps dans la nuit du 24 au 25!..." Il a répondu fort paisiblement à Frédéric Larsan qui lui demandait ce renseignement que ce qu'il faisait de son temps, à Paris, ne regardait que lui... Sur quoi, Frédéric Larsan a juré tout haut qu'il découvrirait bien, lui, sans l'aide de personne, l'emploi de ce temps. Tout cela semble donner quelque corps aux hypothèses du grand Fred; d'autant plus que le fait de Robert Darzac se trouvant dans la Chambre Jaune pourrait venir corroborer l'explication du policier sur la façon dont l'assassin se serait enfui: M. Stangerson l'aurait laissé passer pour éviter un effroyable scandale! C'est, du reste, cette hypothèse, que je crois fautive, qui égarera Frédéric Larsan, et ceci ne serait point pour me déplaire, s'il n'y avait pas un innocent en cause! "Maintenant, cette hypothèse égare-t-elle réellement Frédéric Larsan? Voilà! Voilà! Voilà!"

—Eh! Frédéric Larsan a peut-être raison! m'écriai-je, interrompant Rouletabille... Etes-vous sûr que M. Darzac soit innocent? Il me semble que voilà bien des fâcheuses coïncidences...

—Les coïncidences, me répondit mon ami, sont les pires ennemies de la vérité.

—Qu'en pense aujourd'hui le juge d'instruction?

—M. de Marquet, le juge d'instruction, hésite à découvrir M. Robert Darzac sans aucune preuve certaine. Non seulement, il aurait contre lui toute l'opinion publique, sans compter la Sorbonne, mais encore M. Stangerson et Mlle Stangerson. Celle-ci adore M. Robert Darzac. Si peu qu'elle ait vu l'assassin, on ferait croire difficilement au public qu'elle n'eût point reconnu M. Robert Darzac, si M. Robert Darzac avait été l'agresseur. La Chambre Jaune était obscure, sans doute, mais une petite veilleuse tout de même l'éclairait, ne l'oubliez pas. Voici, mon ami, où en étaient les choses quand, il y a trois jours, ou plutôt trois nuits, survint cet événement inouï dont je vous parlais tout à l'heure.

XIV

"J'attends l'assassin, ce soir."

—Il faut, me dit Rouletabille, que je vous conduise sur les lieux pour que vous puissiez comprendre ou plutôt pour que vous soyez persuadé qu'il est impossible de comprendre. Je crois, quant à moi, avoir trouvé ce que tout le monde cherche encore: la façon dont l'assassin est sorti de la Chambre Jaune... sans complicité d'aucune sorte et sans que M. Stangerson y soit pour quelque chose. Tant que je ne serai point sûr de la personnalité de l'assassin, je ne saurais dire quelle est mon hypothèse, mais je crois cette hypothèse juste et, dans tous les cas, elle est tout à fait naturelle, je veux dire tout à fait simple. Quant à ce qui s'est passé il y a trois nuits ici, dans le château même, cela m'a semblé pendant vingt-quatre heures dépasser toute faculté d'imagination. Et encore l'hypothèse qui maintenant s'élève du fond de mon moi est-elle si absurde, celle-là, que je préfère presque les ténèbres de l'inexplicable.

Sur quoi, le jeune reporter m'invita à sortir; il me fit faire le tour du château. Sous nos pieds craquaient les feuilles mortes; c'est le seul bruit que j'entendais. On eût dit que le château était abandonné. Ces vieilles pierres, cette eau stagnante dans les fossés qui entouraient le donjon, cette terre désolée recouverte de la dépouille du dernier été, le squelette noir des arbres, tout concourait à donner à ce triste endroit, hanté par un mystère farouche, l'aspect le plus funèbre. Comme nous contournions le donjon, nous rencontrâmes l'homme vert, le garde, qui ne nous salua point et qui passa près de nous, comme si nous n'existions pas. Il était tel que je l'avais vu pour la première fois, à travers les vitres de l'auberge du père Mathieu; il avait toujours son fusil en bandoulière, sa pipe à la bouche et son binocle sur le nez.

—Drôle d'oiseau! me dit tout bas Rouletabille.

—Lui avez-vous parlé? demandai-je.

—Oui, mais il n'y a rien à en tirer... il répond par grognements, hausse les épaules et s'en va. Il habite à l'ordinaire au premier étage du donjon, une vaste pièce qui servait autrefois d'oratoire. Il vit là en ours, ne sort qu'avec son fusil. Il n'est aimable qu'avec les filles. Sous prétexte de courir après les braconniers, il se relève souvent la nuit; mais je le soupçonne d'avoir des rendez-vous galants. La femme de chambre de Mlle Stangerson, Sylvie, est sa maîtresse. En ce moment, il est très amoureux de la femme du père Mathieu, l'aubergiste; mais le père Mathieu surveille de près son épouse, et je crois bien que c'est la presque impossibilité où l'homme vert se trouve d'approcher Mme Mathieu qui le rend encore plus sombre et taciturne. C'est un beau gars, bien soigné de sa personne, presque élégant... les femmes, à quatre lieues à la ronde, en raffolent.

Après avoir dépassé le donjon qui se trouve à l'extrémité de l'aile gauche, nous passâmes sur les derrières du château. Rouletabille me dit en me montrant une fenêtre que je reconnus pour être l'une de celles qui donnent sur les appartements de Mlle Stangerson:

—Si vous étiez passé par ici il y a deux nuits, à une heure du matin, vous auriez vu votre serviteur au haut d'une échelle s'appêtant à pénétrer dans le château, par cette fenêtre!

Comme j'exprimais quelque stupéfaction de cette gymnastique nocturne, il me pria de montrer beaucoup d'attention à la disposition extérieure du château, après quoi nous revînmes dans le bâtiment.

—Il faut maintenant, dit mon ami, que je vous fasse visiter le premier étage, aile droite. C'est là que j'habite.

Rouletabille me fit signe de monter derrière lui l'escalier monumental double qui, à la hauteur du premier étage, formait palier. De ce palier on se rendait directement dans l'aile droite ou dans l'aile gauche du château par une galerie qui y venait aboutir. La galerie, haute et large, s'étendait sur toute la longueur du bâtiment et prenait jour sur la façade du château exposée au nord. Les chambres dont les fenêtres donnaient sur le midi avaient leurs portes sur cette galerie. Le professeur Stangerson habitait l'aile gauche du château, Mlle Stangerson avait son appartement dans l'aile droite. Un tapis étroit, jeté sur le parquet ciré, qui luisait comme une glace, étouffait le bruit de nos pas. Rouletabille me disait à voix basse, de marcher avec précaution parce que nous passions devant la chambre de Mlle Stangerson. Il m'expliqua que l'appartement de Mlle Stangerson se composait de sa chambre, d'une antichambre, d'une petite salle de bain, d'un boudoir et d'un salon. On pouvait, naturellement, passer de l'une de ces pièces dans l'autre sans qu'il fût nécessaire de passer par la galerie. Le salon et l'antichambre étaient les seules pièces de l'appartement qui eussent une porte sur la galerie. La galerie se continuait, toute droite, jusqu'à l'extrémité est du bâtiment où elle avait jour sur l'extérieur par une haute fenêtre. Vers les deux tiers de sa longueur, cette galerie se rencontrait à angle droit avec une autre galerie qui tournait avec l'aile droite du château.

Pour la clarté de ce récit, nous appellerons la galerie qui va de l'escalier jusqu'à la fenêtre à l'est la galerie droite, et le bout de galerie qui tourne avec l'aile droite et qui vient aboutir à la galerie droite, à angle droit, la galerie tournante. C'est au carrefour de ces deux galeries que se trouvent la chambre de Rouletabille, touchant à celle de Frédéric Larsan. Les portes de ces deux chambres donnaient sur la galerie tournante, tandis que les portes de l'appartement de Mlle Stangerson donnaient sur la galerie droite.

Rouletabille poussa la porte de sa chambre, me fit entrer et referma la porte sur nous, poussant le verrou. Je n'avais pas encore eu le temps de jeter un coup d'oeil sur son installation qu'il poussait un cri de surprise en me montrant, sur un guéridon, un binocle.

—Qu'est-ce que c'est que cela? se demandait-il; qu'est-ce que ce binocle est venu faire sur mon guéridon?

J'aurais été bien en peine de lui répondre.

—A moins que, fit-il, à moins que... à moins que... à moins que ce binocle ne soit ce que je cherche... et que... et que... et que ce soit un binocle de presbyte!...

Il se jetait littéralement sur le binocle; ses doigts caressaient la convexité des verres... et alors il me regarda d'une façon effrayante.

—Oh!... oh!

Et il répétait: Oh!... oh! comme si sa pensée l'avait tout à coup rendu fou...

Il se leva, me mit la main sur l'épaule, ricana comme un insensé et me dit:

—Ce binocle me rendra fou! car la chose est possible, voyez-vous, mathématiquement parlant; mais humainement parlant elle est impossible... ou alors... ou alors... ou alors...

On frappa deux petits coups à la porte de la chambre, Rouletabille entr'ouvrit la porte; une figure passa. Je reconnus la concierge que j'avais vue passer devant moi quand on l'avait amenée au pavillon pour l'interrogatoire et j'en fus étonné, car je croyais toujours cette femme sous les verrous. Cette femme dit à voix très basse:

—Dans la rainure du parquet!

Rouletabille bourra une pipe, lentement, lentement et se retourna vers moi après avoir soigneusement refermé la

porte. Et il prononça des mots incompréhensibles avec un air hagard.

—Puisque la chose est mathématiquement possible, pourquoi ne la serait-elle pas humainement!... Mais si la chose est humainement possible, l'affaire est formidable!

J'interrompis Rouletabille dans son soliloque:

—Les concierges sont donc en liberté, maintenant? demandai-je.

—Oui, me répondit Rouletabille, je les ai fait remettre en liberté. J'ai besoin de gens sûrs. La femme m'est tout à fait dévouée et le concierge se ferait tuer pour moi... Et, puisque le binocle a des verres pour presbyte, je vais certainement avoir besoin de gens dévoués qui se feraient tuer pour moi!

—Oh! oh! fis-je, vous ne souriez pas, mon ami... Et quand faudra-t-il se faire tuer?

—Mais, ce soir! car il faut que je vous dise, mon cher, "j'attends l'assassin ce soir... Vraiment, vraiment, vous attendez l'assassin ce soir... mais vous connaissez donc l'assassin?"

—Oh! oh! oh! Maintenant, il se peut que je le connaisse. Je serais un fou d'affirmer catégoriquement que je le connais, car l'idée mathématique que j'ai de l'assassin donne des résultats si effrayants, si monstrueux, que j'espère qu'il est encore possible que je me trompe! Oh! je l'espère de toutes mes forces...

—Comment, puisque vous ne connaissiez pas, il a cinq minutes, l'assassin, pouvez-vous dire que vous attendez l'assassin ce soir?

—Parce que je sais qu'il doit venir.

Rouletabille oburra une pipe, lentement, lentement et l'alluma.

Ceci me présageait un récit des plus captivants. A ce moment quelqu'un marcha dans le couloir, passant devant notre porte. Rouletabille écouta. Les pas s'éloignèrent.

—Est-ce que Frédéric Larsan est dans sa chambre? fit-je, en montrant la cloison.

—Non, me répondit mon ami, il n'est pas là; il a dû partir ce matin pour Paris; il est toujours sur la piste de Darzac!... M. Darzac est parti lui aussi ce matin pour Paris. Tout cela se terminera très mal... Je prévois l'arrestation de M. Darzac avant huit jours. Le pire est que tout semble se liguier contre le malheureux. Les événements, les choses, les gens... Il n'est pas une heure qui s'écoule qui n'apporte contre M. Darzac une accusation nouvelle... Le juge d'instruction en est accablé et aveuglé. Du reste, je comprends que l'on soit aveuglé!... On le serait à moins...

—Frédéric Larsan n'est pourtant pas un novice.

—J'ai cru, fit Rouletabille avec une moue légèrement méprisante, que Fred était beaucoup plus fort que cela... Evidemment, ce n'est pas le premier venu... J'ai même eu beaucoup d'admiration pour lui quand je ne connaissais pas sa méthode de travail. Elle est déplorable... Il doit sa réputation uniquement à son habileté; mais il manque de philosophie; la mathématique de ses conceptions est bien pauvre...

Je regardai Rouletabille et ne pus m'empêcher de sourire en entendant ce gamin de dix-huit ans traiter d'enfant un garçon d'une cinquantaine d'années qui avait fait ses preuves comme le plus fin limier de la police d'Europe...

—Vous souriez, me dit Rouletabille... Vous avez tort!... Je vous jure que je le roulerai... et d'une façon retentissante... mais il faut que je me presse, car il a une avance colossale sur moi, avance que lui a donnée M. Robert Darzac et que M. Robert Darzac va augmenter encore ce soir... Songez donc: chaque fois que l'assassin vient au château, M. Robert Darzac, par une fatalité étrange, s'absente et se refuse à donner l'emploi de son temps!

Chaque fois que l'assassin vient au château! m'écriai-je. Il y est donc revenu...

—Oui, pendant cette fameuse nuit où s'est produit le phénomène...

J'allais donc connaître ce fameux phénomène auquel Rouletabille faisait allusion depuis une demi-heure sans me l'expliquer. Mais j'avais appris à ne jamais presser Rouletabille dans ses narrations... Il parlait quand la fantaisie lui en prenait ou quand il le jugeait utile et se préoccupait beaucoup moins de ma curiosité que de faire un résumé complet pour lui-même d'un événement capital qui l'intéressait.

Enfin, par petites phrases rapides, il m'apprit des choses qui me plongèrent dans un état voisin de l'abrutissement, car, en vérité, les phénomènes de cette science encore inconnue qu'est l'hypnotisme, par exemple, ne sont point plus inexplicables que cette disparition de la matière de l'assassin au moment où ils étaient quatre à la toucher. Je parle de l'hypnotisme comme je parlerais de l'électricité dont nous ignorons la nature, et dont nous connaissons si peu les lois, parce que, dans le moment, l'affaire me parut ne pouvoir s'expliquer que par de l'inexplicable, c'est-à-dire par un événement en dehors des lois naturelles connues. Et cependant, si j'avais eu la cervelle de Rouletabille, j'aurais eu, comme lui, le pressentiment de l'explication naturelle; car le plus curieux dans tous les mystères du Glandier a bien été la façon naturelle dont Rouletabille les expliqua. Mais qui donc eût pu et pourrait encore se vanter d'avoir la cervelle de Rouletabille? Les bosses originales et inharmoniques de son front, je ne les ai jamais rencontrées sur aucun autre front, si ce n'est—mais bien moins apparentes—sur le front de Frédéric Larsan, et encore fallait-il bien regarder le front du célèbre policier pour en deviner le dessin, tandis que les bosses de Rouletabille sautaient—si j'ose me servir de cette expression un peu forte—sautaient aux yeux.

J'ai, parmi les papiers qui me furent remis par le jeune homme après l'affaire, un carnet où j'ai trouvé un compte-rendu du phénomène de la disparition de la matière de l'assassin, et des réflexions qu'il inspira à mon ami. Il est préférable, je crois, de vous soumettre ce compte-rendu que de continuer à reproduire ma conversation avec Rouletabille, car j'aurais peur, dans une pareille histoire, d'ajouter un mot qui ne fût point l'expression de la plus stricte vérité.

XV

TRAQUENARD

Extrait du carnet de Joseph Rouletabille

La nuit dernière, nuit du 29-30 octobre, écrit Joseph Rouletabille, je me réveille vers une heure du matin. Insomnie ou bruit du dehors? Le cri de la "Bête du Bon Dieu" retentit avec une résonnance sinistre, au fond du parc. Je me lève; j'ouvre ma fenêtre. Vent froid et pluie; ténèbres opaques, silence. Je referme ma fenêtre. La nuit est encore déchirée par la bizarre clameur. Je passe rapidement un pantalon, un veston. Il fait un temps à ne pas mettre un chat dehors; qui donc, cette nuit, imite, si près du château, le miaulement du chat de la mère Agenoux? Je prends un gros gourdin, la seule arme dont je dispose, et, sans faire aucun bruit, j'ouvre ma porte.

Me voici dans la galerie; une lampe à réflecteur l'éclaire parfaitement; la flamme de cette lampe vacille comme sous l'action d'un courant d'air. Je sens le courant d'air. Je me retourne. Derrière moi, une fenêtre est ouverte, celle qui se trouve à l'extrémité de ce bout de galerie sur laquelle

donnent nos chambres, à Frédéric Larsan et à moi, galerie que j'appellerai "galerie tournante" pour la distinguer de la galerie droite", sur laquelle donne l'appartement de Mlle Stangerson. Ces deux galeries se croisent à angle droit. Qui donc a laissé cette fenêtre ouverte, ou qui vient de l'ouvrir? Je vais à la fenêtre; je me penche au dehors. A un mètre environ sous cette fenêtre, il y a une terrasse qui sert de toit à une petite pièce en encorbellement qui se trouve au rez-de-chaussée. On peut, au besoin, sauter de la fenêtre sur la terrasse, et de là, se laisser glisser dans la cour d'honneur du château. Celui qui aurait suivi ce chemin ne devait évidemment pas avoir sur lui la clef de la porte du vestibule. Mais pourquoi m'imaginer cette scène de gymnastique nocturne? A cause d'une fenêtre ouverte? Il n'y a peut-être là que la négligence d'un domestique. Je referme la fenêtre en souriant de la facilité avec laquelle je bâtis des drames avec une fenêtre ouverte. Nouveau cri de la "Bête du Bon Dieu", dans la nuit. Et puis, le silence; la pluie a cessé de frapper les vitres. Tout dort dans le château. Je marche avec des précautions infinies sur le tapis de la galerie. Arrivé au coin de la galerie droite, j'avance la tête et y jette un prudent regard. Dans cette galerie, une autre lampe à réflecteur donne une lumière éclairant parfaitement les quelques objets qui s'y trouvent, trois fauteuils et quelques tableaux pendus aux murs. Qu'est-ce que je fais là? Jamais le château n'a été aussi calme. Tout y repose. Quel est cet instinct qui me pousse vers la chambre de Mlle Stangerson? Qu'est-ce qui me conduit vers la chambre de Mlle Stangerson? Pourquoi cette voix qui crie au fond de mon être: "Va jusqu'à la chambre de Mlle Stangerson!" Je baisse les yeux sur le tapis que je foule et je vois que mes pas, vers la chambre de Mlle Stangerson, sont conduits par des gens qui y sont déjà allés. Oui, sur ce tapis, des traces de pas ont apporté la boue du dehors et je suis ces pas qui me conduisent à la chambre de Mlle Stangerson. Horreur! Horreur! Ce sont les pas élégants que je reconnais, les pas de l'assassin! Il est venu du dehors par cette nuit abominable. Si l'on peut descendre de la galerie par la fenêtre, grâce à la terrasse, on peut aussi y entrer.

L'assassin est là, dans le château, car les pas ne sont pas revenus. Il s'est introduit dans le château par cette fenêtre ouverte à l'extrémité de la galerie tournante; il est passé devant la chambre de Frédéric Larsan, devant la mienne, a tourné à droite, dans la galerie droite, et est entré dans la chambre de Mlle Stangerson. Je suis devant la porte de l'appartement de Mlle Stangerson, devant la porte de l'antichambre: elle est entr'ouverte, je la pousse sans faire entendre le moindre bruit. Je me trouve dans l'antichambre et là, sous la porte de la chambre même, je vois une barre de lumière. J'écoute. Rien! Aucun bruit, pas même celui d'une respiration. Ah! savoir ce qui se passe dans le silence qui est derrière cette porte! Mes yeux sur la serrure m'apprennent que cette serrure est fermée à clef, et la clef est en dedans. Et dire que l'assassin est peut-être là! Qu'il doit être là! S'échappera-t-il encore, cette fois? Tout dépend de moi! Du sang-froid et, surtout, pas une fausse manoeuvre! Il faut voir dans cette chambre. Y entrerai-je par le salon de Mlle Stangerson; il me faudrait ensuite traverser le boudoir, et l'assassin se sauverait alors par la porte de la galerie, la porte devant laquelle je suis en ce moment.

Pour moi, ce soir, il n'y a pas encore eu crime, car rien n'expliquerait le silence du boudoir! Dans le boudoir, deux gardes-malades sont installées pour passer la nuit, jusqu'à la complète guérison de Mlle Stangerson.

Puisque je suis à peu près sûr que l'assassin est là, pourquoi ne pas donner l'éveil tout de suite? L'assassin se sauvera peut-être, mais peut-être aurai-je sauvé Mlle

Stangerson? Et si, par hasard, l'assassin, ce soir, n'était pas un assassin? La porte a été ouverte pour lui livrer passage: par qui?—et a été refermée: par qui? Il est entré, cette nuit, dans cette chambre dont la porte était certainement fermée à clef à l'intérieur, car Mlle Stangerson, tous les soirs, s'enferme avec ses gardes dans son appartement. Qui a tourné cette clef de la chambre pour laisser entrer l'assassin? Les gardes? Deux domestiques fidèles, la vieille femme de chambre et sa fille Sylvie? C'est bien improbable. Du reste, elles couchent dans le boudoir, et Mlle Stangerson, très inquiète, très prudente, m'a dit Robert Darzac, veille elle-même à sa sûreté depuis qu'elle est assez bien portante pour faire quelques pas dans son appartement—dont je ne l'ai pas encore vue sortir. Cette inquiétude et cette prudence soudaines chez Mlle Stangerson, qui avaient frappé M. Darzac, m'avaient également laissé à réfléchir. Lors du crime de la Chambre Jaune, il ne fait point de doute que la malheureuse attendait l'assassin. L'attendait-elle encore ce soir? Mais qui donc a tourné cette clef pour ouvrir à l'assassin qui est là? Si c'était Mlle Stangerson elle-même? Car enfin elle peut redouter, elle doit redouter la venue de l'assassin et avoir des raisons pour lui ouvrir la porte, pour être forcée de lui ouvrir la porte! Quel terrible rendez-vous est donc celui-ci? Rendez-vous de crime? A coup sûr, pas rendez-vous d'amour, car Mlle Stangerson adore M. Darzac, je le sais. Toutes ces réflexions traversent mon cerveau comme un éclair qui n'illuminerait que des ténèbres. Ah! savoir...

S'il y a tant de silence, derrière cette porte, c'est sans doute qu'on y a besoin de silence! Mon intervention peut être la cause de plus de mal que de bien? Est-ce que je sais? Qui me dit que mon intervention ne déterminerait pas, dans la minute, un crime? Ah! voir et savoir, sans troubler le silence!

Je sors de l'antichambre. Je vais à l'escalier central, je le descends; me voici dans le vestibule; je cours le plus silencieusement possible vers la petite chambre au rez-de-chaussée, où couche, depuis l'attentat du pavillon, le père Jacques.

Je le trouve habillé, les yeux grands ouverts, presque hagards. Il ne semble point étonné de me voir; il me dit qu'il s'est levé parce qu'il a entendu le cri de la "Bête du Bon Dieu, et qu'il a entendu des pas, dans le parc, des pas qui glissaient devant sa fenêtre. Alors, il a regardé à la fenêtre et il a vu passer, tout à l'heure, un fantôme noir. Je lui demande s'il a une arme. Non, il n'a plus d'arme, depuis que le juge d'instruction lui a pris son revolver. Je l'entraîne. Nous sortons dans le parc par une petite porte de derrière. Nous glissons le long du château jusqu'au point qui est juste au-dessous de la chambre de Mlle Stangerson. Là, je colle le père Jacques contre le mur, lui défends de bouger, et moi, profitant d'un nuage qui recouvre en ce moment la lune, je m'avance en face de la fenêtre, mais en dehors du carré de lumière qui en vient; car la fenêtre est entr'ouverte! Pourquoi cette fenêtre entr'ouverte? Par précaution? Pour pouvoir sortir plus vite par la fenêtre, si quelqu'un venait à entrer par une porte? Oh! oh! celui qui sautera par cette fenêtre aura bien des chances de se rompre le cou! Qui me dit que l'assassin n'a pas une corde? Il a dû tout prévoir... Ah! savoir ce qui se passe dans cette chambre!... connaître le silence de cette chambre!... Je retourne au père Jacques et je prononce un mot à son oreille: "Echelle". Dès l'abord, j'ai bien pensé à l'arbre qui, huit jours auparavant m'a déjà servi d'observatoire, mais j'ai aussitôt constaté que la fenêtre est entr'ouverte de telle sorte que je ne puis rien voir, cette fois-ci, en montant dans l'arbre, de ce qui se passe dans la chambre. Et puis non seulement je veux voir mais pouvoir entendre et... agir.

Le père Jacques, très agité, presque tremblant, disparaît un instant et revient, sans échelle, me faisant, de loin, de grands signes avec ses bras pour que je le rejoigne au plus tôt. Quand je suis près de lui: "Venez!" me souffle-t-il.

Il me fait faire le tour du château par le donjon. Arrivé là, il me dit:

—J'étais allé chercher mon échelle dans la salle basse du donjon, qui nous sert de débarras, au jardinier et à moi; la porte du donjon était ouverte et l'échelle n'y était plus. En sortant, sous le clair de lune, voilà où je l'ai aperçue!

Et il me montrait, à l'autre extrémité du château, une échelle appuyée contre les "corbeaux" qui soutenaient la terrasse, au-dessous de la fenêtre que j'avais trouvée ouverte. La terrasse m'avait empêché de voir l'échelle... Grâce à cette échelle, il était extrêmement facile de pénétrer dans la galerie tournante du premier étage, et je ne doutai plus que ce fut là le chemin pris par l'inconnu.

Nous courons à l'échelle; mais, au moment de nous en emparer, le père Jacques me montre la porte entr'ouverte de la petite pièce du rez-de-chaussée qui est placée en encorbellement à l'extrémité de cette aile droite du château, et qui a pour plafond cette terrasse dont j'ai parlé. Le père Jacques pousse un peu la porte, regarde à l'intérieur, et me dit, dans un souffle: "Il n'est pas là!" — "Qui?" — "Le garde!"

La bouche encore une fois à mon oreille. "Vous savez bien que le garde couche dans cette pièce, depuis qu'on fait des réparations au donjon!..." Et, du même geste significatif, il me montre la porte entr'ouverte, l'échelle, la terrasse et la fenêtre, que j'ai tout à l'heure refermée, de la galerie tournante.

Quelles furent mes pensées alors? Avais-je le temps d'avoir des pensées? Je sentais plus que je ne pensais...

Evidemment, sentais-je, si le garde est là-haut dans la chambre (je dis: si, car je n'ai, en ce moment, en dehors de cette échelle, et de cette chambre du garde déserte, aucun indice qui me permette même de soupçonner le garde) s'il y est, il a été obligé de passer par cette échelle et par cette fenêtre, car les pièces qui se trouvent derrière sa nouvelle chambre, étant occupées par le ménage du maître d'hôtel et de la cuisinière, et par les cuisines, lui ferment le chemin du vestibule et de l'escalier, à l'intérieur du château... si c'est le garde qui a passé par là, il lui aura été facile, sous quelque prétexte, hier soir, d'aller dans la galerie et de veiller à ce que cette fenêtre soit simplement poussée à l'intérieur, les panneaux joints, de telle sorte qu'il n'ait plus, de l'extérieur, qu'à appuyer dessus pour que la fenêtre s'ouvre et qu'il puisse sauter dans la galerie. Cette nécessité de la fenêtre non fermée à l'intérieur restreint singulièrement le champ des recherches sur la personnalité de l'assassin. Il faut que l'assassin soit de la maison; à moins qu'il n'ait un complice, auquel je ne crois pas...; à moins... à moins que Mlle Stangerson elle-même ait veillé à ce que cette fenêtre ne soit point fermée à l'intérieur... Mais quel serait donc ce secret effroyable qui ferait que Mlle Stangerson serait dans la nécessité de supprimer les obstacles qui la séparent de son assassin?

J'empoigne l'échelle et nous voici repartis sur les dernières du château. La fenêtre de la chambre est toujours entr'ouverte; les rideaux sont tirés, mais ne se rejoignent point; ils laissent passer un grand rai de lumière, qui vient s'allonger sur la pelouse à mes pieds. Sous la fenêtre de la chambre j'applique mon échelle. Je suis à peu près sûr de n'avoir fait aucun bruit. Et, pendant que le père Jacques reste au pied de l'échelle, je gravis l'échelle, moi, tout doucement, tout doucement, avec mon gourdin. Je retins ma respiration; je lève et pose les pieds avec des précautions infinies. Soudain, un gros nuage, et une

nouvelle averse. Chance. Mais tout à coup, le cri sinistre de la "Bête du Bon Dieu" m'arrête au milieu de mon ascension. Il me semble que ce cri vient d'être poussé derrière moi, à quelques mètres. Si ce cri était un signal! Si quelque complice de l'homme m'avait vu, sur mon échelle. Ce cri appelle peut-être l'homme à la fenêtre! Peut-être!... Malheur, l'homme est à la fenêtre! Je sens sa tête au-dessus de moi; j'entends son souffle. Et moi, je ne puis le regarder; le plus petit mouvement de ma tête, et je suis perdu! Va-t-il me voir? Va-t-il, dans la nuit, baiser la tête? Non!... Il s'en va... il n'a rien vu... Je le sens, plus que je ne l'entends, marcher, à pas de loup, dans la chambre; et je gravis encore quelques échelons. Ma tête est à la hauteur de la pierre d'appui de la fenêtre, mon front dépasse cette pierre; mes yeux, entre les rideaux voient.

L'homme est là, assis au petit bureau de Mlle Stangerson, et il écrit. Il me tourne le dos. Il a une bougie devant lui; mais, comme il est penché sur la flamme de cette bougie, la lumière projette des ombres qui me le déforment. Je ne vois qu'un dos monstrueux, courbé.

Chose stupéfiante: Mlle Stangerson n'est pas là! Son lit n'est pas défait. Où donc couche-t-elle, cette nuit? Sans doute dans la chambre à côté, avec ses femmes. Hypothèse. Joie de trouver l'homme seul. Tranquillité d'esprit pour préparer le traquenard.

Mais qui est donc cet homme qui écrit là, sous mes yeux, installé à ce bureau comme s'il était chez lui? S'il n'y avait point les pas de l'assassin sur le tapis de la galerie, s'il n'y avait pas eu la fenêtre ouverte, s'il n'y avait pas eu, sous cette fenêtre, l'échelle, je pourrais être amené à penser que cet homme à le droit d'être là et qu'il s'y trouve normalement à la suite de causes normales que je ne connais pas encore. Mais il ne fait point de doute que cet inconnu mystérieux est l'homme de la Chambre Jaune, celui dont Mlle Stangerson est obligée, sans le dénoncer, de subir les coups assassins. Ah! voir sa figure! Le surprendre! Le prendre!

Si je saute dans la chambre en ce moment, il s'enfuit ou par l'antichambre ou par la porte à droite qui donne sur le boudoir. Par là, traversant le salon, il arrive à la galerie et je le perds. Or, je le tiens; encore cinq minutes, et je le tiens, mieux que si je l'avais dans une cage... Qu'est-ce qu'il fait là, solitaire, dans la chambre de Mlle Stangerson? Qu'écrit-il? A qui écrit-il?... Descente. L'échelle par terre. Le père Jacques me suit. Rentrons au château. J'envoie père Jacques éveiller M. Stangerson. Il doit m'attendre chez M. Stangerson, et ne lui rien dire de précis avant mon arrivée. Moi, je vais aller éveiller Frédéric Larsan. Gros ennui pour moi. J'aurais voulu travailler seul et avoir toute l'aubaine de l'affaire, au nez de Larsan endormi. Mais le père Jacques et M. Stangerson sont des vieillards et moi, je ne suis peut-être pas assez développé. Je manquerais peut-être de force... Larsan, lui, a l'habitude de l'homme que l'on terrasse, que l'on jette par terre, que l'on relève, menottes aux poignets. Larsan m'ouvre, ahuri, les yeux gonflés de sommeil, prêt à m'envoyer promener, ne croyant nullement à mes imaginations de petit reporter. Il faut que je lui affirme que l'homme est là!

—C'est b'zarre, dit-il, je croyais l'avoir quitté cet après-midi, à Paris!

Il se vêt hâtivement et s'arme d'un revolver. Nous nous glissons dans la galerie.

Larsan me demande:

—Où est-il?

—Dans la chambre de Mlle Stangerson.

—Et Mlle Stangerson?

—Elle n'est pas dans sa chambre!

—Allons-y!

—N'y allez pas! L'homme, à la première alerte, se sauvera... il a trois chemins pour cela... la porte, la fenêtre, le boudoir où se trouvent les femmes...

—Je tirerai dessus...

—Et si vous le manquez? Si vous ne faites que le blesser? Il s'échappera encore... Sans compter que, lui aussi, est certainement armé... Non, laissez-moi diriger l'expédition, et je répons de tout...

—Comme vous voudrez, me dit-il avec assez de bonne grâce.

Alors, après m'être assuré que toutes les fenêtres des deux galeries sont hermétiquement closes, je place Frédéric Larsan à l'extrémité de la galerie tournante, devant cette fenêtre que j'ai trouvée ouverte et que j'ai refermée. Je dis à Fred:

—Pour rien au monde, vous ne devez quitter ce poste, jusqu'au moment où je vous appellerai... Il y a cent chances sur cent pour que l'homme revienne à cette fenêtre et essaye de se sauver par là, quand il sera poursuivi, car c'est par là qu'il est venu et par là qu'il a préparé sa fuite. Vous avez un poste dangereux...

—Quel sera le vôtre? demanda Fred.

—Moi, je sauterai dans la chambre, et je vous rabattrai l'homme!

—Prenez mon revolver, dit Fred, je prendrai votre bâton.

—Merci, fis-je, vous êtes un brave homme.

Et j'ai pris le revolver de Fred. J'allais être seul avec l'homme, là-bas, qui écrivait dans la chambre, et vraiment ce revolver me faisait plaisir.

Je quittai donc Fred, l'ayant posté à la fenêtre 5 sur le pian, et je me dirigeai, toujours avec la plus grande précaution, vers l'appartement de M. Stangerson, dans l'aile gauche du château. Je trouvai M. Stangerson avec le père Jacques qui avait observé la consigne, se bornant à dire à son maître qu'il lui fallait s'habiller au plus vite. Je mis alors M. Stangerson, en quelques mots, au courant de ce qui se passait. Il s'arma, lui aussi, d'un revolver, me suivit et nous fûmes aussitôt dans la galerie tous trois. Tout ce qui vient de se passer, depuis que j'avais vu l'assassin assis devant le bureau, avait à peine duré dix minutes. M. Stangerson voulait se précipiter immédiatement sur l'assassin et le tuer: c'était bien simple. Je lui fis entendre qu'avant tout il ne fallait pas risquer, en voulant le tuer, de le manquer vivant.

Quand je lui eus juré que sa fille n'était pas dans la chambre et qu'elle ne courait aucun danger, il voulut bien calmer son impatience et me laisser la direction de l'événement. Je dis encore au père Jacques et à M. Stangerson qu'ils ne devaient venir à moi que lorsque je les appellerais ou lorsque je tirerais un coup de revolver et j'envoyai le père Jacques se placer devant la fenêtre située à l'extrémité de la galerie droite. (La fenêtre est marquée du chiffre 2 sur mon plan.) J'avais choisi ce poste pour le père Jacques parce que j'imaginai que l'assassin, traqué à sa sortie de la chambre, se sauvant à travers la galerie pour rejoindre la fenêtre qu'il avait laissée ouverte, et voyant, tout à coup, en arrivant au carrefour des galeries, devant cette dernière fenêtre, Larsan gardant la galerie tournante, continuerait son chemin dans la galerie droite. Là, il rencontrerait le père Jacques, qui l'empêcherait de sauter dans le parc par la fenêtre qui ouvrait à l'extrémité de la galerie droite. C'est ainsi, certainement, qu'en une telle occurrence devait agir l'assassin s'il connaissait les lieux (et cette hypothèse ne faisait point de doute pour moi). Sous cette fenêtre, en effet, se trouvait extérieure-

ment une sorte de contrefort. Toutes les autres fenêtres des galeries donnaient à une telle hauteur sur des fossés qu'il était à peu près impossible de sauter par là sans se rompre le cou. Portes et fenêtres étaient bien et solidement fermées, y compris la porte de la chambre de débarras, à l'extrémité de la galerie droite: je m'en étais rapidement assuré.

Donc, après avoir indiqué comme je l'ai dit, son poste au père Jacques et l'y avoir vu, je plaçai M. Stangerson devant le palier de l'escalier, non loin de la porte de l'antichambre de sa fille. Tout faisait prévoir que, dès lors que je traquais l'assassin dans la chambre, celui-ci se sauverait par l'antichambre plutôt que par le boudoir où se trouvaient les femmes et dont la porte avait dû être fermée par Mlle Stangerson elle-même, si, comme je le pensais, elle s'était réfugiée dans ce boudoir pour ne pas voir l'assassin qui allait venir chez elle! Quoi qu'il en fût, il retomberait toujours dans la galerie où mon monde l'attendait à toutes les issues possibles.

Arrivé là, il voit à sa gauche, presque sur lui, M. Stangerson; il se sauve alors à droite, vers la galerie tournante, ce qui est le chemin, du reste, de sa fuite préparée. A l'intersection des deux galeries, il aperçoit à la fois, comme je l'explique plus haut, à sa gauche, Frédéric Larsan au bout de la galerie tournante, et en face le père Jacques, au bout de la galerie droite. M. Stangerson et moi, nous arrivons par derrière. Il est à nous! Il ne peut plus nous échapper!... Ce plan me paraissait le plus sage, le plus sûr et le plus simple. Si nous avions pu directement placer quelqu'un de nous derrière la porte du boudoir de Mlle Stangerson qui ouvrait sur la chambre à coucher, peut-être eût-il paru plus simple à certains qui ne réfléchissent pas d'assiéger directement les deux portes de la pièce où se trouvait l'homme, celle du boudoir et celle de l'antichambre; mais nous ne pouvions pénétrer dans le boudoir que par le salon, dont la porte avait été fermée à l'intérieur par les soins inquiets de Mlle Stangerson. Et ainsi, ce plan, qui serait venu à l'intellect d'un sergent de ville quelconque, se trouvait impraticable. Mais moi, qui suis obligé de réfléchir, je dirai que, même si j'avais eu la libre disposition du boudoir, j'aurais maintenu mon plan tel que je viens de l'exposer; car tout autre plan d'attaque direct par chacune des portes de la chambre nous séparait les uns des autres au moment de la lutte avec l'homme, tandis que mon plan réunissait tout le monde pour l'attaque, à un endroit que j'avais déterminé avec une précision quasi mathématique. Cet endroit était l'intersection des deux galeries.

Ayant ainsi placé mon monde, je ressortis du château, courus à mon échelle, la réappliquai contre le mur et, le revolver au poing, je grimpai.

Que si quelques-uns sourient de tant de précautions préalables, je les renverrai au mystère de la Chambre Jaune et à toutes les preuves que nous avons de la fantastique astuce de l'assassin; et aussi, que si quelques-uns trouvent bien méticuleuses toutes mes observations dans un moment où l'on doit être entièrement pris par la rapidité du mouvement, de la décision et de l'action, je leur répliquerai que j'ai voulu longuement et complètement rapporter ici toutes les dispositions d'un plan d'attaque conçu et exécuté aussi rapidement qu'il est lent à se dérouler sous ma plume. J'ai voulu cette lenteur et cette précision pour être certain de ne rien omettre des conditions dans lesquelles se produisit l'étrange phénomène qui, jusqu'à nouvel ordre et naturelle explication, me semble devoir prouver mieux que toutes les théories du professeur Stangerson, la dissociation de la matière, je dirai même la dissociation instantanée de la matière.

XVI

ETRANGE PHENOMENE DE DISSOCIATION DE LA
MATIERE

Extrait du carnet de Joseph Rouletabille. (Suite)

Me voici de nouveau à la pierre de la fenêtre, continue Rouletabille, et de nouveau ma tête dépasse cette pierre ; entre les rideaux dont la disposition n'a pas bougé, je m'apprête à regarder, anxieux de savoir dans quelle attitude je vais trouver l'assassin. S'il pouvait me tourner le dos ! S'il pouvait être encore à cette table, en train d'écrire... Mais peut-être... peut-être n'est-il plus là!... Et comment se serait-il enfui?... Est-ce que je n'ai pas son échelle?... Je fais appel à tout mon sang-froid. J'avance encore la tête. Je regarde: il est là; je revois son dos monstrueux, déformé par les ombres projetées par la bougie. Seulement, il n'écrit plus et la bougie n'est plus sur le petit bureau. La bougie est sur le parquet devant devant l'homme courbé au-dessus d'elle. Position bizarre, mais qui me sert. Je retrouve ma respiration. Je monte encore. Je suis aux derniers échelons; ma main gauche saisit l'appui de la fenêtre; au moment de réussir je sens mon cœur battre à coups précipités. Je mets mon revolver entre mes dents. Ma main droite maintenant tient aussi l'appui de la fenêtre. Un mouvement nécessairement un peu brusque, un rétablissement sur les poignets et je vais être sur la fenêtre... Pourvu que l'échelle...! C'est ce qui arrive... Je suis dans la nécessité de prendre un point d'appui un peu fort sur l'échelle et mon pied n'a point plutôt quitté celle-ci que je sens qu'elle bascule. Elle racle le mur et s'abat... Mais déjà mes genoux touchent la pierre... Avec une rapidité que je crois sans égale, je me dresse debout sur la pierre... Mais plus rapide que moi a été l'assassin... Il a entendu le raclement de l'échelle contre le mur et j'ai vu tout à coup le dos monstrueux se soulever, l'homme se dresser, se retourner... J'ai vu sa tête... ai-je bien vu sa tête?... La bougie était sur le parquet et n'éclairait suffisamment que ses jambes. A partir de la hauteur de la table, il n'y avait guère dans la chambre que des ombres, que de la nuit... J'ai vu une tête chevelue, barbue... Des yeux de fou; une face pâle qu'encadraient deux larges favoris; la couleur, autant que je pouvais dans cette seconde obscure distinguer, la couleur... en était rousse... à ce qu'il m'est apparu... à ce que j'ai pensé... Je ne connaissais point cette figure. Ce fut, en somme, la sensation principale que je reçus de cette image entrevue dans des ténèbres vacillantes... Je ne connaissais pas cette figure ou, tout au moins, je ne la reconnaissais pas !

Ah! maintenant, il fallait faire vite!... il fallait être le vent! la tempête!... la foudre! Mais hélas... hélas! il y avait des mouvements nécessaires... Pendant que je faisais les mouvements nécessaires de rétablissement sur les poignets, du genou sur la pierre, de mes pieds sur la pierre... l'homme qui m'avait aperçu à la fenêtre avait bondi, s'était précipité comme je l'avais prévu sur la porte de l'antichambre, avait eu le temps de l'ouvrir et fuyait. Mais déjà j'étais derrière lui le revolver au poing. Je hurlai : "A moi!"

Comme une flèche j'avais traversé la chambre et cependant j'avais pu voir qu'il y avait une lettre sur la table. Je rattrapai presque l'homme dans l'antichambre, car le temps qu'il lui avait fallu pour ouvrir la porte lui avait au moins pris une seconde. Je le touchai presque; il me colla sur le nez la porte qui donne de l'antichambre sur la galerie... Mais j'avais des ailes, je fus dans la galerie à trois mètres de lui... M. Stangerson et moi le poursuivîmes à

la même hauteur. L'homme avait pris, toujours comme je l'avais prévu, la galerie à sa droite, c'est-à-dire le chemin préparé de sa fuite... "A moi, Jacques! A moi, Larsan!" m'écriai-je. Il ne pouvait plus nous échapper! Je poussai une clameur de joie, de victoire sauvage... L'homme parvint à l'intersection des deux galeries à peine deux secondes avant nous et la rencontre que j'avais décidée, le choc fatal qui devait inévitablement se produire, eut lieu! Nous nous heurtâmes tous à ce carrefour. M. Stangerson et moi venant d'un bout de la galerie droite, le père Jacques venant de l'autre bout de cette même galerie et Frédéric Larsan venant de la galerie tournante. Nous nous heurtâmes jusqu'à tomber...

Mais l'homme n'était pas là!

Nous nous regardions avec des yeux stupides, des yeux d'épouvante, devant cet irréel: l'homme n'était pas là!

Où est-il? Où est-il? Où est-il?... Tout notre être demandait: Où est-il?

—Il est impossible qu'il se soit enfui! m'écriai-je dans une colère plus grande que mon épouvante!

—Je le touchais, s'exclama Frédéric Larsan.

—Il était là, j'ai senti son souffle dans la figure! faisait le père Jacques.

—Nous le touchions! répétâmes-nous, M. Stangerson et moi...

Où est-il? Où est-il? Où est-il?...

Nous courûmes comme des fous dans les deux galeries; nous visitâmes portes et fenêtres; elles étaient closes, hermétiquement closes... On n'avait pas pu les ouvrir, puisque nous les trouvions fermées... Et puis, est-ce que cette ouverture d'une porte ou d'une fenêtre par cet homme, ainsi traqué, sans que nous ayons pu apercevoir son geste, n'eût pas été plus inexplicable encore que la disparition de l'homme lui-même?

Où est-il? Où est-il?... Il n'a pu passer par une porte, ni par une fenêtre, ni par rien. Il n'a pu passer à travers nos corps!...

J'avoue que, dans le moment, je fus anéanti. Car, enfin, il faisait clair dans la galerie, et dans cette galerie il n'y avait ni trappe, ni porte secrète, dans les murs, ni rien où l'on pût se cacher. Nous remuâmes les fauteuils et soulevâmes les tableaux. Rien! Rien! Nous aurions regardé dans une potiche, s'il y avait eu une potiche!

XVII

La galerie inexplicable

Mlle Mathilde Stangerson apparut sur le seuil de son antichambre, continue toujours le carnet de Rouletabille. Nous étions presque à sa porte, dans cette galerie où venait de se passer l'incroyable phénomène. Il y a des moments où l'on sent sa cervelle fuir de toutes parts. Une balle dans la tête, un crâne qui éclate, le siège de la logique assassiné, la raison en morceaux... tout cela était sans doute comparable à la sensation qui m'épuisait, qui me vidait, du déséquilibré de tout, de la fin de mon moi pensant, pensant avec ma pensée d'homme! La ruine morale d'un édifice rationnel, doublé de la ruine réelle de la vision physiologique, alors que les yeux voient toujours clair, quel coup affreux sur le crâne!

Heureusement. Mlle Mathilde Stangerson apparut sur le seuil de son antichambre. Je la vis; et ce fut une diversion à ma pensée en chaos... Je la respirai... je respirai son parfum de la dame en noir... Chère dame en noir, chère dame en noir que je ne reverrai jamais plus! Mon Dieu! dix ans de ma vie, la moitié de ma vie pour revoir la dame en noir! Mais, hélas! je ne rencontre plus, de

(A suivre)

His House in Order

LA MAISON EN ORDRE

Production de la Paramount-Artcraft

SCENARIO

Nina Graham aime le soleil, les fleurs, tout ce qui est gai et cela se comprend bien quand on est jeune, jolie et qu'on a un père indulgent et bon. Mais, hélas, le bonheur est fragile, il se brise toujours au moment où l'on s'y attend le moins.

Le père de Nina mourut, laissant une situation financière embarrassée et, du jour au lendemain, la pauvre fille se trouva plongée, sans transition, dans le dénuement.

Il fallait vivre, pourtant! Nina se mit à la recherche d'une situation et après de multiples déboires, parvint à se faire employer comme gouvernante dans la maison de Filmer Jesson, membre du Parlement. Le changement de vie était dur et offrait, avec la maison familiale, un contraste bien pénible au coeur de l'orpheline.

Tout paraissait triste en effet chez les Jesson; le père était d'un caractère froid; Annabelle, sa femme, ne manifestait non plus de sympathie à qui que ce fût; Derk, leur jeune fils et Hilary, frère de Filmer, se ressentaient de ce milieu. Ce qui aggravait encore la situation, c'est que la maison subissait complètement l'influence des Ridgley, parents d'Annabelle.

Quand Nina pénétra dans ce milieu, elle éprouva un saisissement: une vague ressemblance de Filmer avec son père à elle lui causa une défaillance. Ce fait qui aurait dû inspirer la pitié lui attira dès l'abord l'antipathie des Ridgley.

Voilà donc la pauvre fille dans une situation douloureuse; qu'elle était plongée dans ses réflexions et regardait machinalement au dehors, elle aperçut Annabelle et son se; de jour en jour elle se sentit devenir plus triste. Un jeune fils montant en auto et s'éloignant en vitesse. Sachant que les portes du domaine étaient fermées, elle courut, avec le chauffeur pour avertir les voyageurs et empêcher un accident.

Trop tard! le choc avait eu lieu et Annabelle avait été tuée sur le coup; quant au jeune enfant, il s'en tirait heureusement sans aucune blessure.



Cet événement opéra bien des changements dans la maison de Filmer. Le membre du Parlement commença à porter plus d'attention à Nina et il s'aperçut au bout de quelque temps qu'il l'aimait; les fiançailles furent brèves et le mariage eut lieu.

Or, il se produisit ceci, que la maison auparavant en ordre, parut complètement négligée. Devenue maîtresse de maison maintenant, Nina se récompensait de ses jours tristes en reprenant sa gaieté d'autrefois et elle passait la majeure partie de son temps à jouer avec le jeune Derek au lieu de veiller à son intérieur.

Voyant ceci, Filmer retira toute autorité à sa femme pour la donner à Géraldine, soeur de la morte. La vie recommença dès lors, plus pénible que jamais pour Nina et ce furent des disputes continuelles. De plus, Géraldine s'efforça de monter l'esprit de son beau-frère au diapason du sien et elle y arriva si bien que Filmer, un jour, lui avoua que son second mariage était sa plus grande erreur. Hilary s'en mêla et le traita de fou. Toutes ces choses aigrèrent le caractère de Nina; un jour où il devait y avoir une cérémonie en l'honneur de la morte, elle refusa d'y paraître et revêtit au contraire un costume de haute fantaisie.

Cela la fit prendre en haine par tous, ce dont elle se moqua. Un jour, elle découvrit certaines lettres d'après lesquelles un officier de l'armée aurait tenté de détourner Annabelle de sa maison. Dans une entrevue avec cet officier, elle en eut l'aveu en même temps que l'homme lui demanda de ne pas trahir son secret.

Il y avait là une belle occasion de vengeance que Nina ne voulut pas manquer; elle résolut de communiquer les lettres compromettantes à Filmer mais, sur le point de le faire, la pensée de l'enfant la retint.

Elle voulut plutôt jeter ces lettres au feu afin de ne pas céder plus tard à la même tentation mais Hilary les lui prit des mains et les remit à Filmer, pensant sûrement qu'elles concernaient Nina.

La lecture de ses documents éclaira complètement Filmer qui comprit que sa première femme ne l'avait jamais aimé et que l'ordre qui régnait dans sa maison n'était qu'apparent.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire: demander pardon à Nina de l'indifférence dans laquelle il l'avait tenue et c'est ce qu'il fit en homme de coeur; il fit également maison nette, c'est-à-dire qu'il renvoya les Ridgley à leurs propres affaires et dès lors ce fut le bonheur, l'ordre vrai, qui régna dans la maison.



The Sporting Duchess

("LA DUCHESSE AUX COURSES")—CIE VITAGRAPH

MURIEL, Duchesse de Desborough	ALICE JOYCE
DOUGLAS, Duc de Desborough	Percy Marmont
Major Soland Mostyn	G. V. Seyffertitz
Mde Delmaine	Edith Campbell Walker
Capitaine Cyprien Streatfield	Lionel Pape
Rupert Leigh	John Goldsworthy
Harold, fils du duc et de la duchesse	Dan Comfort
Mary Aylmer	Mac McAvoy
Dick Hammond	Robert Agnew
Joseph Aylmer	William Turner

SYNOPSIS

MURIEL, duchesse de Desborough, a vécu très heureuse dans l'affection de son mari et son enfant, jusqu'au moment où le major Mostyn, un ami intime du duc, se sent pris d'une folle passion pour elle et décide de séparer l'heureux couple afin d'épouser la belle duchesse.

Le duc de Desborough est le possesseur de "Clipstone", un fameux cheval vainqueur de plusieurs courses du Derby et qui doit prendre part au prochain tournoi.

Mostyn fait placer tout l'argent du duc sur "Clipstone" et s'arrangera pour que le cheval soit battu, ruinant ainsi le duc.

Mary Aylmer, la fille de l'entraîneur des écuries du duc, a été trompée par Mostyn. Désespérée, elle s'en va à Londres, en laissant un mot d'explication à la duchesse qui s'est toujours intéressée à la jeune fille.

La duchesse reçoit ce mot le soir même du bal donné à l'occasion des courses. Elle prévient son mari qu'elle ne peut se rendre à ce bal. Elle vient de décider d'aller à la recherche de Mary et de la ramener à son père.

Toujours pour atteindre son but, le Mostyn, qui a eu vent de l'intention de la duchesse de se rendre à Londres, s'abstient également d'aller au bal. Sous le fallacieux prétexte de lui aider à retrouver Mary, Mostyn veut accompagner la duchesse dans son voyage. Il feint de téléphoner au duc pour l'avertir. La duchesse et Mostyn partent. Mais le duc a des soupçons et s' imagine qu'il est trahi. Il quitte le bal et arrive chez lui pour constater que sa femme et Mostyn sont partis pour Londres. Il apprend la vérité de la bouche d'une servante. Il saute en automobile et se met à leur poursuite.

Mary arrive à la ville la première. La duchesse et Mostyn ont complètement perdu sa trace lorsqu'ils arrivent à leur tour.

Il n'y a pas de train pour revenir. Que faire? Muriel décide d'aller coucher à l'hôtel. Mostyn s'offre de l'accompagner. Au moment où ils vont quitter la gare le duc arrive en auto et les suit.

Par un subterfuge, Mostyn entre dans la chambre de la duchesse et lui déclare son amour. La porte est soudainement brisée et le duc apparaît. Muriel se précipite dans ses bras, mais celui-ci la repousse et refuse de croire ses explications.

Leigh, un complice de Mostyn, apporte au duc un faux témoignage. Mostyn "admet" son amour pour la duchesse. Le procès a lieu et le divorce est accordé. On enlève à la pauvre Muriel la garde de son enfant Harold.

Quelque temps après, le duc est ruiné, il lui faut vendre "Clipstone", son fameux cheval. La duchesse assiste à la vente. Mostyn veut avoir le cheval tant convoité. La duchesse veut également l'avoir et elle promet sa main à Streatfield s'il se porte acquéreur de "Clipstone". Streatfield achète le cheval.

Harold tombe malade et est placé dans un hôpital de Londres. Muriel veut le voir et trouve Mary, qui, s'étant instituée garde-malade, soigne le petit patient. Mary introduit Muriel auprès de son fils. Les deux femmes sont surprises par l'arrivée du duc.

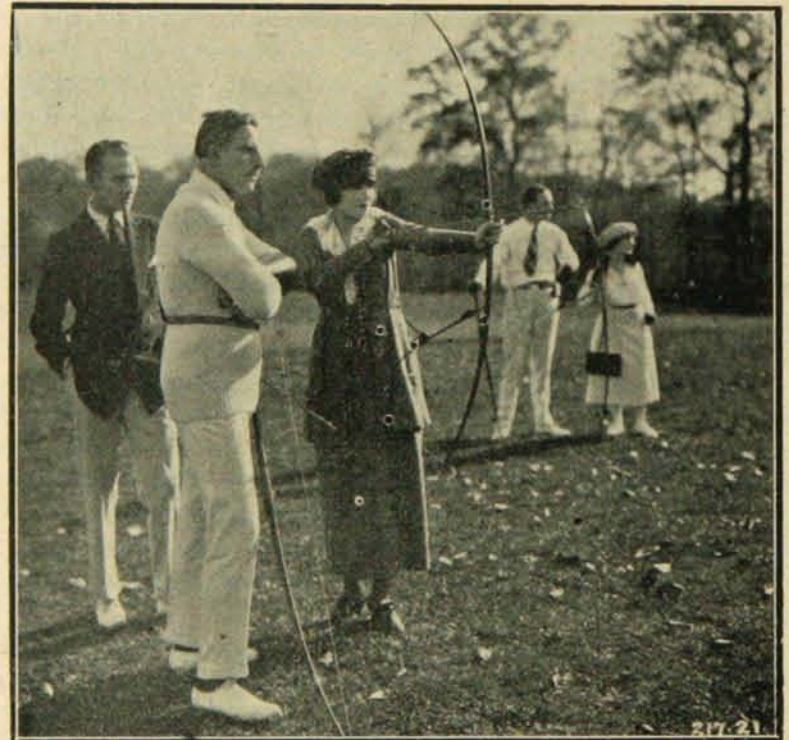
Entre temps, Leigh entre, conduit par Streatfield. Il s'est querellé avec Mostyn et Mme Delmaine, une autre ennemie de la duchesse. Leigh avoue que son témoignage contre la duchesse était faux.

Desborough comprend le tort qu'il a eu envers Muriel et veut obtenir son pardon. Muriel lui annonce son engagement avec Streatfield.

Le lendemain, c'est la course du Derby. Mostyn a drogué le jockey de "Clipstone", et de crainte qu'il puisse courir tout de même, il défait la selle du cheval de manière à ce qu'elle tombe et que "Clipstone" soit disqualifié. La course a lieu. "Clipstone" y prend part, conduit par Dick, l'ancien fiancé de Mary. Mostyn a placé tout son argent sur "Roi d'atout", le cheval rival de "Clipstone". Vers la fin de la course le jockey de "Roi d'atout", voyant qu'il ne peut gagner le tournoi, envoie un coup de fouet sur le museau de "Clipstone", lui fait perdre une longueur et avec elle, la course.

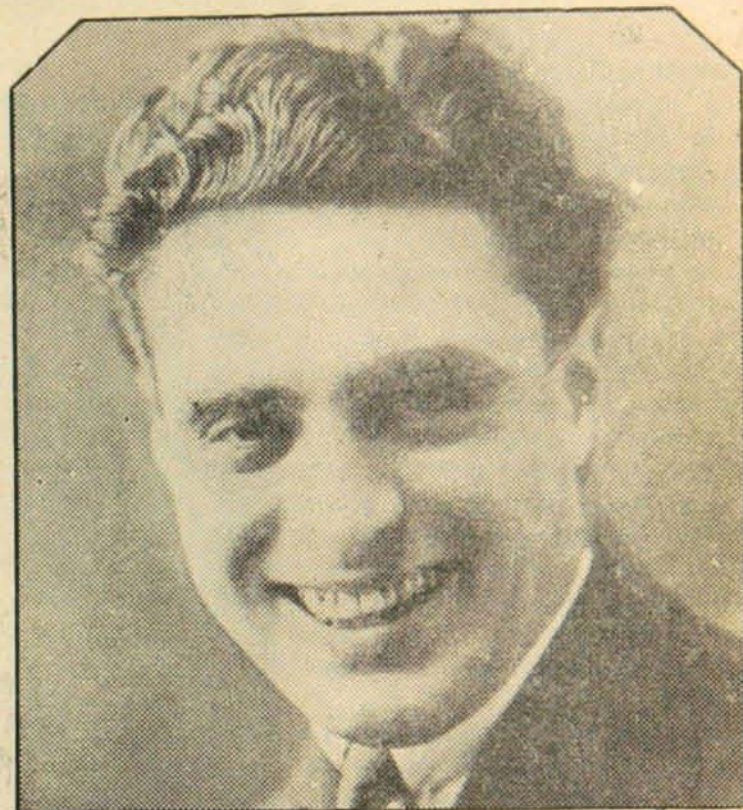
Tout le monde est en face d'un désastre lorsque le juge renverse la décision et accorde la victoire à "Clipstone".

Streatfield, voyant que le duc et la duchesse s'aiment encore, s'efface, et le duc et Muriel sont de nouveau réunis.

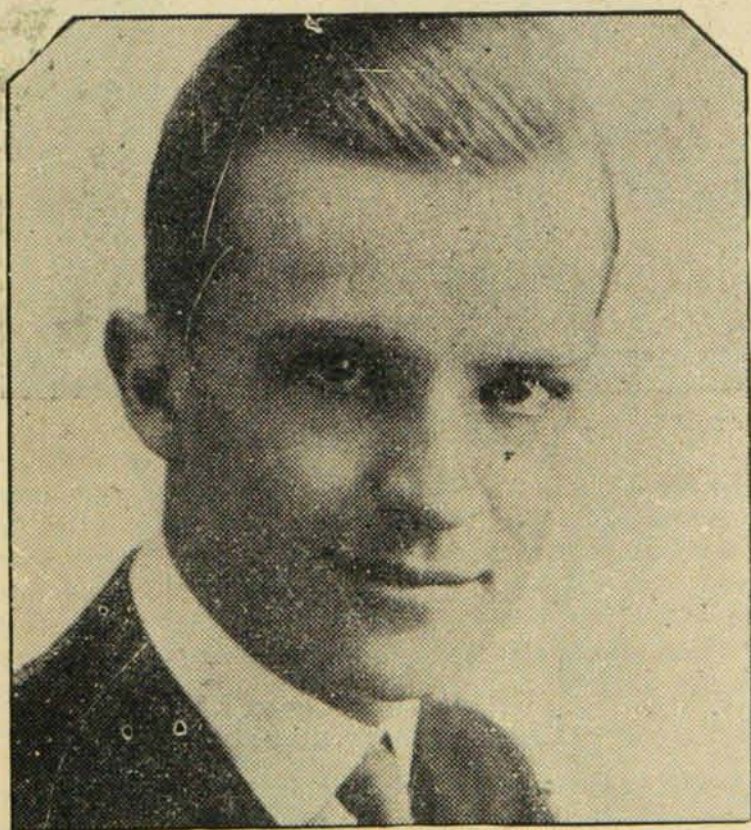




MIRIAM COOPER qui est aujourd'hui à la Cie Fox, a fait longtemps partie des studios Reliance-Majestic. C'est une fort jolie fille aux grands yeux noirs.



GEORGE WALSH est né à New-York en 1891. Il est qualifié comme avocat après avoir fait d'excellentes études. Marié à Seena Owen.



ALBERT RAY est né à New-Rochelle, N.-Y., il a commencé sa carrière artistique à l'âge de sept ans. Doublement artiste, il est peintre de talent.



ELINOR FAIR est née à Richmond, V. A., et a fait son éducation à New-York, Los Angeles, Seattle et en Europe. C'est une excellente chanteuse.

LES PLEURS DE DOLORES

Pleurer vraiment, c'est la meilleure, la plus importante qualité d'une actrice dont le rôle est sentimental!

Voilà ce que nous affirme Dolores Cassinelli de la Cie Pathé. Et, ajouta-t-elle, ces scènes attendrissantes ne sont pas toujours truquées; certaines personnes le croient pourtant, elles disent qu'il n'y a pas de pleurs réels au Cinéma et que l'on en obtient tout simplement l'illusion au moyen d'un peu de glycérine adroitement déposée sous les yeux. Sans doute on procède quelquefois ainsi mais pas toujours; certaines actrices n'ont pas besoin de recourir à cette fraude.

Et puis, conclut-elle, avec un peu de pratique, on arrive très bien à pleurer à volonté; c'est d'ailleurs l'épreuve à laquelle devraient se soumettre toutes celles qui désirent entrer au Cinéma; qu'elles l'essayent et, si elles en sont capables, il y a de l'espoir pour elles. C'est très simple!

—o—

CE QU'IL Y A DANS LA FEMME

Dolorès Cassinelli dit que les poètes de toutes les époques ont tenté d'analyser la Femme, soit en vers, soit en prose mais que, seule, la légende Hindoue est dans le vrai.

D'après cette légende, Twashtri, le Vulcain de la mythologie hindoue créa le monde puis, au moment de le peupler, il s'aperçut qu'il n'avait plus de matériaux. Or, pensa-t-il, le monde sans femme serait comme une rose sans parfum et alors il prit:

- La rondeur de la lune;
- La courbe sinueuse du serpent;
- L'enroulement d'une plante grimpante;
- La flexibilité de l'osier;
- Le velouté des fleurs;
- La légèreté de la plume;
- Le regard de la gazelle;
- La gaie clarté d'un rayon de soleil;
- Les pleurs des nuages;
- La mobilité du vent;
- La timidité du lièvre;
- La vanité du paon;
- La dureté du diamant;
- Le froid de la neige;
- Le roucoulement de la colombe;
- Et du tout, il fit la Femme.



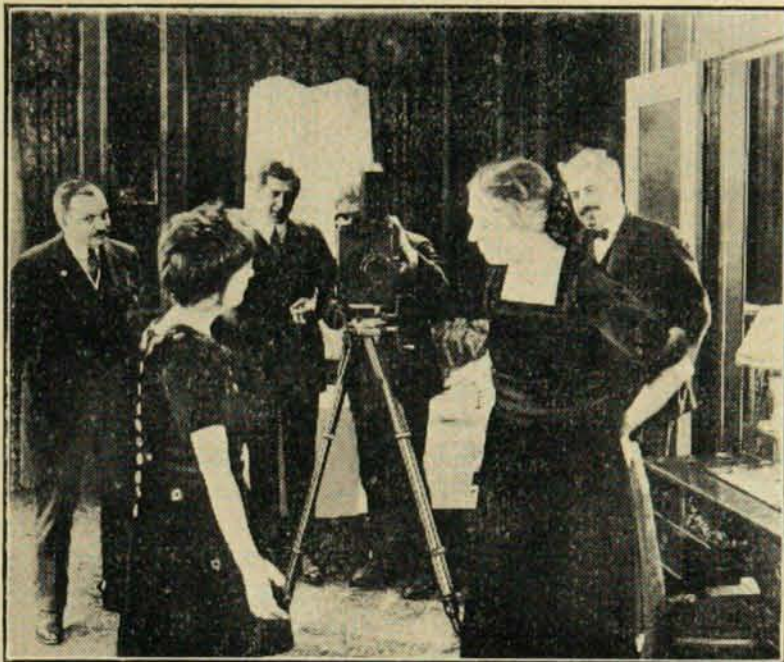
A LA MEMOIRE DES BRAVES

La firme américaine Bull's eye Comedies Cie a inauguré un nouveau "studio" à Hollywood (Californie) baptisé "Argonne" et pour mieux perpétuer la mémoire des nombreux Américains morts dans ce coin de France, une plaque de marbre portant les noms de tous les membres de l'industrie cinématographique tombés là a été fixé à l'entrée des ateliers.

LES BIENFAITS DU SPORT

Frank Keenan est un fervent adepte de la culture physique, et il faut reconnaître que grâce à des exercices sportifs réguliers, Frank est loin de "paraître" son âge. Sans être évidemment, un tout "jeune premier" on ne lui donne guère que quarante-cinq ans au plus. Or, Keenan est né le 6 avril 1858, à Dubuque dans l'état d'Iowa, et ce vétéran de l'écran est aussi vigoureux et souple qu'à 30 ans.

DEUX MONTREALAIS CONNUS



Voici une scène prise dans un studio de la Cie Pathé à New-York et dans laquelle il s'agit de la mise au point d'un film pour convenir aux théâtres canadiens.

A l'extrême gauche, M. L. E. Ouimet, président de la Specialty Film Import Ltd et, à l'extrême droite, M. S. Lewis, propriétaire du théâtre Tivoli, de Montréal.

LE CINEMA A L'ECOLE

Le 4 septembre, un cinématographe a été inauguré au groupe scolaire Roberto d'Azeglio, dans le faubourg du Pô, à Turin. Tous les élèves et un certain nombre d'invités se pressaient pour voir projeter des scènes historiques, expliquées par un des professeurs. Inutile de dire que le petit monde surtout trouve parfait ce mode d'enseignement.



LES GRANDES CHASSES

A Londres, on présente dans un cinéma une série de films pris par M. Cherry Kearton, et représentant les animaux féroces en pleine liberté.

Au cours de ces chasses en Afrique orientale, aux Indes, à Bornéo et en Amérique, cet opérateur a affronté de réels dangers, car la plupart du temps son appareil se trouvait à moins de vingt-cinq pas des sujets dont il a rapporté de multiples photographies.

Un serpent python, notamment, pris à distance très rapprochée lui a causé une émotion véritable.

Dans les films rapportés par M. Cherry Kearton, on peut voir un lion chassé et tué par une tribu de nègres à l'aide seulement de javelots; un tigre et un bison, se fauflant dans la jungle, aux Indes, à douze pas seulement de distance; un troupeau de rhinocéros, qui, après avoir hésité, ne fonça cependant pas sur lui; à Bornéo la vue d'un orang-outang dévorant sa proie, commodément installé sur un arbre.

Et il paraît que M. Cherry Kearton a rapporté des films plus curieux encore!

Il est question aux Etats-Unis, d'interdire aux enfants au-dessous de 14 ans de paraître sur la scène des théâtres ou des music-halls. Des spécialistes remarquent que la plupart de ces acteurs précoces ne deviennent que rarement des célébrités de la profession. Il y a cependant des exceptions, et dans tous les pays du monde on a vu des petits prodiges donner ce qu'ils avaient promis.

Christine Mayo vient d'être engagée par Marshall Neilan pour jouer dans un nouveau film.

Bert Lytell montera bientôt "The Right of Way", une vue tirée du roman de Sir Gilbert Parker. Cette vue se passe dans l'ouest canadien.

IL EST BON D'AVOIR DEUX BRAS...

N'est-il pas vrai, Jack Dempsey? C'est indispensable pour boxer mais cela ne l'est pas moins pour serrer contre soi deux jolies filles...

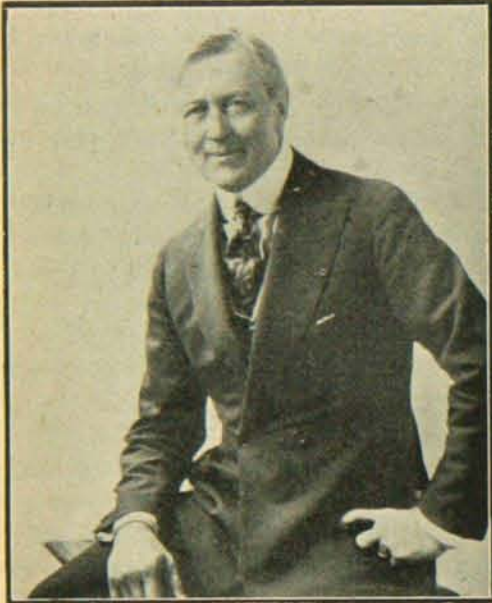
Dans le bras droit du champion, Rosemary Theby et dans le bras gauche, Ruth Roiland, toutes deux de la Cie Pathé à laquelle Jack appartient également pour le moment.

Madame Géraldine Farrar est américaine de naissance, mais elle a vécu longtemps en Europe où elle fut acclamée au Grand Opéra de Paris, à Londres et à St-Petersbourg (avant la guesse), et lorsqu'elle parle français elle n'a pas le moindre accent étranger. C'est une des grandes artistes modernes dont la garde-robe contient des richesses et des beautés inimitables.

Hobart Bosworth

(LE MARIN)

Une interview exclusive de J. Stewart Woodhouse



Quoique l'on dise, on rencontre, au hasard de la vie, d'extraordinaire cas de prédestination. Ainsi s'expliquent en quelque sorte les causes de l'immense succès de Hobart Bosworth, dans le rôle du vieux Loup de Mer, de "The Man Behind the Door", production spéciale de Thomas H. Ince. Cet artiste de cinéma, si populaire, a eu, dans sa jeunesse, des aventures si extraordinaires qu'un auteur de scénario hésiterait probablement avant d'entreprendre la lourde tâche de les faire paraître sur l'écran. Et il fallait vraiment le motif d'une interview pour faire raconter à Hobart Bosworth des incidents de sa vie qu'il n'eut jamais songé à rendre publics, sans mon indiscrétion involontaire.

Lorsque je me présentai à sa loge, il était en train de se costumer en marin, et je l'abordai en disant: "Tiens, je constate que vous êtes en train de vous changer en capitaine de navire?"

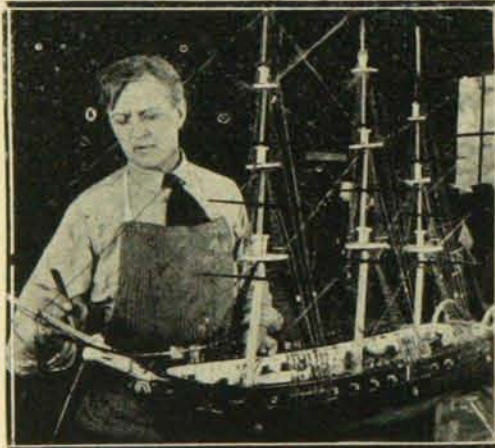
Il se contenta de murmurer: "Enfin!"

Flairant un récit intéressant, je me contentai de répéter ma première phrase. Bosworth me poussa alors dans un fauteuil, et ayant allumé une pipe qui remplit sa loge de fumée, tout comme si une locomotive eut stationné sous sa fenêtre, pendant des heures, il me dit:

"Oui, monsieur, votre question réveille en moi d'extraordinaires souvenirs d'enfance. J'avais dans le sang la passion de la mer et de ses imprévus. Descendant direct, par mon père, de Miles Standish, ainsi que de

John et Priscilla Alden, et de toute une génération de marins, par ma mère, je ne pouvais faire autrement que d'aimer l'océan. Du reste mon père était officier de marine, au cours de la guerre civile.

"Cependant, je suis né dans l'intérieur, à Marietta, Ohio; mais mon père avait gardé dans un hangar le modèle d'une vieille frégate remontant à 1812. Tout jeune, cela me donna le goût de jouer au capitaine de navire. Mon père m'avait envoyé dans une école, près d'Annapolis dont je me sauvai bientôt, pour aller, encore tout jeune, le 15 juin 1879, m'enrôler comme mousse, sur le navire marchand "Sovereign of the Seas". Je touchais comme salaire un dollar par mois plus les pourboires qui tombaient parfois, mais rarement, de la table du capitaine. Pendant 3 ans, j'ai parcouru ainsi toutes les mers du monde; ce fut une dure vie, où les coups étaient diablement plus nombreux que les caresses.



"Ce fut à la suite d'une croisière de pêche à la baleine, dans l'océan arctique, que je me décidai à abandonner la mer pour me fixer définitivement sur le "plancher des vaches". La mauvaise nourriture, les mauvais traitements, la misère m'avaient fait prendre en grippe la vie de marin, bien que j'aimasse la mer. Seulement, j'étais loin d'être capitaine de navire. Une fois revenu à San Francisco, je décidai de gagner ma vie autrement. Je m'engageai comme débardeur sur les quais, et l'on me donna un attelage de quatre chevaux à conduire. Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appris que l'excellent armateur qui m'avait employé était le père du célèbre acteur Théodore Roberts, et l'associé de mon grand-père à qui il avait cédé le modèle de navire, type 1812, qui avait tant fasciné mes jeunes ans.

"Quelques années plus tard, je tombai fort malade, et il fallut me transporter sur un brancard jusqu'au train qui devait me ramener en Cali-

fornie. Une collision eut lieu; le convoi fut mis en miettes et l'on me découvrit, passablement éclopé, sous un monceau de débris fumants. Par chance, Théodore Roberts était aussi sur ce train et il s'en était tiré sain et sauf. Il me découvrit, et comme j'avais alors fait quelques mois de théâtre et que j'avais connu sa cousine Florence Roberts, il s'informa de ma famille et apprit que sa famille et la mienne avaient été intimes. Il s'intéressa à moi.

"Cette maladie et cet accident n'étaient cependant pas dûs à une trop grande délicatesse de santé; car, je suis robuste. Voyez mes bras. J'étais tellement robuste qu'un an après mon engagement comme débardeur, je devenais lutteur professionnel pour le compte d'un club de sport. J'avais des succès comme lutteur, mais je sentais que ce n'était pas encore ma vocation. La seconde femme de mon père avait prédit que je ne ferais qu'un bandit et que je mourrais sur le gibet, mais j'avais décidé de lui donner tort.

"Un jour, je confiai à un riche sportman qui voulait me "lancer" comme pugiliste, que je n'avais qu'une ambition: devenir peintre! Il s'empressa de me procurer une situation de "cow-boy" dans les immenses "ranchs" du sud-ouest américain. Ce n'était pas précisément ce que je rêvais. Cependant, je puis dire que j'acquis là une expérience qui me servit grandement pour mes vues de "cow-boys."



"Enfin, vous voulez savoir comment j'ai fini par la grande scène de l'écran. Cette fois, c'est plus simple. J'en avais assez de la vie des "ranchs" et je revins à San Francisco où je trouvai une situation de commis, chez un marchand Japonais. Je dépensais tout mon salaire à fréquenter les thé-

(Suite à la page 49)

(suite de la page 28)

N'ENTREPRENEZ PAS UNE TACHE QUE VOUS NE POUVEZ TERMINER

—Le premier cas que vous me citez, répondit-elle, ne fut qu'un coup d'inspiration passager; quant à mes succès avec Morey et Earle Williams, c'est le fruit de mon expérience dans les oeuvres de O. Henry; c'est lui qui m'a montré à jouer, à vivre mes personnages.

—Possible, repris-je, mais vous ne m'empêcherez pas de croire que sans votre travail opiniâtre et enthousiaste, vous seriez ainsi parvenue au rang de grande étoile du cinéma. Et je songeais qu'il y a à peine quatre ans que cette grande et merveilleuse artiste quittait la ferme de son père à Paris, Illinois, pour se jeter dans l'immense tourbillon de tous ceux qui luttent pour arriver au premier rang dans le monde des films. C'est surtout par son travail et son intelligence que Jean Paige est parvenue, laissant derrière elle une trajectoire lumineuse qui éclairera la route à un grand nombre d'autres jeunes filles qui voudront l'imiter.

Je demandai à mon aimable interlocutrice à quoi elle attribuait l'insuccès de tant de jeunes artistes qu'on avait cru un moment animées du feu sacré pouvant les conduire à l'Olympe du cinéma?

—Vous ririez, dit-elle, si je vous disais qu'à plusieurs reprises je me suis sentie à deux doigts du fiasco qui influe sur toute une carrière. Il ne s'agit pas des soupers tardifs et de l'abus des amusements qui sont la cause des principaux insuccès. Non, je veux faire allusion à quelque chose de très intime et bien humain. Voici: lorsque des amis, même certains directeurs, venaient me trouver pour me complimenter sur mon travail, je ne pouvais m'empêcher de me sentir gonflée d'orgueil, et en revenant chez moi, je croyais vivre dans un paradis. Le lendemain, je sentais un relâchement dans mon travail et j'étais moins satisfaite. Voyez-vous, si l'on s'arrête en chemin pour s'applaudir soi-même, c'est terrible comme conséquences. C'est si agréable de se laisser faire des compliments, même s'ils sont mérités et sincères. Le malheur, c'est qu'on se les applique à sa petite personnalité plutôt qu'à son art dont on ressent une étincelle de sublimité. Voilà pourquoi tant de jeunes femmes, en plein sur la voie du succès final sont restées en chemin. Elles se sont arrêtées pour se mirer et s'admirer, s'imaginant que l'effort n'était

plus nécessaire et qu'elles étaient, du premier coup, parvenues au faite de la gloire."

Et comme je prenais congé, la mignonne Jean Paige me sourit en me lançant un de ces regards si sympathiques que lui connaissent tous les habitués de l'écran. Et j'avais en moi l'impression que je venais de causer avec l'une des plus populaires étoiles du cinéma pour 1920 et pour aussi des années ajoutées à d'autres années nombreuses...

—o—

(Suite de la page 29)

DU NERF ET DE L'AUDACE, VOILA LA VRAIE VIE

autres; il a du "nerf" et il accomplira des merveilles.

Peu de semaines plus tard, Harold rencontrait Betty à la sortie d'un grand magasin.

—Et Jim, comment va-t-il?

—Oh, Harold! Il est simplement merveilleux! L'autre soir nous remontions le Broadway quand une espèce de petit "frais" au coin d'une rue m'envoya des coups d'oeil insolents. Jim n'a fait ni une ni deux, il lui a envoyé une claque, une seule... l'autre a fait trois ou quatre sauts sur une patte et s'est écrasé sur le trottoir! C'était splendide... tout comme Bill Duncan quand il donne ça à Joe Ryan. Et puis maintenant, Jim pratique la boxe et le golf.

Harold laissa Betty et se dirigea vers les bureaux de Jim. Les commis s'empressaient fiévreusement, une activité extraordinaire régnait partout et Jim semblait être le pivot de tout ce mouvement.

—Viens-tu déjeuner, Jim?

—Certainement, vieux camarade!

Jim sauta sur son chapeau, saisit le bras de Harold et engouffra littéralement son ami dans l'ascenseur. Quelques secondes après, souriant, il le "déposait" dans la rue.

—Mais... qu'y a-t-il donc, dit Harold à bout de souffle. Que signifient cette hâte et ce déploiement de vigueur?

—Quoi! Pauvre être décrépit! répondit Harold en lui allongeant une formidable tape dans le dos, que fais-tu donc maintenant de la théorie du "Duncanisme"? Eh bien, moi, je la mets en pratique aujourd'hui... De la vigueur, de l'énergie, de l'audace, du mouvement... Voilà comme je suis maintenant! Et, ajouta-t-il avec un sourire large et satisfait, tu sais, Betty me dit qu'elle finira par m'admirer davantage que Bill Duncan!

(Suite de la page 49)

HOBART BOSWORTH

âtres, le soir. Ce fut alors qu'une grande dame à qui je parlai de mes ambitions artistiques, peinture et sculpture, me trouve une position d'aide-peintre de décors, le soir, dans un grand théâtre. C'était un commencement vers la réalisation de mes ambitions.

"Enfin, en juin 1885, je devenais peintre de décors officiels pour la troupe McKee-Rankin, au vieux théâtre John McCullough, à San Francisco. Je fabriquai ainsi des décors pendant un certain temps, puis je fus sérieusement malade. Pendant ma convalescence, je devins peintre paysagiste et je fis deux expositions de mes oeuvres.

"Mais, à force d'entendre et voir jouer des acteurs professionnels j'avais pris le goût de la scène, et l'on finit par me confier de petits rôles. J'eus du succès; on allongea mes rôles et je finis enfin par obtenir une vedette aux côtés de Florence Roberts, l'héritière du vieux capitaine Roberts, l'associé de mon grand-père. Ce dernier me donna un jour le modèle de vieille frégate 1812 qui avait amusé mes jeunes années, et ce cadeau réellement touchant me donna de nouveau l'envie de jouer un rôle de capitaine de navire. Je sentais que j'y réussis, à cause de l'expérience de la mer, acquise dans ma jeunesse. Voici, en quelques mots, le récit mouvementé de la cause principale de mon succès, dans le grand scénario de Thomas H. Ince: "The Man Behind the Door".

Voici quelques notes supplémentaires sur la carrière de Hobart Van Zandt Bosworth, depuis ses débuts dans les films avec la compagnie Selig-Polyscope, jusqu'en 1913 alors qu'il devint président de la compagnie Bosworth, qui produisit entre autres succès "The Sea-Wolf". En 1916, contrat d'un an avec la Universal Film Coy; passe ensuite aux Famous Players Lasky où il joue aux côtés de Geraldine Farrar, dans "Joan the Woman", etc. En 1917, il monte sa propre version du "Sea-Wolf" qu'il produisit dans les vaudevilles jusqu'à son engagement avec Thomas H. Ince pour jouer le premier rôle dans "The Man Behind the Door", son plus grand triomphe. Voilà certes une vie d'artiste bien mouvementée. Elle constitue l'histoire d'une vocation qui fut tout à coup sûr, lente et laborieuse.

The Tree of Knowledge

(L'ARBRE DE LA SCIENCE)

Scénario de Margaret Turnbull d'après la pièce de R. C. Carton. Direction C. de Mille. Production de la Cie Paramount-Artcraft.

Rôles :

Dans le prologue :

Adam.....Theodore Kosloff
Lilith.....Yvonne Gardelle

Dans la pièce :

Nigel Stanyon.....Robert Warwick
Belle.....Kathlyn Williams
Monica.....Wanda Hawley
Brian.....Tom Forman
Sir Mostyn Hollingsworth.....Winter Hall
Loftus Roupelle.....Irving Cummings
Mme Stanyon.....Loyola O'Connor
Le Baron.....Clarence Geldart
Sweadle.....William Brown

SCENARIO

Une ancienne légende veut qu'Adam ait eu, avant Eve, une épouse démoniaque qui a agi traîtreusement envers lui comme plus tard le serpent envers la femme. Ceci sert de prologue à la présente histoire qui nous montre une tentatrice, Belle, qui s'acharne après Nigel Stanyon, jeune homme de bonne famille que sa mère destinait à l'état ecclésiastique.

Nigel vient de terminer ses études à l'Université de Cambridge et il entreprend un voyage de longue durée pour parfaire ses connaissances. Au début de ce voyage, il fait la rencontre de Belle qui conquiert sa sympathie grâce à une fausse histoire de perte d'argent. Cette fille est une aventurière, elle se joue de la crédulité de Nigel et parvient à lui inspirer de l'amour.

Nigel lui propose le mariage, mais elle n'accepte pas, sous le prétexte que leur amour est au-dessus des préjugés humains et ne doit pas s'embarrasser de chaînes. Ce cynisme choque tout d'abord Nigel puis il accepte la situation; Belle, d'ailleurs, s'est moquée de lui, car après lui avoir fait gaspiller son argent, elle l'abandonne pour suivre un rival plus fortuné.

Nigel, honteux de son aventure, n'ose plus retourner près de sa mère et de ses amis et il s'engage comme commis de restaurant; c'est dans cet état que le retrouve Brian, fils unique de Sir Mostyn Hollingsworth qui désire depuis longtemps en faire l'administrateur de ses domaines. Nigel accepte la situation et revient dans sa famille où il ne souffle mot de son aventure avec Belle.

Il renoue d'anciens liens d'amitié avec Monica, jolie jeune fille dont il devient amoureux. Par scrupule, il lui avoue le passé.

Il est maintenant heureux dans ses nouvelles fonctions,



mais les ennuis commencent lorsque sa mère lui conseille d'épouser Monica. Un de ses amis, Loftus Roupelle, lui donne le même conseil en lui disant qu'une femme qui aime beaucoup pardonne beaucoup. Nigel ne demande pas mieux que de se laisser convaincre quand Brian, de retour de voyage, l'informe qu'il s'est marié secrètement et que sa femme est dans l'automobile stationnée au dehors; il lui demande également d'annoncer cette nouvelle à son père qui l'ignore et présente sa femme à Nigel. Celui-ci reconnaît Belle.

La situation de Nigel est délicate; il veut résigner ses fonctions mais Sir Mostyn s'y oppose. Ce dernier apprend le mariage de son fils mais il lui apprend également une fatale nouvelle: la banqueroute s'il ne peut trouver un emprunt de cent mille dollars. Belle, désappointée, s'aperçoit qu'elle a fait un mauvais calcul en épousant Brian.

Elle n'a plus qu'une idée maintenant: abandonner Brian et fuir avec Roupelle; ce plan est découvert par Sweadle qui en avise Nigel. Désireux de sauvegarder l'honneur de son ami, celui-ci va prier Belle de renoncer à ses projets, mais il est reçu par des insultes et dans la folie de la dispute, il tente d'étrangler Belle.

Brian qui arrive à ce moment ne comprend rien à ce qui se passe mais sa femme dénonce Nigel, ce qui est loin de remédier à la situation.

Nigel l'éloigne et Brian, brisé par la révélation, tombe sans forces sur le plancher; sa femme lui donne une potion soporitive et songe de nouveau à s'enfuir. Nigel va rencontrer Roupelle et lui administre une correction sévère qui le laisse inanimé puis il le fait reconduire à domicile par le chauffeur.

Il va ensuite trouver Monica et s'efforce de lui faire comprendre qu'il n'est pas digne d'elle. Pendant ce temps, Belle qui a vu échouer ses projets, s'en va au loin vers d'autres conquêtes et elle disparaît définitivement.

Nigel croit cependant que Belle est retournée auprès de Brian et il se dispose lui-même à quitter le pays. Monica, de son côté, croit que la détresse de Brian est due à sa mauvaise situation financière et elle met sa fortune à sa disposition.

La vérité se fait pour enfin et Brian revient en bons termes d'amitié avec Nigel que, de son côté, voit que réellement une femme pardonne d'autant plus qu'elle aime.

Son bonheur avec Monique est en effet assuré après avoir vaincu tous les obstacles qui se dressaient devant lui.

— o —

DARWIN A L'ECRAN

La Selznick Film Cie va prochainement publier un drame intitulé: "Un cri dans la nuit", dont l'action est basée sur la découverte par un savant détraqué du "missing link", le mystérieux intermédiaire entre le singe et l'homme. Ce film grand guignolesque est, paraît-il, d'un "horrible" intérêt auprès duquel pâlit le "Crime de la rue Morgue", lui-même.



EN AMERIQUE

Le gouvernement des Etats-Unis vient de faire l'acquisition de plusieurs appareils cinématographiques destinés aux salles de projections spécialement installées dans les casernes.

Le gouvernement serait en outre disposé à faire établir à ses frais, un certain nombre de films. Une série montrera les soins à donner dans les hôpitaux, une autre les exercices divers des soldats, une autre la préparation des troupes à la guerre.

Le gouvernement a nommé un corps spécial de techniciens chargé d'élaborer ce vaste programme.

UN RECORD

Dans de nombreux films, on avait déjà vu un acteur personnifier deux personnages, où le même personnage à deux âges différents de sa vie, ce qui nécessite déjà un habile maquillage. Mais, de plus fort en plus fort, Francis Ford dans le film: "Récifs sanglants" interprète trois rôles différents: le grand père, le père et le fils. Enfin, grâce à un truquage de l'appareil, il apparaît en même temps, dans la même scène sous ces trois formes.



Frank Losee, un vétéran du film, qui tient des rôles importants à la Cie Paramount-Artcraft avec laquelle il vient de signer un nouveau contrat à long terme.

UNE BELLE RECLAME

Un Anglais, M. Watson, vient d'avoir une idée fort originale. Il a l'intention de filmer les principales fabriques du Royaume-Uni pour les faire connaître dans le monde entier. Trois tournées, qui dureront trois ans, sont à l'étude. La première comprendra le Nord de l'Europe, la deuxième l'Amérique du Nord et le Canada, la troisième, l'Afrique du Sud, l'Amérique du Sud et l'Australie.

M. Watson a l'intention de prendre au Cinéma les cinquante industries les plus notoires et dont les produits conviennent le mieux aux régions qu'il visitera.

Tous les importateurs pourront apprécier, de cette façon, les grands avantages des marchandises fabriquées en Grande-Bretagne.

Les Anglais sont des gens pratiques. Business!!!

LES QUESTIONS A EVITER

Bely Blythe, de la Cie Vitagraph a résumé d'amusante façon les questions qu'il faut éviter de poser à une actrice. Voici le petit règlement qu'elle n'impose pas mais dont elle conseille la lecture profitable.

Ne demandez pas à une étoile ce qu'elle fait de ses vieilles robes. Elle les porte probablement.

Ne lui demandez pas si elle est mariée. Il peut y avoir une action de séparation en Cour et elle ne vous dira pas la vérité.

Ne lui demandez jamais son âge. C'est l'encourager à mentir.

Ne proposez pas le mariage à une étoile. Elle pourrait vous accepter et détruire ainsi vos illusions.

Ne dites pas à une actrice que vous collectionnez toutes les photos, y compris celle de Joe Martin, le singe, et que vous désirez la sienne. Ça serait manquer de tact.

Ne lui demandez pas son avis au sujet de votre désir d'entrer au Cinéma. Vous vous découragerez bien tout seul.

Ne soumettez pas vos scénarios à une étoile. Elle a déjà probablement essayé d'en vendre elle-même et en tout cas ce serait cruel de vouloir lui fatiguer encore les yeux après les séances de pose sous la lumière aveuglante des réflecteurs.

Ne vous choquez pas si vous n'avez pas de réponse aux lettres que vous écrivez à une étoile. Ses intentions peuvent être bonnes mais son bras droit peut être fatigué; consolez-vous à la pensée que vous n'êtes pas le seul.

Enfin, n'oubliez pas qu'il faut des timbres sur les lettres. Le Gouvernement n'est pas philanthrope au point de s'en passer.

Telles sont les quelques réflexions de miss Blythe et il faut convenir qu'elles ne manquent pas de bonne humeur.

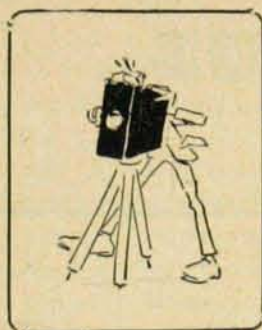
Mary Pickford entreprend un long voyage pour compléter un film intitulé "Op o' My Thumb". A Londres, elle sera l'hôte personnel de Lord Northcliffe et sera présentée au Roi et à la Reine.

Frank Lloyd, directeur de la Cie Goldwyn, aime l'exactitude et le réalisme. La Cie Goldwyn l'envoie avec Pauline Frederick, Jane Novak, John Bowers et plusieurs autres qui ont des rôles dans le film "Roads of Destiny" à la Havane, à Cuba pour la mise en scènes. Le voyage se fera prochainement et à partir du sud de la Californie il y a 3,000 milles. La Cie se rendra par train spécial jusqu'à Nouvelle-Orléans et de là par un vapeur rapide.

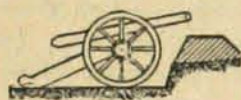
LE WILD - EST SE MEURT

Le Texas et l'Arizona se civilisent, et le metteur en scène américain en quête de pittoresque, ne trouve que difficilement les sites où faire se cabrer la cavalerie des cow-boys. Les petites villes de l'Ouest composées de "Cabines" construites en bois se font de plus en plus rares et cèdent la place à la brique et au ciment armé.

Aussi Tom Mix vient pour son usage personnel de faire édifier un village à la mode de 1849, dans les rues duquel, cavaladeront Peaux-Rouges, mineurs, cow-boys et sheriffs, tous les personnages un peu démodés de cette littérature qui va de Fenimore Cooper à Jack Lindon.



DOROTHY LEE ET LA POUDRE



LES femmes aiment la poudre... celle qui est silencieuse quand à celles des fusils et des canons, ce n'est pas toujours vrai; Dorothy Lee nous en fournit la preuve.

La jolie actrice des Fox Sunshine Comedies visitait, pendant la guerre, un cantonnement où les soldats s'exerçaient. Tout-à-coup, une volée de coups de carabine ébranla l'air et miss Lee, terrifiée, se laissa choir dans les bras d'un caporal qui était à côté d'elle.

—Excusez-moi, dit-elle, j'ai eu assez peur!...

Le caporal à qui l'aventure n'avait pas déplu, eut un sourire à la fois satisfait, émoustillé et protecteur à l'adresse de l'actrice.

—Oh, il n'y a pas d'offense, répondit-il, ne vous en allez pas maintenant... On va tirer le canon...

Mais Dorothy Lee n'a pas attendu.

DU REALISME



WILLIAM FARNUM prétend — et il a raison — qu'il faut le plus possible se rapprocher de la réalité, dans la production des films. Dans "Wings of the Morning" il y a une scène au cours de laquelle il doit lutter avec une pieuvre géante. William Farnum décida que le combat aurait lieu "pour de bon" avec une vraie pieuvre.

Toutes les précautions furent prises, naturellement, pour éviter une issue fatale. Néanmoins, comme l'acteur n'avait qu'un couteau pour arme, la lutte fut rude. Il la gagna mais au prix des plus grands efforts et ce fut là, on peut l'affirmer, une des scènes les plus passionnantes qui aient jamais été filmées.

L'UTILITE DU DESSIN



REX INGRAM, un des directeurs du Metro, a beaucoup de talent mais sa mémoire lui fait souvent défaut.

Récemment, ayant besoin d'un acteur, il ne put se rappeler son nom quoiqu'il connût fort bien l'homme. C'est alors que sa science du dessin lui vint en aide.

—Quelle est son apparence? avait demandé Horace Williams, un metteur en scène.

Rex Ingram prit un crayon, une feuille de papier et, en un instant, dessina de profil et de face celui dont il avait oublié le nom.

—Parfait! s'écria Williams, je le reconnais, c'est Frank Patootie!

Et voilà comment les arts peuvent se venir mutuellement en aide; toutefois c'est un moyen qui n'est pas à la portée de tout le monde.

LE SEUL DANGER



RECEMMENT, Antrim Short fit, en aéroplane, une envolée qui dura trois heures et dix-huit minutes. A son retour, une des employées exprima les craintes qu'elle avait eues d'un accident possible.

—Mais, dit-elle, si l'aéroplane avait tombé!

—Calmez-vous, répond Short, un aéroplane qui tombe n'a jamais fait de mal à personne; c'est simplement l'arrêt brusque à la fin de sa chute qu'il faut craindre et qui cause tout le trouble.

L'ACCESSOIRE UTILE



HAROLD WESTROM, opérateur au Metro, et qui a servi, pendant la guerre, comme photographe dans l'aviation raconte une anecdote amusante. A Brest, en France, il entendit deux marins exprimer leur satisfaction d'être arrivés au port en sécurité.

—Ce n'est pas drôle, disait l'un d'eux, nous avons un chargement complet d'explosifs... Si jamais une torpille nous avait frappé!... Heureusement que nous avons des chaloupes de sauvetage.

—Des chaloupes! répliqua l'autre, ça n'aurait pas servi à grand'chose, ce sont des parachutes qu'il aurait fallu!

EN CES TEMPS-LA...



ARTHUR ZELLNER, scénariste à la Cie Métro, raconte une histoire typique sur les premiers temps du film.

Un "producteur" de cette époque, W. A. Howell arrive un jour dans les bureaux de M. Engel et lui dit ceci:

—Il m'est venu une bonne idée ce matin!... Une jeune fille assise sur un banc dans le parc, un jeune homme s'approche, lui parle d'amour et l'histoire continue ainsi.

—Tout est en scènes d'extérieur?

—Oui.

—Combien cela coûtera-t-il?

—Environ deux cents dollars.

—All right, voici mes deux cents dollars.

Alors Howell engagea un opérateur, des acteurs et se hâta pour que le film fut complété le jour même. Il cumula les fonctions de directeur, premier rôle, scénariste et producteur. Ce qui lui restait d'argent, une fois les dépenses payées devait constituer son salaire à lui-même.

Nous sommes loin de ce temps aujourd'hui où certaines productions coûtent au-delà d'un quart de million de dollars!



L'ECRAN PANORAMIQUE

ECHOS - POTINS - NOUVELLES

Les détails importants

RIEN ne doit être négligé dans la production d'un film; les mains, les yeux, l'expression des lèvres comptent pour beaucoup et le plus léger mouvement d'un doigt a quelquefois une grande importance. Le maquillage des mains, dit Florence Reed, doit faire l'objet d'un soin tout spécial; dans quelques scènes où il y a des "premiers-plans", on voit parfois un visage d'une blancheur admirable et des mains qui paraissent avoir été trempées dans le goudron. On avait négligé de les maquiller.

Comment les reconnaître

UNE bien bonne histoire est rapportée par une personne qui a visité un des grands studios de Californie. Cette personne fit, avec un directeur, le pari de reconnaître parmi les acteurs et employés ceux qui étaient mariés et ceux qui ne l'étaient pas.

Les deux hommes se tinrent à proximité de la salle à diner quand le personnel arrivait. Le visiteur désignait successivement ceux qui entraient en disant: "marié" ou "garçon". Au grand étonnement du directeur, le visiteur devina juste à peu près tous.

—Comment avez-vous fait? lui demanda-t-il.

—C'est très simple, répondit l'autre; tous les hommes mariés ont essuyé leurs pieds avant d'entrer, comme ils en ont l'habitude; les garçons ne se donnent pas cette peine-là!

Le réalisme

LES HORIONS douloureux et les blessures sont quelquefois le prix payé par les acteurs et actrices qui veulent du réalisme dans leur jeu. Dans la production "américanisme contre bolchévisme", Wallace Beery fut poignardé par un "bolchéviste" trop enthousiaste de son rôle; il a fallu faire plusieurs points de suture avant que l'acteur pût continuer. Quelques jours plus tard, c'était le tour de Louise Glaum qui eut un bras

quelque peu malmené dans une lutte ardue faisant partie de son rôle.

—Après-tout, qu'est-ce que cela fait! dit-elle, la scène n'en est que meilleure car elle en a davantage l'aspect de la réalité.



VALBERT RAY - REGIESSON WILLIAM FOX

La tempête artificielle

DANS "A man's fight", où Dustin Farnum tient le premier rôle, il y a une scène au cours de laquelle le vent souffle en tempête effroyable. On ferme en hâte les fenêtres, dans la rue un ivrogne est culbuté, un chinois voit s'envoler tout le linge qu'il porte dans un panier, les articles disposés devant un magasin filent avec rapidité vers une destination inconnue...

L'homme a-t-il donc le pouvoir de commander maintenant aux éléments? Non, mais il a des hélices d'aéroplane et des moteurs à gazoline; les deux combinés et placés convenablement près du "moulin à pellicules" produisent à volonté tout ce bouleversement.

Les requêtes aux actrices

TOUTES les célébrités du film reçoivent une extraordinaire quantité de lettres, il en vient de toutes les parties du globe mais toutes ne se bornent pas à des compliments d'admirateurs. Certaines personnes demandent des photographies, d'autres de l'argent ou des bijoux et jusqu'à des robes et des chapeaux! Une fille demandait à Virginia Pearson de lui

donner un magnifique manteau d'hermine quand elle n'en voudrait plus!

—Cela me ferait assurément plaisir de contenter tous ces désirs, dit la célèbre actrice, mais s'il m'avait fallu donner toutes les robes, tous les manteaux, chapeaux et autres vêtements que l'on me demande, il y a longtemps que je n'aurais plus d'habits et plus d'argent pour en acheter.

TOM SANTSCHI n'ose pas se servir de ses poings, même dans les batailles simulées des films car il craint de taper trop dur. Déjà, étant jeune garçon, il avait le coup de poing vigoureux; malgré son jeune âge, il était devenu amoureux d'une fille, mais il avait un rival. Cela devait finir fatalement par une bataille; elle fut terrible. Le jeune Tom cogna si fort qu'il eut peur d'avoir tué son adversaire; pendant de longues heures il eut l'esprit rempli de sinistres visions de tribunaux et de prisons...

Et le pire de tout, ajoute Santschi, c'est que la fille m'a lâché et a épousé plus tard mon rival!

Une loi nécessaire

UNE LOI a été récemment votée aux Etats-Unis qui interdit la reproduction de films anciens sous un nouveau titre, et spécifiant que toutes les parties d'un même film incorporées dans un film soi-disant inédit, doivent être soigneusement indiquées de telle façon: "qu'il soit prouvé clairement, distinctement, définitivement et sans erreur possible, qu'elles aient été projetées antérieurement."

C'est là une juste mesure, comblant une lacune qui permettait au "producer" américain certains procédés plutôt désavouables. Par exemple on peut citer le cas d'un drame qui sur 3600 pieds de film en contenait 1800 déjà exhibés deux ans auparavant.

Le drame historique

IL SEMBLE que le public américain devienne de plus en plus las du drame moderne interprété par des artistes vêtus de vestons modernes aux

couleurs sombres dénués de pittoresques. Douglas Fairbanks va bientôt paraître à l'écran portant le pourpoint au col en dentelle de Flandres, les bottes molles évasées des mousquetaires, Tom Mix, en chevalier caparaçonné d'armures, de la cour du roi Arthur, et voici maintenant que Dustin Farnum à son tour se propose d'interpréter prochainement en costume romantique; bolivac et redingote bleu de roi: "Le Chevalier d'Harmental", d'Alexandre Dumas père.

☆☆☆

Une illustre figuration

C'EST celle que l'on verra prochainement dans un film édité par "La Mutual Film Corporation," de New-York.

Le scénario est des plus simples: une modeste paysanne se transforme progressivement, et gagne, tous les jours, un peu plus en éducation et en beauté, jusqu'au point de devenir une femme du monde très accomplie.

La dernière scène se passe à New-York, dans un salon "chic" de la 25e avenue, et nous y voyons la paysanne d'autrefois entourée de sénateurs authentiques, d'écrivains et de boxeurs célèbres, d'artistes de talent, tels que la Cavaleri, Trettrazini, etc.

Enfin, pour corser l'effet, le rôle de jeune premier était tenu par M. Jiquel Lause, notre ancien ministre plénipotentiaire à Haïti.

Les Américains font bien les choses!...

☆☆☆

Son début sur la toile

QUAND Dorothy Phillips était encore petite fille, elle reçut un cadeau qui lui fit grand plaisir. C'était une lanterne magique. Un jour, un ami de la famille vit le jouet et demanda aux parents de lui prêter une photo de la jeune fillette; il en fit un cliché sur verre qu'il donna à l'enfant. On s'imagina sa joie lorsqu'elle put se "projeter" sur un écran elle-même. Elle ne se doutait alors que plus tard elle devait apparaître sur d'autres écrans dans des théâtres bondés de spectateurs. Aujourd'hui, elle est arrivée à la célébrité mais il est certain que son "début" enfantin, en famille, compte parmi les meilleurs souvenirs de sa carrière artistique.

Le rêve

DOUGLAS FAIRBANK a fait, il y a quelque temps un rêve en apparence banal: un de ses domestiques lui tira un coup de pistolet. Où l'affaire devient plus intéressante, c'est que, la

même nuit, le domestique fit le même rêve. L'acteur, cependant, n'était pas blessé car la balle n'avait fait que de traverser une de ses poches. Mais, dans cette poche, il y avait un gros rouleau de billets de banque qui fut complètement abimé.

Il y a des blessures d'argent qui font parfois souffrir autant que les autres, même en rêve...



LINOR FAIR. DIRECTION WILLIAM FOX

Ceux qui sortent du tombeau

UNE chose étonnante quoiqu'au fond bien naturelle, c'est le fait de voir apparaître et se mouvoir sur l'écran, en pleine illusion de vie, les acteurs ou actrices couchés depuis de longs mois dans la tombe. C'est ainsi que revivent, de temps à autre, Florence LaBadie, Sydney Drew, Harold Lockwood, Blanche Dufrêne et autres célébrités disparues.

Tel que Lazare jadis, les morts d'aujourd'hui sortent du tombeau grâce au Cinéma.

☆☆☆

L'erreur de la vieille dame.

LES SCENES cinématographiques prises en plein air attirent toujours l'attention mais le public reconnaît vite ce dont il s'agit. Toutefois, il se trouve encore des personnes qui se trompent aux apparences comme il est arrivé récemment, à Londres, à une vieille dame. On "filma" en pleine rue un accident supposé d'automobile; un homme gisait sous le voilage et paraissait en piteux état, des spectateurs intéressés assistaient à la scène à laquelle ils semblaient prendre beaucoup de plaisir.

Cela choque une vieille dame qui passait et qui crut que "c'était arrivé". Elle se mit à crier: "Au meurtre!" d'une voix perçante et ameutait tous les passants, y compris la police. Il lui fallut de longues explications pour la convaincre de son erreur et

peut-être n'est-elle pas encore complètement persuadée de la vérité aujourd'hui.

☆☆☆

Le truc du bébé

N'AYANT personne pour garder le bébé à la maison, un jeune ménage l'emmena passer la soirée au cinéma. Il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient en place quand le bébé commença une sérénade fort désagréable pour les voisins. Le public ne tarda pas à crier, et le directeur de l'établissement, ennemi du désordre, informa les parents qu'il préférerait rembourser leurs places ce qui fut fait.

A quelque temps de là, ils retournèrent au même établissement, et l'on était à la deuxième partie du programme que le mioche n'avait pas encore élevé le moindre cri. Comme le papa avait vu le plus intéressant du programme, il se pencha vers sa femme et lui souffla:

—Pince, donc le moutard pour qu'on nous rembourse nos places!

☆☆☆

Films et chirurgie

A PROPOS de films de propagande, mentionnons en passant le très gros effort fait par H. Griffith en présentant le drame intitulé: "La fin de la Route" (The End of the Road).

Ce film publié sous les auspices de la Ligue nationale pour la lutte contre les maladies vénériennes, et du Ministère de l'hygiène publique est admirablement mis en scène. Trop bien pourrait-on dire, car il traite avec un épouvantable réalisme un sujet particulièrement pénible. Ataxie locomotrice, paralysie générale, ulcères, etc., rien n'a été omis, et l'on assiste même à une opération qui a tout l'air d'être authentique.

Au point de vue propagande c'est admirable, mais au point de vue purement cinématographique, en dehors de la réclame un peu spéciale que peut comporter une oeuvre pareille, c'est plutôt fâcheux. Le public va au cinéma pour se distraire et non pour assister à une dissertation médicale. Pourquoi pas un drame sur: les maladies de fote et leurs traitements?

☆☆☆

L'extension.

SAMUEL GOLDWYN, directeur de l'importante maison d'édition Goldwyn Cie de Los Angeles, va en Angleterre pour surveiller la construction des nouveaux ateliers qu'il y fait édifier et qui seront prêts dans deux ou trois mois.

Harold Lloyd devait quitter la Cie Pathé, car il était tenté par les sommes rondelettes que d'autres Cies lui offraient; il ne les a cependant pas acceptées.

Mais il n'a pas refusé l'augmentation de mille dollars par semaine que lui a donnée la Cie Pathé.

☆☆☆

Gaby Deslys, qui a visité récemment les Etats-Unis, vient de signer un contrat avec une Cie italienne, la "Unione Cinematographica italiana". Elle touchera le modeste salaire d'un million de dollars.

La dorure des étoiles d'ici-bas finira par faire pâlir l'éclat de celles d'en haut.

☆☆☆

Théda Bara qui joue principalement les rôles de "vampire" déclare que ce jeu-là lui fait souvent mal au cœur. Un vampire, dit-elle, inspire encore moins d'amour qu'un gros homme; une femme dans ce rôle acquiert la réputation de savoir trop "rouler" les gens et personne n'a confiance en elle.

Comme quoi l'argent n'est pas tout dans la vie. Il faut aussi "un peu d'amour..." On s'en doutait déjà.

☆☆☆

Ethel Grey Terrey, de la Cie Goldwyn, a débuté au Cinéma à l'âge de trois mois dans le rôle d'un bébé qui braille.

On fait ce qu'on peut à cet âge-là...

☆☆☆

Doris Pawn est née le 29 février 1896. Elle ne peut célébrer son anniversaire qu'une fois tous les quatre ans.

Voilà qui est économique pour sa famille.

☆☆☆

Lawson Butt aime beaucoup jouer du piano. Quand il n'est pas occupé au studio de sa Compagnie, il passe les trois quarts de son temps à pianoter.

Tout le monde a ses défauts.

☆☆☆

Nick Cogley a un oncle dans le Parlement d'Angleterre.

Il ne faut pas le blâmer pour cela; on ne sait pas ce qu'on peut devenir soi-même.

☆☆☆

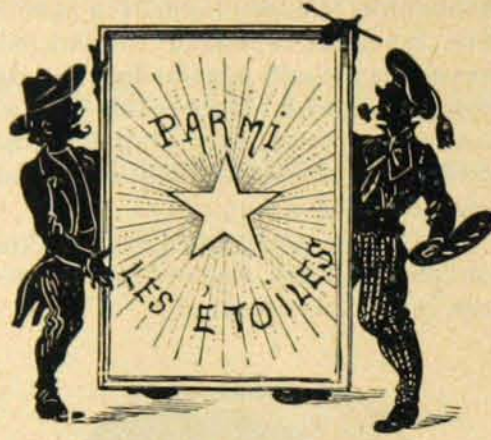
William Harvey, de la Cie Fox, a débuté dans la vie comme garçon d'élevateur.

Après avoir élevé les autres, il s'est élevé lui-même.

☆☆☆

Gladys Brockwell admet qu'elle est superstitieuse; elle trouve malchanceux de passer au pied d'un mur qui s'éroule, d'être treize à table s'il n'y a à manger que pour douze, de vouloir passer de force au travers d'une porte vitrée, d'employer de l'acide carbolique comme lotion pour le visage, etc. A part de ces exemples et quelques autres du même genre, elle n'est pas superstitieuse.

Souhaitons à tout le monde d'être comme elle.



William Farnum, ces derniers temps, avait voulu voir, dans un théâtre, un de ses propres films mais il ne put entrer car il y avait déjà trop de monde.

Ce sont parfois les cordonniers eux-mêmes qui sont les plus mal chaussés.

☆☆☆

Jack Richardson, de la Cie Goldwyn, a été le gagnant d'un concours peu banal; un prix consistant en une paire de jolis boutons de manchettes en diamants devait être donné à l'acteur jouant des rôles de "villain" et que le vote populaire désignerait comme le plus "villain des vilains". Jack a eu cent mille votes.

Nous en connaissons d'autres qui ne sont pas acteurs et qui pourraient bien récolter un million de votes, mais pas de boutons en diamants.

☆☆☆

Clemenceau—on s'étonne de voir ce nom dans cette page car il s'agit bien du "Tigre"—Clémenceau, donc, aura prochainement une de ses oeuvres représentée par la Cie William Fox.

La politique n'exclut pas la comédie.

☆☆☆

Claire du Brey a du chagrin. Elle a perdu, ou on lui a volé son chien auquel elle tenait beaucoup; elle a fait faire de nombreuses recherches mais sans résultat.

Il y eut jadis, la fameuse complainte "C'est la mère Michel qu'a perdu son chat." En aurons-nous une nouvelle: "C'est la p'tite Du Brey qu'a perdu son chien"?

☆☆☆

Cecil B. de Mille a terminé la mise au point de sa récente production intitulée: "Pourquoi changer d'épouse?"

Il semble que ce film devait être complété par un autre ayant comme titre: "Pour en prendre une pire."

☆☆☆

Vivian Martin, comme d'ailleurs plusieurs autres étoiles, excelle à préparer de bons petits plats et nombre de ses recettes culinaires ont été publiées dans les journaux.

Le Cinéma serait-il l'école de la perfection féminine?

☆☆☆

Zoe Ray dit qu'elle n'épousera jamais un homme qui boit ou qui sacré et qu'elle s'aperçoit quand un homme a ces mauvaises habitudes, simplement à sentir son haleine.

Y en a-t-il donc dont les sacrés sont parfumés?

Frank Campeau vient de signer un contrat à long terme avec la Cie Douglas Fairbanks pour jouer les rôles de "villain" dont l'excellent artiste s'acquitte d'ailleurs fort bien.

Etre payé cher pour faire le "mauvais garçon" c'est encore une des surprises du Cinéma.

☆☆☆

William S. Hart a engagé Tom Santschi pour un rôle important dans sa prochaine production. La hauteur combinée de ces deux hommes est à peu près deux fois et demie celle d'un homme ordinaire.

Ce sont des étoiles de première grandeur.

☆☆☆

Za Su Pitts étudie les moeurs des singes, leurs goûts et leur "langage".

Espérons qu'elle ne veut pas faire allusion à ses admirateurs.

☆☆☆

Charlie Chaplin, Mary Pickford et Douglas Fairbanks ont été des acteurs de théâtre "parlé" à un modeste salaire avant de toucher les sommes fabuleuses que leur vaut "l'art muet".

Ce qui prouve une fois de plus que, si la parole est d'argent, le silence est d'or.

☆☆☆

Monroe Salisbury possède un paletot fait en poil de chameau; il le porte toujours quand il joue un rôle dont la scène se passe dans le désert, car il prétend qu'avec ce vêtement il est bien dans la note voulue et dans la couleur locale.

Il ne nous dit pas s'il peut également alors, comme les "vaisseaux du désert", rester huit jours sans boire.

☆☆☆

Will Rogers prétend que la principale pièce de sa garde robe c'est une bonne longueur de corde pour fabriquer des lasso.

Espérons qu'il ne dédaigne pas non plus une petite largeur d'étoffes pour se faire des culottes.

☆☆☆

Bill Duncan aime la crème à la glace au point de s'en bourrer à en attraper de sérieuses indigestions.

Nous en connaissons beaucoup qui sont "étoiles" en son genre sous ce rapport-là.

☆☆☆

Nazimova a la réputation d'être très démocrate; comme preuve on cite le fait qu'elle a parlé pendant une heure et demie avec un charpentier de son studio pendant que les grands boss pestaient en l'attendant.

Nous ignorions qu'on appelait cela "démocratie" maintenant...

☆☆☆

Théodore Roberts devient pas mal chauve mais ça le laisse indifférent; il ne craint qu'une chose, dit-il, c'est que les mouches qui prennent sa tête pour un garage ne viennent à glisser et à se casser une patte.

Qu'il se mette donc un peu de cendre sur la pomme...

☆☆☆

Au moment d'aller sous presse, nous apprenons la mort de Gaby Deslys dont il est question dans cette même page.

C'est un contrat de longue durée qu'elle n'avait pas prévu.

The Fear Market

(Le commerce de l'Intimidation)

Production de la Cie Realart.
Nouvelle d'Amelia Rives.
Direction de Kenneth Webb.

Principaux rôles :

SYLVIA STONE ALICE BRADY
Ettare Forni . . . Frank Losee
Jim Carson . . . Fred. Burton
Bob Sayres . . . Bradley Barker
Mme Hill Edith Stockton

Quelques mots sur cette pièce.

Dans ce film, Alice Brady est en excellente posture pour donner toute l'ampleur de son talent émotionnant.

Elle remplit le rôle de Sylvia Stone, fille du Mayor Stone qui demeure à New-York et possède une grosse fortune. Soit que cette fortune ne lui suffise pas, soit à cause de ses goûts malsains, cet homme est le propriétaire d'un journal très indiscret qu'il emploie à faire du chantage (black-mail). Sa fille ignore ce détail mais elle doit l'apprendre dans de pénibles circonstances.

Une de ses amies, Laura Hill est un jour l'objet de menaces de la part d'un des agents du Mayor; on lui demande de verser dix mille dollars, faute de quoi on se chargera de mettre le trouble dans son ménage.



Incapable de réunir la somme exigée, affolée par les menaces faites, Laura Hill se laisse aller au désespoir et se donne la mort.

Sylvia, très affectée par cet événement jure qu'elle découvrira le propriétaire du journal et vengera sa malheureuse amie.

La tâche est rude et surtout décevante par sa conclusion quand Sylvia connaît que l'auteur de tout le mal n'est autre que son père. De multiples incidents d'une poignante émotion ajoutent un intérêt puissant à ce drame dans lequel Alice Brady affirme une fois de plus ses qualités peu ordinaires comme actrice.



Le partenaire d'Alice Brady, dans "The Fear Market" est Henry Mortimer qui a joué récemment avec Dorothy Dalton dans "His Wife's Friend". Frank Losee qui joue le rôle du Mayor est un des meilleurs types de "vilains" qui existent; il est à la scène depuis plus de cinq ans.

LE SUCCES DE CONSTANCE BINNEY

Inconnue du public il y a seulement deux ans, Constance Binney a conquis la renommée avec une rapidité presque sans exemple; sa brillante carrière ressemble à la vie de certaines héroïnes dont elle joue les rôles au Cinéma.

Née à New-York d'une vieille famille américaine, Constance Binney a reçu sa première éducation dans un couvent de Paris. Encore toute jeune, elle revint dans la Nouvelle-Angleterre pour compléter ses études.

Au cours d'une comédie jouée par les élèves à l'école et dans laquelle la jeune Constance tenait un rôle, elle attira l'attention de Winthrop Ames



le fameux producteur qui se trouvait là par chance. Il proposa un engagement de théâtre à la jeune fille mais il rencontra une forte opposition de la part des parents; à force de persévérance, néanmoins, leur consentement fut obtenu et peu après, la future étoile faisait ses réels débuts au théâtre.

Ce fut le commencement de la célébrité, les directeurs de Cinéma eurent l'intuition de ce qu'elle pouvait faire dans ce nouveau genre et elle parut pour la première fois dans "Sporting Life" production de Maurice Tourneur. Elle y révéla de telles qualités que, malgré une carrière artistique relativement très courte, on lui donna l'honneur et la responsabilité d'un rôle d'étoile dans "39 East". Le reste est de l'histoire récente, Constance Binney conquit la faveur du public d'une façon autant dire sans précédent et son succès ne fait que s'affirmer.

Actuellement, elle fait partie de la Cie Realart où elle vient de compléter "Eastwhile Suzan" dans le rôle de Barnabetta dont le "Panorama" a parlé dans un précédent numéro.

ARRIVEZ A L'HEURE

La ponctualité n'est pas le fort des vedettes américaines. Les directeurs des principales maisons d'édition ont adopté, paraît-il, des mesures draconniennes, pour remédier à cet état de choses: deux "étoiles" se sont vu annuler leurs contrats à cause de leurs fréquents retards, et d'autres sont actuellement poursuivies devant les tribunaux en dommages et intérêts.

NOS BEAUTES CANADIENNES

Nous publions dans ces deux pages un premier choix fait parmi les nombreux envois qui nous sont déjà parvenus; le nombre en est restreint, vu l'espace limité. Il y en a d'autres, aussi méritantes, qui paraîtront dans les Nos suivants. Pour les conditions du concours, lire attentivement la page 2.



Juliette Côté



Jenny Bell



Jeanne Martlal



Laure



Antoinette Mireau



Henriette Fréville



Antonia Primeau



Blanche Curadeau



Geneviève Berthot



Evelyne Massie



Louisia Bélanger



Claire Lafrance

Ne manquez pas les numéros suivants dans lesquels paraîtront d'autres photos de candidates.



Estelle Castonguay



Rose Printemps



Grâce Darmont



Georgette Simard



Fleurette de May



Rosette La Nadine



Mayflower



Rita Deschamps



Aillima Neily



Emillienne Daeust



Violette Desbois

APHILSTINE DANS LA BOHEME

Nouvelle de O. Henry.—Scénario de Robert Sanborn.—
Direction, Edward Griffith.—Production Vitagraph

ROLES

Katy Dempsey.....	Edna Murphy
Mme Dempsey.....	Neillie Spaulding
Antonio Brunelli.....	Villian DeWinter
Mme O'Toole.....	Fannie Rice
Flaherty.....	John W. Joss.

SCENARIO

Les temps sont durs, la vie est chère et Mme Dempsey se lamente à la pensée qu'elle ne peut trouver un locataire stable qui paye régulièrement la chambre qu'elle veut louer. Sa fille Kate l'aide de son mieux mais c'est loin d'être l'aïssance surtout dans ce quartier de l'Est habité principalement par de pauvres gens.

Enfin! Voici pourtant un locataire, Antonio Brunelli, qui se présente et sa bonne mine prévient immédiatement en sa faveur; il a belle tournure, d'agréables manières et ses beaux vêtements font supposer que son portefeuille doit être bien garni.

Tout serait pour le mieux s'il n'y avait pas un petit point noir à l'horizon... Une voisine, Mme Toole, vient raconter l'histoire d'un prétendu comte français qui a demeuré quelque temps chez elle puis a "levé le pied" en devant dix semaines de chambre... Bien mieux, il est parti en emportant les pantalons de M. Toole!

Cette histoire désagréable fait soupçonner Antonio d'être, sinon le comte en question, du moins quelque autre intrigant du même genre... D'ailleurs ses habitudes un peu mystérieuses, le silence qu'il garde sur ses agissements, tout cela est bien de nature à confirmer les soupçons...

C'est dommage pour Kate qui avait été tout de suite impressionnée favorablement par le bel étranger! Mais voici que celui-ci paye un mois de chambre d'avance et ce fait lui fait accorder davantage de confiance.

Le mois s'écoule dans les meilleures conditions possibles.



Kate et Antonio sont de bons amis. Décidément, le nouveau locataire est une perle...

Pourtant voici une nouvelle ombre au tableau! Le mois écoulé, Mme Dempsey envoie sa fille demander à Antonio le prix de location pour le mois suivant. Hélas... Le jeune homme a oublié la veille d'aller chercher de l'argent à la banque... Ce n'est qu'un petit retard sans doute, mais a-t-il réellement de l'argent en banque? Voilà encore le fameux soupçon qui revient; décidément, Antonio doit être un paresseux, un escroc bien habillé...

Pauvre Kate, elle qui se sentait toute disposée à l'aimer! Le soir de ce même jour, elle lui avait précisément promis de l'accompagner en ville où il l'avait invitée à dîner; c'était la première fois qu'ils devaient sortir ensemble; serait-ce donc aussi la dernière?

La sortie eut lieu, néanmoins. Antonio la conduisit dans un café italien peut-être pas très grand mais célèbre pour la bonne cuisine que l'on y mangeait.

A la grande surprise de Kate, Antonio l'installa commodément à une petite table puis il s'excusa de ne pouvoir rester auprès d'elle. Que signifiait cette étrange façon d'agir?

La surprise de Kate redoubla quand elle vit l'accueil fait de tous côtés à Antonio; c'étaient des sourires, des poignées de main, des félicitations... Un héros n'eut pas été mieux reçu.

—Ce n'est pas un comte, murmura Kate en elle-même, c'est sûrement un prince...

Elle devait avoir bien vite le mot de l'énigme.

Antonio Brunelli n'était pas un comte, ce n'était pas un prince mais c'était encore moins un "bum"... L'accueil chaleureux qu'on lui faisait était sincère comme il était mérité; tous les fidèles clients du café avaient Antonio en profonde estime car ils lui étaient redevables de cette douce quiétude et de ce confort tout spécial que donne un estomac bien rempli de mets succulents...

Antonio Brunelli était le "chef" des cuisines du petit café italien...

Un opérateur prises de vue de Los Angeles, E. U. A., a inventé une nouvelle méthode par laquelle on produirait des films beaucoup plus clairs, et cela, en se servant de trois ou quatre ouvertures dans le verre lenticulaire au lieu d'une seule.

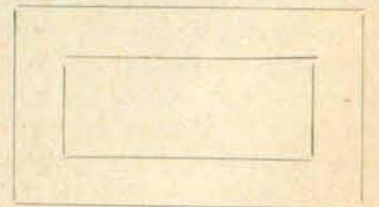
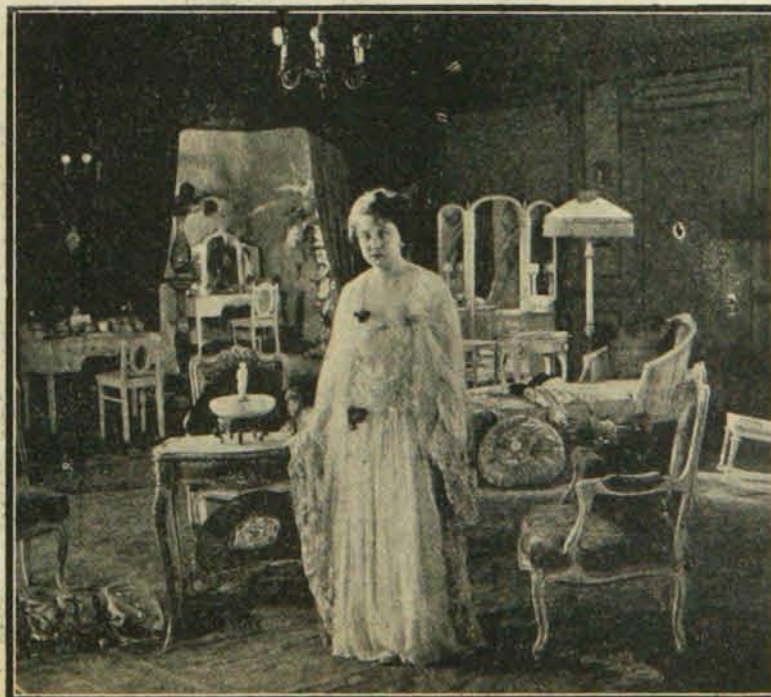
La science a de plus en plus recours au Cinéma. On dit que les recherches des célèbres docteurs C. Monod et Léon du Bouchet sur la guérison des cancers cutanés vont être filmées, par un expert du camera.

Ci-dessous une toilette de haute fantaisie où il est prouvé que la plume ne se porte pas seulement sur les chapeaux; nos lectrices pourront l'admirer dans la célèbre pièce "Everywoman".

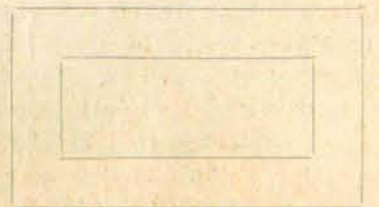


LE LUXE FEMININ

Un riche costume de soirée dessiné spécialement pour Violet Heming à l'occasion du Film "Everywoman." Reproduction de la Cie Paramount-Artcraft.



Dorothy Daiton dans un de ses riches négligés portés dans le récent film de la Paramount-Artcraft, "Other Men's Wives".





EDGAR LEWIS, DE LA CIE PATHE

Edgar Lewis a la réputation d'être un des meilleurs directeurs de Cinéma, ce qui n'est pas un compliment banal, quand on pense au brillant mérite de quelques autres dont nous avons parlé dans de précédents Nos du "Panorama".

Il a débuté, dans ces fonctions, de façon peu ordinaire. Une Cie l'envoya avec quelques "artistes" dans les contrées sauvages de l'Oklahoma. On lui avait dit: "Partez, les scénarios vous rejoindront là-bas." En réalité, c'était une simple ruse. Il n'existait pas de scénarios et la Cie ne s'attendait nullement à ce qu'Edgar Lewis revint avec un ou plusieurs films. Ce n'était que du bluff de la Cie pour faire croire qu'elle avait une de ses sections dans l'Oklahoma.

Le contrat signé, Edgar Lewis comprit la difficulté de la situation; au second lieu, un coup d'oeil sur ses artistes acheva de lui faire voir ce qui l'attendait; le jeune premier rôle avait l'air d'un commis de magasin qui n'a pas travaillé depuis un an; quand au premier rôle femme qui savait, paraît-il, monter à cheval, il était évident qu'on ne lui avait pas demandé d'autres qualités, surtout celle de la beauté.

Le hasard qui est parfois bienveillant devait venir en aide à Edgar Lewis. Au ranch où il était arrivé, il y avait bien une centaine de cow-boys et de cow-girls; il choisit, parmi les filles une jeune fille de seize ans comme principal rôle. Elle était jolie, montait admirablement à cheval et avait de la verve et de l'ambition. Il trouva aussi un chef indien auquel il donna un salaire d'un dollar et quart par jour. M. Lewis, toutefois, n'espère plus qu'il aurait aujourd'hui ses ser-

vices dans les mêmes conditions, l'indien ayant du sans doute entendu parler des salaires actuels.

Le directeur prit un film et, le même soir, écrivit le scénario du second. Le résultat fut excellent et la carrière d'Edgar Lewis s'en ressentit immédiatement.

Aujourd'hui, comme nous le disons en commençant, ce directeur est un des plus compétents qui existent sur le sol américain.

ALBERT CAPELLANI

Toutes les populaires traditions, concernant l'impatience professionnelle des directeurs de Cinéma, sont mises à néant quand on fait la connaissance d'Albert Capellani, ce célèbre directeur français qui a pris en charge Marjorie Rambeau pour la production de séries à la Cie Pathé.



Irène Boyle qui paraît dans les productions d'Edgar Lewis.

Albert Capellani a appris son art à la meilleure école, l'ancienne Cie Pathé, de Paris. De tous les directeurs d'origine étrangère aux Etats-Unis, celui-ci est le plus aimé et le plus respecté à cause de sa courtoisie, de sa patience et de la considération qu'il témoigne aux artistes. Il en serait de même en tous pays car son universelle bonté s'interprète d'elle-même.

Toute personne, jeune ou âgée, qui travaille avec lui a son amitié et devient son amie.

Un de ses chefs-d'oeuvre, ce fut la mise en film des "Misérables" tâche que l'on prétendait impossible et dont il s'acquitta avec génie; cette entre-

prise a prouvé qu'il était non pas un utopiste mais un infatigable travailleur ne reculant devant aucune difficulté.

Albert Capellani est dans la pleine force de l'âge; né en 1874 à Paris il fit de sérieuses études à Ste-Barbe et ensuite passa un an et demi à la Sorbonne. Il conquiert ses diplômes d'ingénieur civil comme le souhaitait son père, un riche banquier de la capitale mais le théâtre l'attirait; il résolut d'embrasser cette carrière, à tout prix.

Il s'occupa d'abord de la publicité faite sur les rideaux de théâtres puis devint, à vingt-cinq ans, directeur d'une modeste troupe de vaudeville.

Plus tard, il rencontra Charles Pathé qui possédait à ce moment-là, un "seul camera" dans son studio! J'ai toujours, dit Capellani, le premier film que j'ai dirigé; il était bien modeste! Intitulé: "Quand le chat n'y est pas, les souris dansent", il représentait la joie de domestiques après le départ de leurs maîtres au théâtre. Il avait 60 pieds...

En ce temps-là, ajoute-t-il, les scénarios étaient inconnus; on représentait surtout de courts incidents comiques qui amusaient la foule et l'on ne se doutait pas des énormes progrès qui devaient se réaliser en peu d'années.

Au commencement de l'année dernière, Capellani a formé sa propre compagnie qui a produit, entre autres "Oh, Boy", avec June Caprice et "The virtuous model" avec Dolorès Cassinelli.

La série de ces productions est loin d'être close, ce qui est une bonne aubaine pour le spectateur.



Albert Capellani.

La jolie mendiante

POUR APAISER LES MECONTENTES

Un "bill", du Parlement anglais, n'autorise la construction de nouveaux cinémas, que sous des restrictions assez sévères. Sir Oswan Stoll, directeur d'une des plus grandes sociétés d'exploitation britanniques, pour satisfaire le conseil municipal de Brighton, qui soulevait des objections, relativement à l'édification d'un vaste cinéma, décidé de loger en des villas spécialement bâties dans ce but, les locataires habitant les maisons actuellement en voie de démolition et, sur l'emplacement desquelles doit se dresser le futur "Palace".

LARRY SEMON

de la Cie Vitagraph

Jadis il faisait des caricatures avec sa plume, aujourd'hui, il les fait en personne. Créateur de cabrioles et de grimaces inédites, il a toujours l'air étonné d'une poule qui trouve une blague à tabac et se demande à quoi ça peut bien servir. Cette candeur, toutefois, n'est qu'apparente, car il a des malices plein son sac et des gestes continuellement imprévus.

Comme on le sait, Larry Semon a signé avec la Cie Vitagraph un contrat de trois années qui lui assure le léger salaire de trois millions six cent mille dollars pour ce laps de temps.

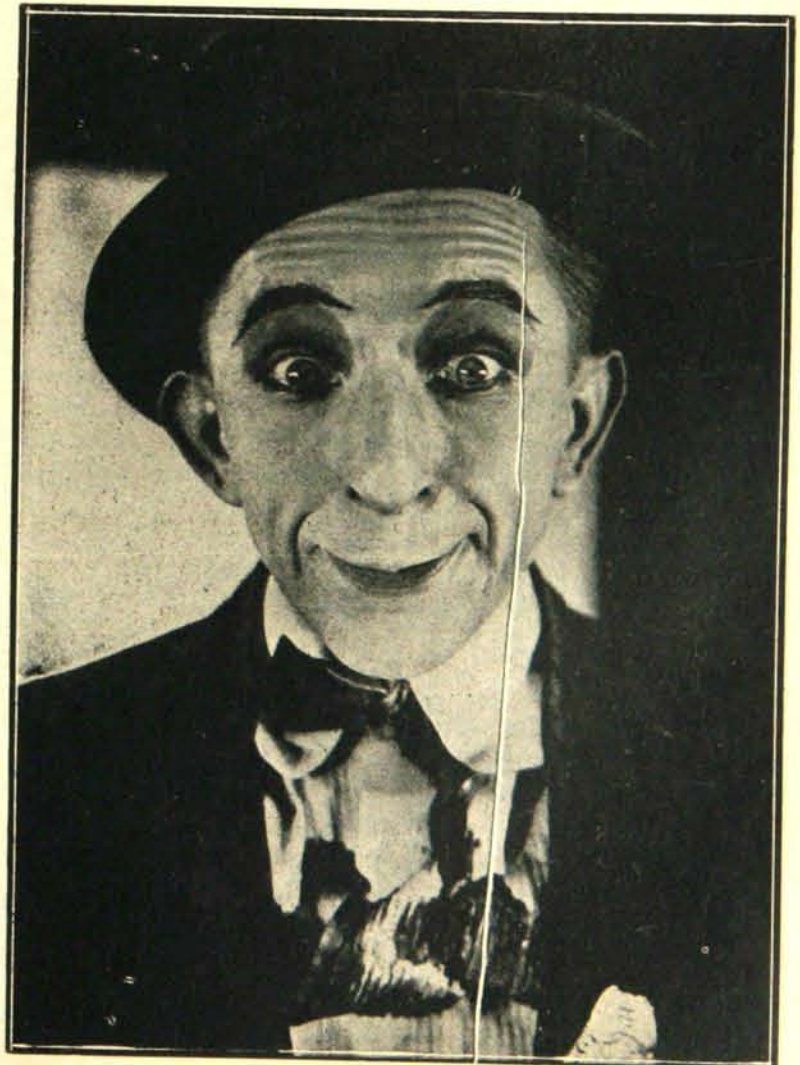


Des rues descendant en zig-zags du côté de la mer et dans lesquelles le soleil met de larges plaques de lumière alternant avec des ombres mystérieuses, les reflets opalins des dômes des mosquées, voilà quelques-uns des effets lumineux spéciaux que l'on voit dans le film "La Vierge de Stamboul".

Pour les besoins de la mise en scène, tout un ancien quartier juif de Constantinople, a été construit avec une fidèle exactitude dans l'immense studio de la Cie Universal; le réalisme est parfait.

Un ruisseau d'eau boueuse court dans un aqueduc de pierre au travers de la ville; à l'extrémité d'une rue on aperçoit le dôme d'une mosquée; des ânes circulent sur les pavés rugueux; les marchands des rues, accroupis, regardent avec défiance la pièce de monnaie qui solde l'achat de l'étranger et la mordent pour s'assurer qu'elle n'est pas en plomb vil.

En réalité, c'est Stamboul dans les moindres détails et c'est dans ce décor que l'on voit évoluer la "jolie mendicante" Priscilla Dean, qui joue son rôle avec un naturel et une grâce ingénue qui sont un des points capitaux de ce beau film.



LARRY SEMON

LE BAISER

Elle. — NON, NON.
 Lui. — UN seul...
 Elle. — NON.
 Lui. — Voyons...
 Elle. — Non.
 Lui. — Mais...
 Elle. — Nn...
 Lui. — Chérie...
 Elle. — N...
 Lui. — ...
 Elle. — Oh, Henri, tu devrais te raser, ça pique..

DRAME DE FAMILLE

Ier acte

L'épouse trouve une photo de fille dans le vêtement de son mari.

Ilième acte

— Je veux le savoir!... Qui est cette fille???

IIIème acte

— Une étoile de cinéma. Je te l'ai apportée pour ta collection.

IVième acte

— Viens que je t'embrasse, chéri!

ENTENDU AUX VUES ANIMEES

La petite fille. — Maman, est-ce que les acteurs de vues animées vont au ciel, après leur mort?

La maman. — Certainement, s'ils ont été bons durant leur vivant.

La petite fille. — Maman, est-ce que Charles Chaplin ira au ciel aussi?

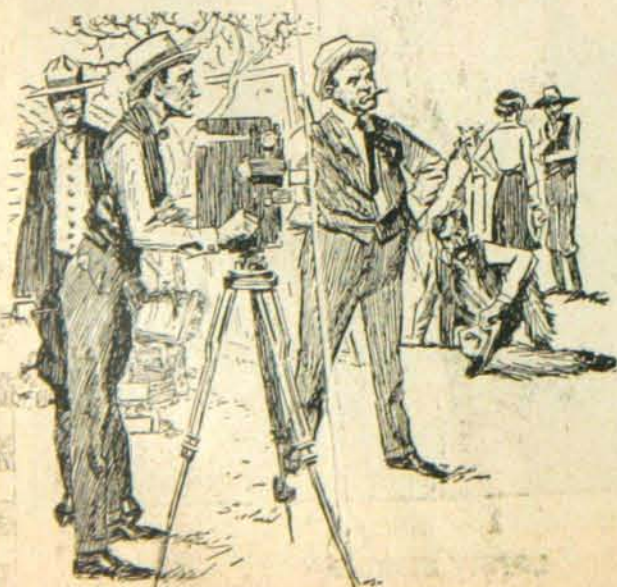
La maman. — Oui, ma fillette, s'il a été bon.

La petite fille. — Est-ce que le bon Dieu rira lorsqu'il le verra?

LES CONSEQUENCES

Maître de Poste. — Pourquoi voulez-vous une augmentation de salaire?

Facteur. — Une étoile de Cinéma est venue demeurer dans notre localité, alors, vous comprenez... un millier de lettres par jour de plus à transporter mérite bien une augmentation de salaire pour le surcroît d'ouvrage que cela me donne.



L'ENIGME

— P'pa, mon oncle m'a dit que si j'étais bien sage, j'irais au ciel...
 — C'est vrai, mon enfant, tous les enfants qui ont été sages vont au ciel.

— Mais toi, tu m'as dit que si j'étais sage j'irais aux Vues Animées... Lequel de vous deux a raison. Je suis anxieux de le savoir.

LE DOCTEUR DANS LES VUES ANIMEES

Le Docteur pour vues animées roule généralement son coton absorbant sur le sel avant de panser la blessure du patient.

Il fait un diagnostic infailible en deux regards et deux minutes.

Il arrive juste à temps pour la mort de la pauvre femme qui laisse dix enfants tous en bas âge, et dans un état complet de pauvreté.

Il porte un habit noir, genre redingote, et des favoris dont un doit être plus grand ou plus court que l'autre.

Il met les oreilles de son stéthoscope de la mauvaise manière.

Il ne se fait jamais payer.

Il a toujours son laboratoire avec lui.

Il arrive toujours pressé.

Il a toujours une montre dans sa poche.

LE METIER

Le général. — Depuis combien de temps la bataille fait-elle rage?

Le soldat (ancien acteur de vues animées). — Depuis cinq rouleaux, mon général.

POUR LA SECURITE

La jeune veuve du vieux millionnaire. — De quelle profondeur creusez-vous les fosses?

Fossoyeur. — Six pieds, madame.

Jeune veuve. — Creusez-la à douze pieds pour mon mari, je paierai la différence.

UNE SCENE D'AMOUR

Il la pressait amoureusement sur son coeur en murmurant ces tendres paroles:

— Tourne-toi donc un peu plus de côté! Es-tu capable?

Dans ses yeux à elle passait la lueur de l'amour infini et elle répondit:

— Fais donc pas ton frais, j'ai pas d'ordres à recevoir de toi!!!

Le public devait pleurer d'attendrissement au baiser final sur l'écran, doux, long, fervent... Mais il ne devait pas entendre ces paroles touchantes:

— Toi, ma catin, c'est bien la dernière fois que je travaille avec une pimèche de ton genre! J'aimerais mieux briser mon contrat avec la Compagnie.

— Splendide! Merveilleusement joué! s'était exclamé le directeur debout près de l'opérateur qui tournait sa manivelle.

LE DRAME DU CHEMIN DE FER

(Scénario d'une vue en un rouleau.)

La jeune fille — c'est l'opératrice du télégraphe — est vue à son travail. Elle porte une robe courte, parce que toutes les jeunes filles du télégraphe, dans les vues, portent des robes courtes, elles ont tellement de travail à faire avec leurs jambes et leurs pieds avant de passer par "le bureau de censure".

On voit passer deux trains, histoire de montrer au public que nous sommes dans une gare et que le film représente un drame de chemin de fer.

Le conducteur du train numéro 7 vient causer avec Rosette, l'opératrice.

Le numéro 7 part; Rosette reste seule.

Rosette a un mouvement d'horreur pendant que le télégraphe enregistre que des cambrioleurs viennent de s'emparer d'un train de vieux chiffons de papier. Le mécanicien et le chauffeur ont été jetés à bas du train et le train voyage sans contrôle. Que faire? Il est trop tard pour prévenir le train numéro 7.

Rosette sort du bureau et regarde le long de la voie. Elle va et vient deux fois sur la plate-forme; le vent prend dans ses jupes, histoire de montrer ses bas de soie au public.

Vue du train numéro 7 qui voyage sans savoir ce qui l'attend. Le sifflet siffle réellement. L'homme, au piano, soufflant dans une petite trompette qu'il a donnée à son garçon au jour de l'an de l'année dernière.

Vue du train des cambrioleurs; ceux-ci sont affolés, ils ne peuvent quitter le train.

Rosette n'hésite pas. Elle prend le "chariot-à-bras" de 500 livres et le met sur la voie. Elle part dans le vent. Elle se met à la poursuite du train numéro 7. Applaudissements dans le poulailler.

Rosette est bien jeune pour entreprendre une semblable mission, mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter à ces détails lorsque le train numéro 7 est en danger.

Rosette abandonne le charriot et saute sur un cheval qui broute dans un champ. On admire les chevilles de Rosette.

Une course sur la route. Le train ayant à faire plusieurs courbes, il est, grâce à Dieu, possible de faire les quatre milles en ligne droite pendant que le train numéro 7 fera les quarante milles de courbes qu'il a à faire avant d'arriver au point où Rosette le rencontrera, si elle n'arrive pas trop tard. Anxiété dans le poulailler. Le cheval file toujours.

Vue du train numéro 7. Tout le monde est calme. Le mécanicien fume sa pipe, il ne se doute pas; s'il se doutait...

Vue du train des cambrioleurs, rempli de vieux chiffons de papier. Les cambrioleurs sautent les uns après les autres. Le train est seul, et il va, il va. C'est horrible.

C'est horrible.

Rosette abandonne son cheval et saute dans une automobile.

Les quatre pneus crèvent.

Rosette abandonne l'automobile et saute dans un yacht à gazoline.

Rosette abandonne le yacht et grimpe aux piliers du pont. Enfin, elle est rendue. Si vous avez remarqué des invraisemblances, gardez-les pour vous. Lorsqu'on a les passagers du train numéro 7 à sauver, il faut qu'une jeune fille se remue.

Rosette monte au sommet du pont. Elle attend.

Le train numéro 7 entre sur le pont. Rosette se laisse tomber dans la voiture au charbon; heureusement pour

elle, la compagnie se sert du charbon mou. Elle n'est pas blessée, contrairement à ce que pensaient les spectateurs. Elle court à l'engin et supplie l'ingénieur, "pour l'amour du bon Dieu", de revenir sur ses pas. Ce qu'il fait. (L'influence des femmes sur les chemins de fer.)

Vue du train des cambrioleurs.

Rosette saute du train numéro 7 et ouvre le pont. Mouvement d'anxiété dans le poulailler, le balcon et la première galerie. Rosette procède seule à l'ouverture du pont. Il n'y a aucun acteur pour cacher la vue aux spectateurs.

Le train des cambrioleurs arrive au pont et plonge dans le vide avec l'élégance d'Annette Kellermann. Il disparaît. Le numéro 7 est sauvé. Hourra! Rosette s'en revient à la gare à bord du train numéro 7, au risque d'avoir une nouvelle collision. Mais que le public se rassure; il est en face d'une vue en un seul rouleau.

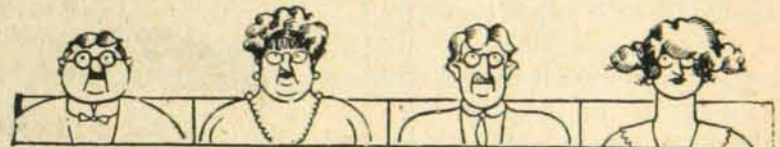
Arrivée à la gare. Rosette souhaite bon voyage au train numéro 7 pendant que tous les passagers du train agitent leurs mouchoirs et que quelques-uns laissent tomber des dollars aux pieds de la jeune fille.

Le train part. Rosette est heureuse, elle a fait son devoir de bonne opératrice de télégraphe pour les vues animées.

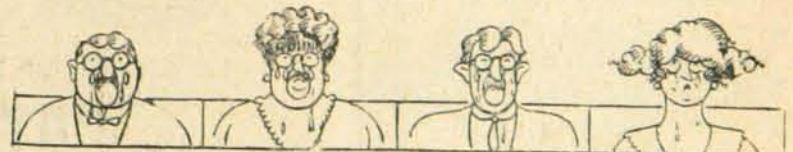
— 0 —

GENDRE DE FORCE (Dans la maison)

Un film sensationnel et ultra-rapide



La jeune fille et son amoureux se jurent un amour éternel.



Mais le papa n'est pas de cet avis, il séquestre la douce poulette dans sa chambre.



Un bandit masqué pénètre dans la maison et enlève la jeune fille.



C'était l'amoureux déguisé venu chercher sa dulcinée pour l'épouser.

CINEMA DE FAMILLE

Le phonographe conserve pour la postérité, dans les caves de l'Opéra, à Paris, la voix des incomparables ténors; le cinématographe enregistre au jour le jour, pour l'Histoire (avec une majuscule), les moindres gestes de nos souverains. N'est-il pas à propos de démocratiser cette belle découverte?

Dans "Hernani", le vieux don Ruk Gomez de Silva contraint don Carlos à écouter l'histoire de ses quinze ancêtres; ne serait-il pas plus amusant que les ancêtres le contassent eux-mêmes?

Au lieu d'un album des photographies familiales, nos descendants auront dans leur salon un phono-cinéma (petit modèle) où les parents et amis se manifesteront complètement

L'absence ne sera plus un supplice pour les coeurs aimants. Le gendre aura toujours à sa portée les mines gracieuses et les doux accents de sa belle-mère. Nous entendrons avec délices la répétition des cris que nous poussions en faisant nos dents de lait.

C'est un champ immense qui s'ouvre à l'activité industrielle. On a d'ailleurs déjà commencé de mettre en circulation des cinémas de salon. L'application pratique aux cérémonies et scènes de famille n'est qu'une question de jours.

Quand l'homme pourra suivre la vie de ses aïeux de génération en génération, quand il écouterà leurs paroles et qu'il verra leurs gesticulations il fera une découverte étonnante. il s'apercevra que "c'est toujours la même chose".

CURIEUSE AFFICHE

On lisait dernièrement à la devanture d'un cinéma étranger une affiche ainsi conçue: "Moscou en feu. Film des plus palpitants qui donne au public l'impression du grand incendie de Moscou. La neige et le manque d'eau donnent un aspect très spécial aux manoeuvres des pompiers."

Le roi des comédiens

HAROLD LLOYD

dans ses comédies en deux rouleaux continue à remplir les principaux théâtres.

Voyez-le dans

"Bumping into Broadway"

"Captain Kidd's Kids"

"From Hand to Mouth"

"His Royal Slyness"



— BIENTOT —

LE CHAMPION DU MONDE

JACK DEMPSEY

dans une nouvelle série qui a coûté un million.

"DAREDEVIL JACK" est le nom et chaque épisode est remplie d'Incidents sensationnels et périlleux.

Soyez certain qu'elle soit montrée dans :-: votre théâtre favori :-:



UNE GRANDE PRODUCTION

"OTHER MEN'S SHOES"

Une vue qui plaira à tous.

Un appel au coeur. — De grands moments

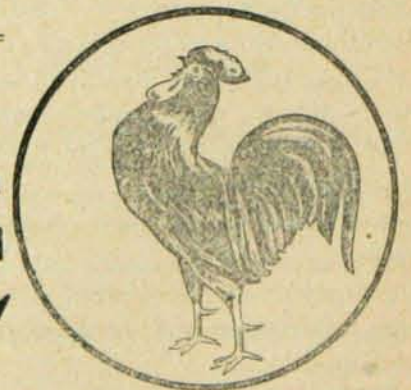
C'est ce qu'il y a de plus nouveau en direction et en photographie.

SPECIALTY FILM IMPORT LIMITED

DISTRIBUTEURS
DES FILMS

PATHE

AU CANADA



Questions Diverses :

Il nous arrive fréquemment des lettres demandant divers renseignements sur des acteurs ou des actrices. Ces questions nécessitent souvent de longues recherches et de la correspondance avec les Oies de Cinéma. Pour nous couvrir de cette perte de temps et de ces frais, nous ne répondrons donc, à l'avenir, qu'aux demandes accompagnées de 25 cents et dont le signataire donnera son adresse afin qu'il lui soit répondu personnellement.

PROPOS CULINAIRES

Le melon d'eau économique

Quand miss Ethel Teare, des Fox Sunshine Comedies, se pesa, il y a quelque temps, elle s'aperçut que son poids avait augmenté de trois livres au cours d'une semaine... Et elle avait mangé juste un melon d'eau!

—Naturellement, lui dit le Directeur Hampton Del Ruth, c'était inévitable! Il ne fallait pas vous attendre à autre chose. Pourquoi n'avez-vous pas mangé les graines?

Le directeur affirma à Ethel Teare que les graines de melon d'eau avaient la propriété de nourrir tout en réduisant plutôt le poids d'une personne, ce qui constituait un aliment sain et économique.

En conséquence, l'actrice, une fois rentrée chez elle à Hollywood, ordonna une telle quantité de melons d'eau que sa maison ressemblait à un magasin de fruits. Sa cuisinière, une bonne grosse négresse, reçut l'ordre de séparer toutes les graines des melons, ce qu'elle fit; après quoi, elle mangea les melons dont sa maîtresse ne voulait pas.

Quel fut le résultat de ce régime? Miss Teare nous l'apprend.

—Je ne sais, dit-elle, si M. Del Ruth s'est moqué de moi mais toujours est-il que ma cuisinière m'a lâchée... C'était au-dessus de ses forces de manger tant de melons et elle ne pouvait pas se résoudre à les jeter. Le régime de la graine de melon est sûrement économique sous ce rapport que l'épargne actuellement les gages d'une cuisinière jusqu'à ce que j'en aie trouvé une autre...

Gladys Brockwell estime l'art de la cuisine

Gladys Brockwell, l'une des plus populaires étoiles de la Cie Fox, annonce son intention—non d'aller au Pôle Nord en aéroplane ou de s'acheter un manteau de cinq mille dollars—mais de suivre un cours de cuisine scientifique et pratique comme une simple élève.

Elle a fait installer chez elle une cuisine avec tous les appareils et accessoires modernes, s'est munie des meilleurs livres sur la matière, a requis les leçons d'un professeur à Los Angélès et vient de commencer son cours de préparation et de combinaison scientifiques d'aliments.

Comme on lui demandait le motif de cette décision, elle répondit:

—Je n'ai certes pas l'idée de me placer comme cuisinière un jour, d'adopter une famille ou quelque autre semblable chose, mais je crois qu'une vraie femme ne doit pas ignorer la cuisine et j'ai la conviction que je serai meilleure actrice encore...

...De plus, c'est mon idée que toute femme, quelle que soit sa condition devrait en premier lieu apprendre à préparer elle-même sa nourriture et savoir comment la bien préparer; faute de cela elle ne réussira jamais rien complètement dans la vie sauf le rôle d'une sorte d'invalide non intéressante...

...Et puis, une femme peut, à l'instant où elle s'y attend le moins, trouver cette ressource utile pour gagner sa vie; même si elle reste célibataire elle peut quelque jour adopter une famille. Dans tous les cas, la science de la cuisine vaut la peine d'être apprise, je suis convaincue que c'est la pierre angulaire du bonheur dans un ménage.

Ce n'est certes pas mal raisonné pour une étoile. Gladys Brockwell donne là d'excellents conseils et, ce qui est mieux, elle prêche d'exemple.

Dans un ménage, en effet, si l'on conduit la femme par le coeur, c'est souvent par l'estomac que l'on retient l'homme.



CORINNE CRIFITH
In Scene From Vitaphone's
"THE CLIMBERS"

LES VUES ANIMÉES CHEZ VOUS

La prochaine fois que vous donnerez une soirée, offrez à vos invités une représentation de Vues Animées dans votre propre salon.

Vous n'aurez à vous occuper de rien. Nous fournissons tout: l'Appareil, les Vues, l'Opérateur, etc.

Beaux choix de Vues

Dramatiques, Comiques, Instructives, Voyages.

Nous pouvons fournir un programme spécial pour les enfants, si désiré. Aussi Vues sur verre pour projections de lanternes magique.

Pour renseignements et prix s'adresser à

EDGAR GARIEPY,

704, rue St-Denis, - Tel: Est 6272 - Montréal.

UN MESSAGE IMPORTANT



Mesdames,

La meilleure place pour l'achat de vos chapeaux du printemps, c'est à la :

COMPAGNIE DES MODES

533, rue Ste-Catherine est,

où vous trouverez l'assortiment le plus chic et le plus nouveau à des prix défiant toute concurrence.

Une visite vous convaincra.

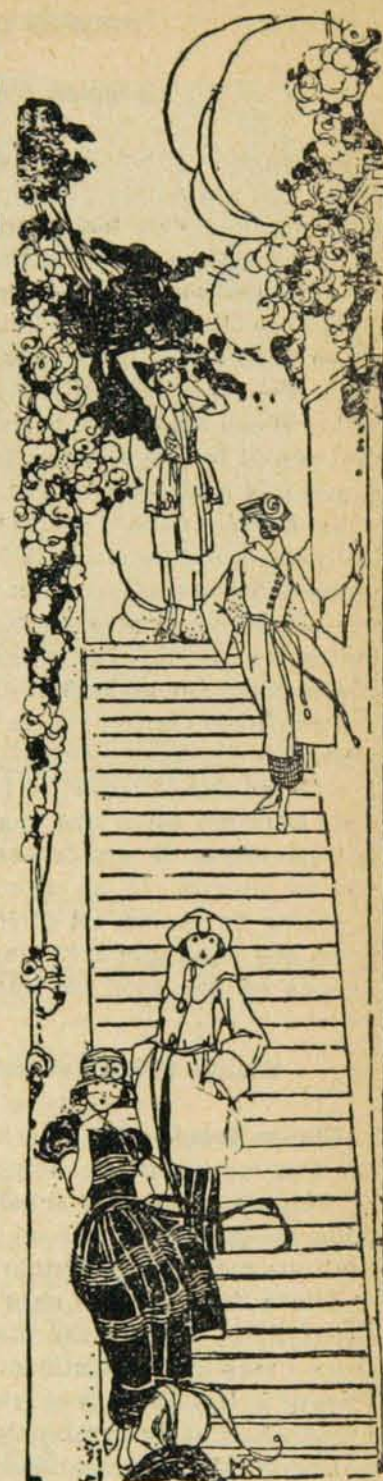
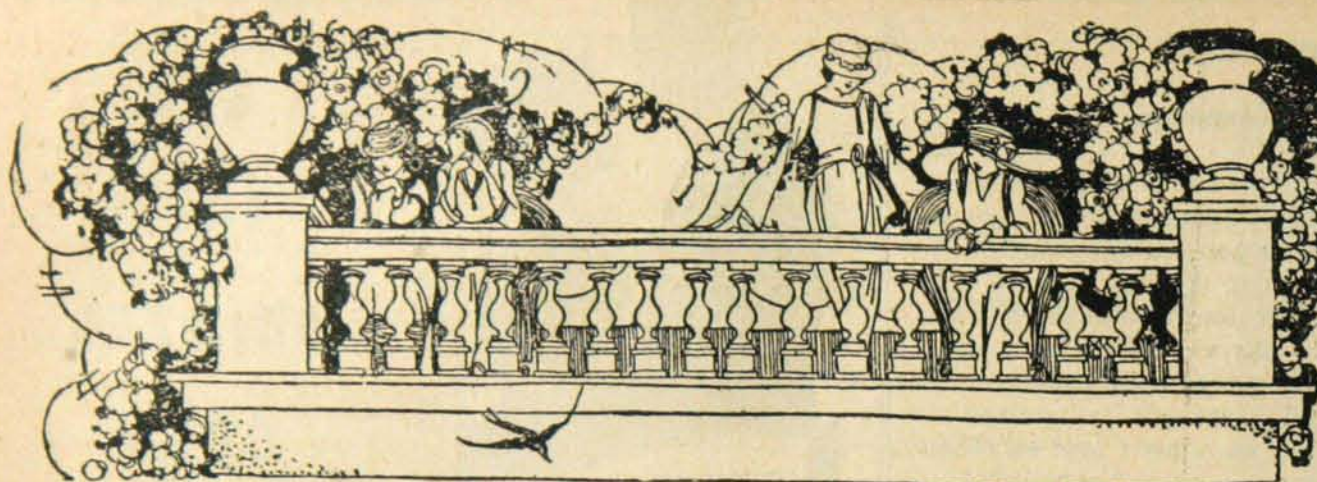
J. B. JODOIN,

PRÉSIDENT.

Tel: Est 5236 Montréal

GROS — DETAIL





Les modes printanières 1920

NOTRE assortiment remarquable et exclusif de marchandises importées ou de style domestique éclipse tous nos étalages des saisons antérieures, comme

**COSTUMES, MANTEAUX, ROBES, BLOUSES,
JUPE DE ROBES, JUPONS, ETC.**

de style parfait, irréprochables comme façon et fini.

Un très grand choix d'étoffes.

Nous vous invitons à visiter **d'abord** nos merveilleuses variétés susceptibles de plaire à notre clientèle la plus difficile.

PRIX EXTREMEMENT BAS

Souvenez-vous que Pâques est de bonne heure, cette année.

MAGASIN

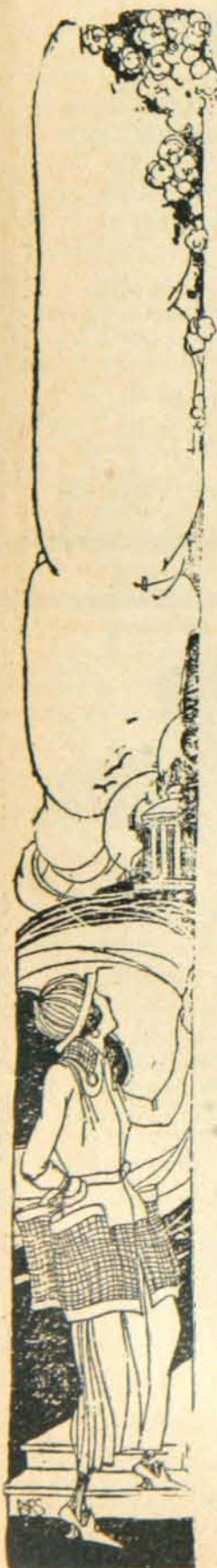
St. Georges **REG.**

MM. Myrand & Rousseau, Prop.

L'établissement le plus progressif

172 rue Saint-Jean,
Québec.

284 rue Ste-Catherine, Ouest,
Montréal.



Conte véridique ou tout au moins vraisemblable

UN ŒUF BIEN FRAIS

Humblement dédié à nos profiteurs, canailles éhontées, qui s'engraissent malhonnêtement de la sueur du peuple et vendent de la marchandise, plus ou moins fraîche, vingt fois le prix qu'elle leur a coûté.

Oscar Naval aimait les oeufs ce qui n'est pas défendu, mais à condition qu'ils fussent bien frais, ce qui est une preuve de bon goût. Mais voilà!... Des oeufs frais, aujourd'hui, autant un "dodo" rôti, ce préhistorique oiseau dont l'espèce est disparue depuis des siècles.

Oscar désespérait d'en trouver quand un jour, dans son luxueux hôtel, il lut cette alléchante indication sur le menu; "Oeufs pondus la veille; arrivage spécial tous les jours."

—Serait-il possible! murmura Oscar Naval qui craignait d'avoir mal lu.

Il n'y avait pas à douter; c'était écrit en toutes lettres.

—Garçon! appela-t-il tremblant de joie contenue, un oeuf à la coque!

—Bien, monsieur, dans une minute.

Quelques instants plus tard, le précieux aliment était déposé devant Oscar. Mais... qu'y avait-il donc d'écrit sur la coquille? La provenance, sans doute...

Non; ce n'était pas cela.

Oscar lut: Si ces mots viennent sous les yeux d'un jeune homme qui désire épouser une belle jeune fille de dix-huit ans, qu'il aille à l'adresse suivante (suivaient les renseignements.)

—Tiens, se dit Oscar amusé, ça n'est pas banal. Eh bien quand ce ne serait que pour voir la personne, je ferai le voyage.

Et puis il mangea l'oeuf.

Pouah! La poule qui l'avait pondu devait avoir l'haleine empoisonnée, à en juger par la saveur de son produit!

—Peut-être, pensa Oscar, que j'ai complètement oublié le goût d'un oeuf frais. A force de manger de la saleté quand on a par hasard quelque chose de bon à se mettre sous la dent, on ne sait plus l'apprécier...

Et puis la pensée de la jeune fille acheva de lui faire oublier l'odeur de l'oeuf frais.

Le lendemain, il se mettait en route pour la destination indiquée.

—Mlle Chose, demeure-t-elle ici? demanda-t-il au premier venu.

L'homme interrogé chercha dans sa mémoire et répondit négativement.

—Pourtant, je suis persuadé du contraire, affirma Oscar, cherchez bien.

—Tout ce que je puis vous dire c'est qu'il y a ici une personne dont la famille portait, je crois, ce nom-là. Peut-être en saurait-elle davantage que moi; tenez, c'est dans cette maison là-bas...

Oscar se dirigea vers la maison indiquée; la première personne qu'il vit fut une brave femme occupée au dehors à laver son linge. Il lui expliqua son histoire.


Au fur et à mesure qu'il parlait, la femme paraissait s'amuser davantage; à la fin, elle éclata de rire.

—Ne cherchez pas plus loin, dit-elle; c'est moi qui avais écrit cela sur l'oeuf...

—Hein! Mais quand donc?

—J'avais dix-huit ans à ce moment-là; aujourd'hui j'en ai quarante-six et il y a déjà quatre ans que je suis grand-mère...

La morale de tout ceci c'est que tant qu'il y aura des "cold storage" et des profiteurs pour les remplir, on en verra des pires encore que celle que je viens de vous con-



VOTRE CREDIT EST BON

PRINCE

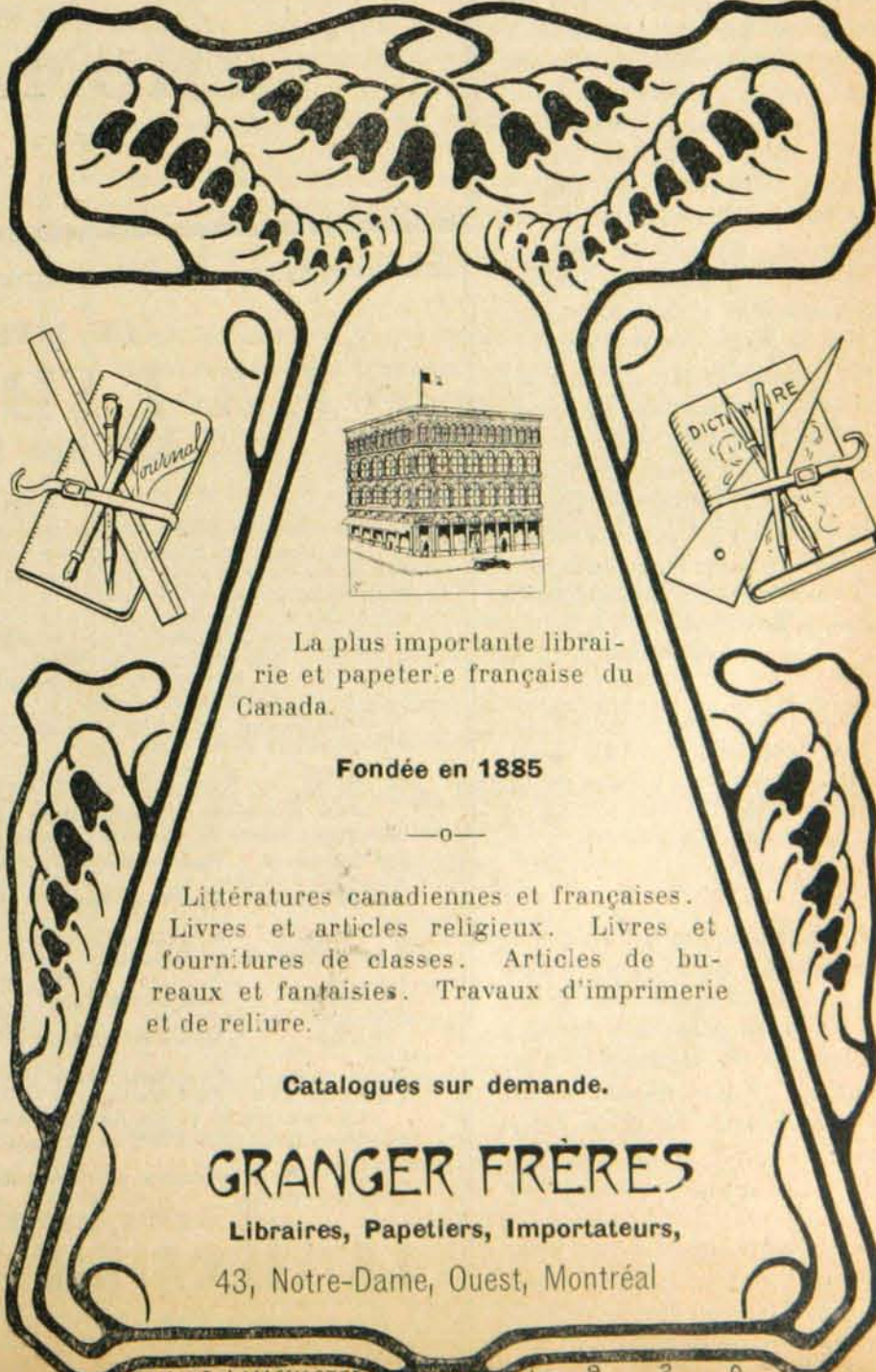
Voyez Notre Assortiment
Avant d'Acheter
Ailleurs

**MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC**

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que
les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitre et Craig, Montréal, Qué.



La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

Fondée en 1885

—o—

Littératures canadiennes et françaises.
Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

Catalogues sur demande.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs,
43, Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND J. MASSICOTTE

DE BEAUX REVENUS

Un rapport de la maison Dow, Jones & Co, une firme de Wall Street qui s'occupe de fournir des informations relatives aux finances estime que les profits approximatifs des théâtres cinématographiques dans les Etats-Unis pendant l'année 1919 auraient atteint \$8,000,000,000, ce qui constitue une augmentation d'environ 20 pour cent sur 1918.

Le rapport constate ce chiffre avec celui de l'industrie du caoutchouc qui a subi aussi une expansion sensationnelle et s'attend à voir le revenu se montant à environ \$700,000,000 pour l'année qui vient de s'écouler.

Suivant des chiffres fournis par Mr. Adolph Zukor le fondateur de la Corporation, 1,200 théâtres nouveaux seraient en voie de construction dans les Etats-Unis. Ces théâtres coûteraient environ \$72,000,000.

A l'appui de ces dires, Mr. Zukor ajoute que le revenu de la Famous Players-Lasky pour les films loués en Amérique et le revenu provenant de la vente et la location d'accessoires se chiffraient par \$500,000. Les affaires de la Famous Players-Lasky à l'étranger se montent à environ \$100,000 par semaine qui doivent également être ajoutés au revenu total à la maison dont il s'agit.

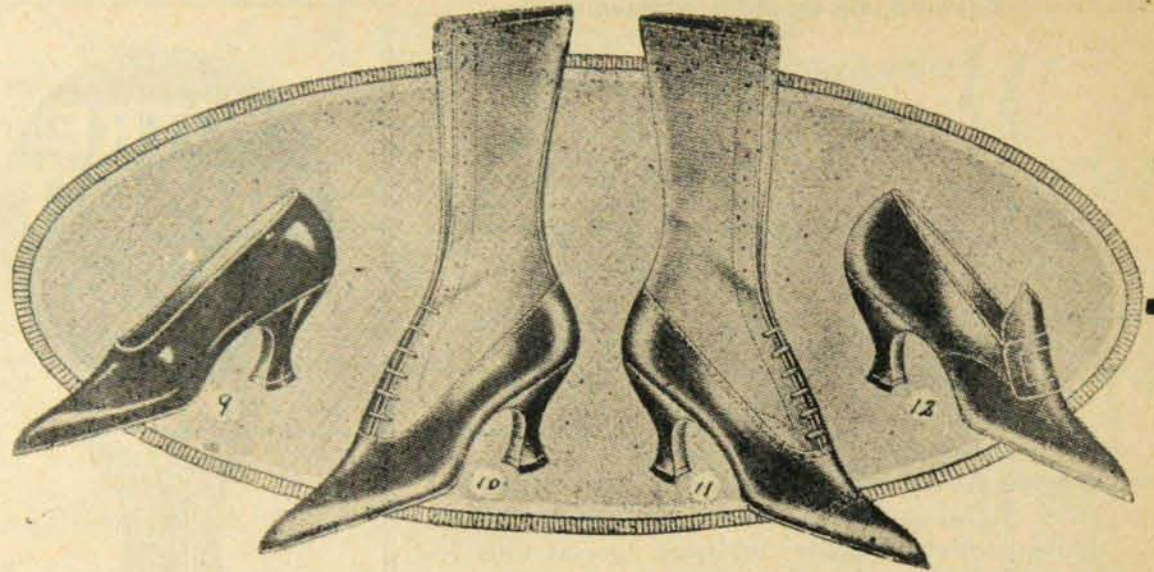
Le rapport de Mr. Zukor a été émis à l'occasion de l'émission d'actions qui ont été offertes sur le marché par la maison Dominick & Dominick, Hallgarten & Company et Kuhn, Loeb & Co. et ces actions sont ouvertes avec cumulatifs pour la balance invendue de \$10,000,000 d'actions favorisées.

On se plaint beaucoup en France que dans les films Américains, les rôles de bandits ou de traîtres soient souvent affublés de nom à désinences française.

Malgré le nombre fantastique de films que l'on présente en France, les maisons d'éditions n'hésitent pas à faire de gros frais. Ainsi, à l'Eclair, M. G. Bourgeois a de beaucoup dépassé 100,000 dollars pour tourner "Le Fils de la Nuit."

M. Louis Lalumière, un Français que l'on peut considérer comme l'inventeur du cinématographe — a été nommé membre de l'Académie des Sciences.

s des camariées



LES MODES DU PRINTEMPS

Naturellement nous avons été les premiers à recevoir les nouveaux modèles. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'on ne trouve nulle part ailleurs un assortiment de Chaussures nouvelles aussi complet et de meilleur goût.

Nous invitons cordialement les lecteurs du "Panorama" à venir visiter notre Exposition du Printemps.

Une seule qualité : la meilleure

THOMAS DUSSAULT

Bottier fashionable

Tel: Est 2434 : : 281, rue Ste-Catherine, est : : Montréal

LE LIVRE FRANÇAIS TRIOMPHE

A LA LIBRAIRIE DEOM

251, Rue Ste-Catherine Est, Montréal.

BIBLIOTHEQUE PLON

Les nouvelles éditions à bon Marché de la maison Plon-Nourrit & Cie obtiennent un énorme succès. Les premières réceptions ayant été enlevées en quelques jours, beaucoup de nos clients n'ont malheureusement pu être servis, mais une nouvelle réception très importante permettra, nous l'espérons, de donner satisfaction à tous nos clients.

Cette nouvelle réception comprend:

H. BORDEAUX, de l'Académie française.....La Neige sur les pas.

Les Mémoires du Général baron Marbot.

P. BOURGET, de l'Académie française.....Un Divorce.

LICHTENBERGER.....Petite Madame.

Pour diffuser encore la vente des chefs d'oeuvres de la Bibliothèque Plon nous les mettons en vente au prix populaire de 40 cents.

COLLECTION NELSON

Nous informons également notre clientèle que la maison Nelson vient de reprendre le cours de ses publications. Parmi les dernières nouveautés reçues nous sommes heureux de signaler:

Les Déraçonnés	Maurice Barrès	Le Gendre de M. Poirier, autres Comédies	Emile Augier	Un Philosophe sous les Toits	Souvestre
Mémoires d'un al-de de Camp	Cte Ph. de Ségur	L'Ecran brisé	Henry Bordeaux	Jérusalem	Pierre Loti
Belle-Rose	A. Achard	Dominique	Eug. Fremontin	Bijou	Gyp
Suzanne Normis	H. Gréville	L'Ombre s'étend sur la Montagne	Edouard Red	Hellé	Marcelle Tinayre
Voyageuses	Paul Bourget	Hen le Maboul	Emile Nolly	Eve Victorieuse	P de Coulevain
Mémoires, en 2 volumes	Mme d'Abrantes	Geneviève	Lamartine	De toute son âme	René Bazin
Monsieur Jean	Ferdinand Fabre	Stéphanie	P. Adam	Les Mariages de Paris	E. About
Mme Corentine	René Bazin	Numa Roumestan	A. Daudet	Le comte Kostia	V. Cherbuliez
				Lettres de mon Moulin	Alph. Daudet
				Etc., etc., etc.	

Quelque depuis le 2er janvier cette collection ait subi encore une nouvelle augmentation, nous maintiendrons L'ANCIEN PRIX de 50 cents.

Le choix considérable de nouveautés en tous genres reçues récemment ne nous permettant pas de les énumérer toutes,

AMIS, LECTEURS RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ A

LA LIBRAIRIE DEOM, 251, RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTREAL

Vous y trouverez le plus beau choix de livres Français en Canada.

TELEPHONE EST 2551

L'ORNEMENTATION DES ETOFFES

Si la broderie permet de décorer les étoffes avec goût, il y a également un autre procédé fort à recommander à cause de sa note véritablement artistique. C'est la peinture sur tissus.

On emploie pour cela des couleurs à l'huile ou à l'eau ou encore des crayons de couleurs, tout dépend de la nature du travail à exécuter et du service que l'étoffe ainsi traitée devra fournir.

Les autres accessoires consistent en quelques feuilles de papier buvard bien propre, quelques chiffons, propres également, des petites pointes à large tête plate comme en emploient les dessinateurs, un couteau à palette ou un vieux couteau de table, une palette ou une assiette en porcelaine, un petit pot contenant du pétrole, de la benzine ou de la térébenthine pour le lavage des pinceaux.

La plupart des étoffes peuvent être recouvertes de dessins, principalement le calico, le linon, le crêpe, le voile, la soie, le satin, en somme toutes les étoffes légères. Le velours fait également un très bon fonds mais son travail est assez difficile.

La méthode de reproduction n'est pas compliquée mais demande une certaine attention. Il faut tout d'abord placer le papier buvard sur une table bien unie et le fixer aux quatre coins; on dispose ensuite l'étoffe dont on efface bien tous les plis et on la fixe sur tout le pourtour. C'est ensuite le dessin à reproduire et qui est préparé spéciale-



Dessin décoratif pour tissu.

ment par certains marchands; ces dessins sont "découpés" dans des feuilles de carton minces mais rigides. Avec un peu d'adresse et de patience, on arrive à en fabriquer soi-même d'après des dessins quelconques.

Cette feuille découpée ne se fixe que dans les deux coins du haut.

Mélangez les couleurs avec le couteau sur la palette; trempez le pinceau légèrement dans la teinte désirée et appliquez au travers des trous; selon les étoffes, il faut varier le procédé. Quelquefois la couleur est "brossée", d'autres fois encore elle est déposée par un mouvement circulaire.

Un peu d'expérience apprendra vite la méthode à adopter.

Il faut avoir soin de maintenir toujours les pinceaux en excellent état de propreté en les lavant dans le pétrole, la benzine ou la térébenthine; la palette également doit être nettoyée à fond après chaque usage ce qui assurera sa durée indéfinie.

La reproduction de tels dessins est d'un très joli effet surtout quand, après un peu de pratique on arrive à superposer les teintes afin de donner du relief et de produire des ombres.

LE SAMEDI

Magazine Hebdomadaire Illustré

se vend 10c l'exemplaire, à dater du No du 7 février courant. Cette mesure a été imposée rigoureusement par le prix beaucoup plus élevé de la main d'oeuvre et celui toujours croissant du papier.

Cette légère augmentation de prix a donc été décidée, non pas dans un esprit de bénéfice mais afin de pouvoir continuer la publication de ce magazine favori des familles canadiennes.

Nos lecteurs le comprendront parfaitement et nous sommes convaincus qu'ils témoigneront toujours au "Samedi" la même faveur que par le passé.

De notre côté nous nous efforcerons de rendre ce magazine toujours plus intéressant.

LA REVUE POPULAIRE

Pour les mêmes raisons que le "Samedi" le magazine mensuel "La Revue Populaire" voit son prix porté à 20c le numéro.

Cette mesure prend effet à dater de MARS prochain.

Nous espérons également que la clientèle de la "Revue Populaire" acceptera très volontiers le minime sacrifice que nous lui demandons et qui est une question vitale pour ce Magazine.

Nous l'en remercions d'avance.

DANS LE No DE DECEMBRE DU PANORAMA

nous demandions à nos lecteurs de nous écrire s'ils voulaient les titres en français pour les films de Vues Animées.

Bien que plus de dix-sept mille exemplaires de ce numéro aient été vendus, cet avis n'a provoqué qu'une centaine de lettres environ. Devant cette apathie du public, il ne nous est pas possible de faire des démarches auprès des Compagnies, la trop petite quantité de lettres reçues ne nous le permet pas.

Dans ces conditions, nous abandonnons le projet d'une amélioration théâtrale qui eût peut-être été possible mais dont les spectateurs paraissent se désintéresser.

LE PANORAMA

Seul Magazine en langue française consacré aux Vues Animées.

25c L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois — (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au **Panorama**.

Nom
(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. POIRIER & OIE, 131, rue Cadieux, Montréal.

THEATRE IMPERIAL



SOURIEZ !

—et tous riront avec vous.
Telle est l'idée moderne
contenue dans une comé-
die-dramatique contempo-
raine dont les personnages
sont pris sur le vif.

FILMS

SELZNICK

**ELSIE
JANIS**

DANS

A REGULAR GIRL

Ayant gagné \$10,000 en
30 jours, conquis les coeurs
de nombre d'admirateurs,
montré au monde com-
ment une femme peut gou-
verner, et lancé les idées
générales que nous comp-
tions rencontrer chez un
type de "Regular Girl."

Telle sera aussi votre
opinion lorsque vous ver-
rez Elsie Janis dans ce ré-
cit d'aventures romanes-
ques de "un mille par mi-
nute."

AUTRES ATTRACTIONS
DURANT LE MOIS

NAZIMOVA dans "The Brat" (La bambine)

Douglas MacLEAN et **Doris MAY**

dans "What's Your Husband Doing?"

Irene CASTLE dans "The Invisible Bond"

"MALE AND FEMALE" Distributions d'étoiles.

LE MEILLEUR ORCHESTRE ET ORGUE AU CANADA.

Solistes de premier ordre.



**MARY
PICKFORD**

DANS

"Pollyanna"

Quelle que soit l'opinion
pessimiste que vous ayez de
vous-mêmes; quelle que soit
l'accumulation de vos tracas,
soyez contents que votre sort
ne soit pas pire.

On trouve toujours quelque
chose qui console.

Adaptation d'une nouvelle
par
ELEANOR H. PORTER.

MARS

1920

FILM

LIBERE

**ELSIE
FERGUSON**



DANS

COUNTERFEIT

Direction

George Fitzmanrice

Film de

Paramount-Artcraft

Toute la poésie du Sud, les
trucs des détectives, la ri-
chesse et les toilettes de New-
port, les crimes d'une orga-
nisation de bandits contre les
millionnaires désœuvrés, du
mystère, de l'amour, des aven-
tures donnant la vie à un film,
on trouve tout cela dans
"Counterfeit".

La merveilleuse Elsie Fer-
guson a un rôle dans lequel
elle donne le summum de son
talent et de son pouvoir émo-
tif.

Toilettes ravissantes, dé-
cors somptueux, intrigue cap-
tivante et lutte à figer le
sang. Un film de réelle dis-
tinction.